

Éléonore Andrieu, Pierre Chastang, Fabrice Delivré, Joseph Morsel, Valérie Theis (dir.), Le pouvoir des listes au Moyen Âge. Band 3: Listes, temps, espace, Paris (Publications de la Sorbonne) 2023, 460 p. (Histoire ancienne et médiévale, 191), ISBN 979-10-351-0866-3, EUR 22,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jean-Claude Schmitt, Paris

Ce livre est le troisième et dernier d'une trilogie rendant compte d'une recherche collective soutenue par l'Agence nationale de la recherche (ANR) et consacrée au «Pouvoir des listes au Moyen Âge». Les deux ouvrages précédents, parus en 2019 et 2020 dans la même collection, ont porté respectivement sur «[Écritures de la liste](#)» et sur «[Listes d'objets/listes de personnes](#)». Ce troisième volume pose aux listes médiévales les questions de l'espace et du temps, comprises comme des enjeux de pouvoir: quels sont les effets de l'espace et du temps sur les listes? Et plus encore: que peuvent les listes sur l'espace et le temps? On mesure, à lire ce volume riche et passionnant et dont la problématique a fait l'objet d'une mûre réflexion collective, à quel point ces questions sont actuelles pour les médiévistes: autant ceux-ci ont renouvelé ces dernières années leur conception des notions médiévales d'espace et – dans une moindre mesure – de temps, autant les recherches, nombreuses en France et en Allemagne depuis une trentaine d'années sur la «scripturalité» et largement inspirées par l'anthropologie historique (plusieurs auteurs dans le livre rendent un hommage appuyé et justifié à la «Raison graphique» de Jack Goody), ont conduit les médiévistes à dépasser l'évidence formelle du texte écrit en continu pour s'interroger sur une autre forme d'écrit – «segmentée, énumérative, classificatrice» (p. 37, 335) –, celle de la liste.

Ce thème de recherche allait d'autant moins de soi que le mot liste n'est pas médiéval, exception faite de l'hapax burlesque relevé par Jean-Yves Tillette chez François Villon: «papalixte», une «liste des papes» (p. 401). Le mot n'est apparu en effet en français qu'en 1567 (dans le contexte, notons-le, du droit municipal), avant de se répandre et aussi de passer en anglais dans les siècles suivants. Non seulement les nombreux usages modernes du mot («liste noire», «liste de mariage», «liste électorale», «liste d'aptitude», etc., sans oublier les «listings» crachés par les ordinateurs) peuvent convaincre de la pertinence d'une telle enquête, mais le large éventail des termes latins ou vulgaires qui pourraient lui correspondre – *noticia*, *divisio*, *descriptio*, *repertorium*, *registrum*, etc. – invite à s'interroger sur l'extrême diversité des formes et du «pouvoir» des listes médiévales dans l'espace et le temps. Les listes médiévales ne se présentent pas nécessairement en colonnes d'*Item*, quels qu'en soient la nature et l'ordre, mais peuvent s'incarner dans un texte continu, quoique segmenté



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

par la ponctuation ou d'autres signes graphiques (des »balises«), ou même se glisser dans un dessin géométrique énumérant les possessions d'une abbaye (dans les exemples cités par U. Kleine des monastères alsaciens de Marmoutier et Sindelsberg, p. 268). Ce cas est d'autant plus remarquable qu'il fait la jonction entre l'étude des listes et celle des diagrammes ou *figurae* dont les médiévistes reconnaissent également depuis peu l'extrême diversité et la grande richesse, surtout à partir du XII^e siècle.

Le volume contient treize études, précédées par une introduction collective définissant parfaitement la problématique commune et suivies par une postface de F. Mazel qui souligne les principaux acquis de la recherche. Le plan du livre se décline en trois parties, intitulées respectivement: »Rejeux«, »Reconnaissances« et »Représentations«; la répétition du même préfixe (re-) exprime bien l'impact des listes sur la »spatio-temporalité« (J. Morsel), caractéristique de la société médiévale. D'une part, elles s'inscrivent dans le temps en reprenant des listes antérieures, dont elles réorganisent l'ordre et le contenu; elles font acte de mémoire, comme on le voit dans les usages médiévaux des généalogies bibliques (F. Gringras) ou dans la liste des saints fondateurs de l'église Saint-Hilaire de Poitiers (C. Voyer), ou encore dans la récapitulation, à la demande des maîtres des orfèvres parisiens, des »écrous« de la prison du Châtelet ayant concerné dans le passé des membres de leur métier (J. Claustre), dans le cas des nécrologes-obituaires (A. Chiama) et de l'enregistrement des naissances et des décès dans les livres de famille florentins (F.-J. Arlinghaus); notons aussi que les listes n'articulent pas seulement le passé et le présent, mais qu'elles peuvent aussi se projeter dans les *futura*: dans les »listes des schismes en temps de schisme«, la prédiction d'un 24^e schisme venant conforter l'annonce de la venue imminente de l'Antéchrist (F. Delivré).

D'autre part, les listes participent au contrôle de l'espace, qu'il s'agisse de »cartographier« le monde en énumérant toutes les parties (N. Bouloux), de définir les limites de la *christianitas* (V. Theis), de délimiter l'extension de seigneuries voisines et rivales en énumérant leurs possessions (J. Morsel) ou d'asseoir le pouvoir de la commune sur ses quartiers, ses murailles et ses portes et de rendre plus efficace le prélèvement de l'impôt (P. Chastang). On le comprend, la réalisation et l'imposition de listes, quels qu'en soient la forme et les supports (entre oralité, scripturalité et »figurativité«) ont toujours partie liée avec la revendication ou l'exercice d'un pouvoir; dérouler une liste (qui peut être close, ou au contraire ouverte à l'infini) est moins souvent l'expression d'un consensus que la mobilisation d'un outil polémique en réponse à une situation agonistique. La liste, en ce sens, a pleinement sa place dans la dynamique de l'histoire sociale: il était grand temps que cette place lui fût reconnue. Les trois ouvrages consacrés au »Pouvoir des listes« et tout particulièrement celui-ci, qui couronne l'édifice, relèvent brillamment le défi.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103039](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103039)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Martin Aurell, Florian Besson, Justine Breton, Lucie Malbos (dir.), Les médiévistes face aux médiévalismes, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2023, 222 p. (Histoire), ISBN 978-2-7535-8794-6, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Klaus Oschema, Paris

Je ferner »das Mittelalter« zeitlich rückt, umso zahlreicher und vielfältiger erscheinen die Bezüge auf diese Epoche aus der Gegenwart heraus. Manche davon wirken unbedenklich, wenn etwa im burgundischen Guédelon eine »mittelalterliche« Burg entsteht, deren Erbauer sich ausschließlich der Techniken, Werkzeuge und Materialien bedienen wollen, die im Mittelalter bereits verfügbar waren. Tatsächlich können dadurch sogar Kenntnisse und Fertigkeiten entwickelt werden, die im Zusammenhang denkmalpflegerischer Arbeiten von Nutzen sein mögen – im Zug der Renovierungsarbeiten an Notre-Dame de Paris wurden aktive Teilnehmer des Projekts anscheinend angefragt¹.

Am anderen Ende des Spektrums der Mittelalter-Rezeption hingegen sind eindeutig gefährliche Phänomene zu finden: Nationalistische Politiken werden genauso mit missbräuchlichen Geschichtsbezügen gerechtfertigt wie extremistische Haltungen und terroristische Anschläge. So überrascht nicht, dass die Herausgeberinnen und Herausgeber des zu besprechenden Bandes in ihrer knappen Einleitung (S. 7–11) nicht nur die breite Rezeption mittelalterlicher Motive in Fantasy-Literatur und Film betonen, sondern auch auf die Attentate von Utøya im Jahr 2011 und Christchurch im Jahr 2019 verweisen. In beiden Fällen bezogen sich die Täter intensiv auf Daten, Namen und Phänomene, die im Mittelalter zu verorten sind.

Mediävistinnen und Mediävisten stellt das vor schwierige Fragen: Zählt die Untersuchung solcher Bezüge zu ihren genuinen Aufgaben? Und was bedeutet dies für ihre Arbeit? Da der sogenannte »Mediävalismus« bereits über vierzig Jahre alt ist (S. 11) mangelt es nicht an einschlägigen Studien und Beiträgen. Von einem Konsens kann aber keine Rede sein: Tommaso di Carpegna Falconieri, dessen instruktive Studie zum »Medioevo militante« auch in französischer und englischer Übersetzung vorliegt², sieht die Zukunft der mittelalterbezogenen Forschung



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Kim Willsher, »They said it was impossible«: how medieval carpenters are rebuilding Notre Dame, in: The Guardian, 20.08.2022, <https://www.theguardian.com/world/2022/aug/20/notre-dame-cathedral-fire-rebuild-medieval-carpenters-guledon> (05.02.2024).

² Tommaso di Carpegna Falconieri, Medioevo militante: la politica di oggi alle prese con barbari e crociati, Turin 2011; frz. Übersetzung als Médiéval

schlechthin im Mediävalismus. Aber unterscheidet sich dessen Fokus sowie das nötige Handwerkszeug nicht stark von jenen der Mediävistik?

Die insgesamt fünfzehn Beiträge des vorliegenden Bandes machen deutlich, dass es sich lohnt, einschlägige Diskussionen fortzuführen und zu vertiefen: Gegliedert in vier große Abschnitte, zeigen sie zunächst, dass die Rezeption des Mittelalters keine Neuheit unserer Gegenwart ist, sondern ihrerseits eine lange Geschichte besitzt (I: Alain Corbellari, William Blanc, Marion Bertholet, Joanna Pavlevski-Malingre), bevor sie unterschiedliche Kontexte und Medien der »(Wieder-)Herstellung« des Mittelalters fokussieren (II: Yohann Chanoir, Clément und Louis de Vasselot de Régné, Florian Besson, Pauline Ducret, Martin Bostal). Fragen der Didaktik und der Vermittlung werden in Teil III adressiert (Isabelle Olivier, Romain Vincent, Tristan Martine), Teil IV widmet sich dem Verhältnis von Mediävalismen und Mediävistik (Anne Besson, Tommaso di Carpegna Falconieri, Vincent Ferré). Das resultierende Panorama ist ebenso bunt wie instruktiv – und es stellt her, dass die Autorinnen und Autoren keinesfalls in unkritischer Begeisterung einem aktuellen Trend der Rezeptionsstudien folgen möchten: Insbesondere die Ausführungen von I. Olivier zum Mittelalter in der Jugendliteratur (S. 117–125) sowie von R. Vincent zum Einsatz von Videospielen mit historisch grundierten Inhalten im Schulunterricht (S. 127–137) arbeiten Problemstellen heraus, ohne dabei resignativ zu werden.

Zugleich bestätigt die Lektüre, wie wünschenswert die weitere Internationalisierung der Forschungsdebatte bleibt, hätten doch etwa die Studien, die aus dem Arbeitskreis »Geschichtswissenschaft und digitale Spiele« hervorgingen³, produktive konzeptuelle Anregungen bieten können. Deutschsprachige Publikationen bleiben aber weitgehend unerwähnt, die abschließende Auswahlbibliografie (S. 211–214) führt mit Valentin Groebners »Das Mittelalter hört nicht auf« lediglich einen einschlägigen Titel an. Dabei wäre es interessant gewesen, zu sehen, wie das von Felix Zimmermann betonte Konzept der Atmosphäre als Analysekatgorie⁴ zur Erschließung des Materials beigetragen hätte. Eine starke Affinität ist zumindest nicht von der Hand zu weisen, wenn etwa W. Blanc in seinem Beitrag über »mediävalistische Objekte« (S. 25–36) unterstreicht, dass das heute imaginierte (und inszenierte) Mittelalter Geschmack und Geruch habe (S. 34). Für den Beitrag von F. Besson und P. Ducret über das Mittelalter in der gegenwärtigen Spielkultur (S. 89–99) gilt ähnliches.

et militant: penser le contemporain à travers le Moyen Âge, Paris 2015, engl. Übersetzung als *The Militant Middle Ages: Contemporary Politics Between New Barbarians and Modern Crusaders*, Leiden 2020.

³ Zur Präsentation des Arbeitskreises siehe den Blog <https://gespielt.hypotheses.org/> (05.02.2024).

⁴ Felix Zimmermann, *Virtuelle Wirklichkeiten. Atmosphärisches Vergangenheitserleben im Digitalen Spiel*, Marburg 2023.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Insgesamt sollte man sich von der Lektüre dieses facettenreichen Bandes aber weder eine durchgehende Systematik erwarten noch homogene Befunde: Vielmehr bieten die einzelnen, meist recht knapp gehaltenen Beiträge kurze Vignetten, die jeweils einen Bereich schlaglichtartig erhellen. Das mindert keineswegs den Wert des Gesamtbandes, auch wenn die Überzeugungskraft variiert: So erscheinen dem Rezensenten die Überlegungen von Y. Chanoir zum Mediävalismus im Film (S. 67–76), inklusive der Frage, ob ein Genre des »Mittelalterfilms« überhaupt sinnvoll zu fassen sei (S. 69 f.), insgesamt produktiver als die darauf folgende Sammlung von Mittelaltermotiven im japanischen Animationsfilm aus der Feder von C. und L. de Vasselot de Régné (S. 77–88). Zwar mögen einschlägige Befunde schon aus sich heraus eine gewisse Faszination ausüben, aber man hätte doch gerne ein wenig mehr über die möglichen Hintergründe dieser Rezeption erfahren. Die Autoren verweisen vor allem auf den Einfluss der Fantasy seit den 1960er- und 1970er-Jahren (S. 81), aber wie ist es um längerfristige Phänomene bestellt? Schon im frühen 20. Jahrhundert wurde etwa die Figur der Jeanne d'Arc im koreanischen »Aeguk puin chön« als Modell einer nationalen Freiheitskämpferin rezipiert⁵.

Die Offenheit der titelgebenden Frage nach dem Verhältnis von Mediävistik und Mediävalismen wird in zwei diskussionsorientierten »Ateliers« besonders klar, weil hier die unterschiedlichen Perspektiven ins Gespräch kommen (S. 151–158: Isabelle Catteddu, Fanny Cohen Moreau, Fanny Madeline und Fabien Paquet zur Frage, wie man das Mittelalter heute präsent machen kann; S. 173–180: Florian Besson, Paul B. Sturtevant, Clovis Maillet und Cécile Voyer zu den Praktiken der Mediävistinnen und Mediävisten gegenüber Nicht-Mediävistinnen und Nicht-Mediävisten). Auch das Fazit der Herausgeberinnen und Herausgeber (S. 203–209) hebt diese Offenheit hervor, ebenso wie die Bedeutung des interdisziplinären Gesprächs, das V. Ferré in seinem Beitrag anmahnt (S. 193–201). Die versammelten Fallstudien zeigen wiederholt, dass sich die Welt der Mediävalismen im Rahmen ihrer Globalisierung in vielerlei Hinsicht von den wissenschaftlich (re-)konstruierbaren historischen Grundlagen gelöst hat (etwa A. Besson in ihrem Beitrag zu Fantasy und Mediävistik, S. 163–171). Zugleich bleibt aber das historische Mittelalter wichtiger Ausgangspunkt der Inspiration, sodass bereits die reine Existenz der Rezeption eine Einladung an die Mediävistik darstellt, die Untersuchung und den Dialog fortzusetzen. Dies gilt schon deswegen, weil objektorientierte Praktiken wie das Reenactment durchaus weiterführende Erkenntnisse hervorbringen können, die auch die Fachwissenschaften befruchten, wenngleich M. Bostal dies zurückhaltend einschätzt (S. 101–111, hier 110f.). Da aber Phänomene, die zunächst ostentativ der Unterhaltung dienen,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

⁵ Ich verdanke diesen Hinweis Verena Scholz, deren BA-Arbeit »Jeanne d'Arc in Korea« ich 2017 an der Ruhr-Universität Bochum betreuen durfte.

auch problematische politische Färbungen aufweisen können⁶, wird die fortgesetzte Auseinandersetzung nachgerade zur Pflicht. Insofern stellt dieser Band, der mit einem farbigen Abbildungsteil versehen ist, eine Einladung zum fortgesetzten Gespräch dar, das fraglos auch vom Einbezug deutsch-französischer Perspektiven weiter profitieren könnte. Dabei wäre interessant zu untersuchen, ob die Rezeption des Mittelalters in der Moderne tatsächlich stärker ausgeprägt ist als die Rezeption anderer Epochen – und falls ja, wie sich das erklären lässt? Die Forschungen von Otto G. Oexle böten hier reichhaltiges Material für den weiteren Austausch über die Sprachgrenze hinweg.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

⁶ Siehe etwa die instruktive Darstellung bei Florian Besson, Pauline Ducret, Guillaume Lancereau, Mathilde Larrère, Le Puy du Faux. Enquête sur un parc qui déforme l'Histoire, Paris 2022.

Sigrun Høgetveit Berg, Arnold Otto (ed.), *Secular canons in Medieval Europe. Diversity under Common Canon Law*, Berlin (Akademie Verlag) 2023, 184 p., 8 fig. (Studien zur Germania Sacra. Neue Folge, 14), ISBN 978-3-11-102713-5, EUR 124,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Anne Massoni, Limoges

Ce livre contient huit contributions de longueur variable présentées par une introduction. Trois sont consacrées à la Scandinavie (Danemark, Norvège, Finlande), trois à l'Italie (Nord, Sud, Rome), une à la Pologne et une à l'Allemagne (Westphalie). Cela fait le très grand prix de ces études qui abordent à la fois des espaces déjà bien connus pour l'histoire canoniale (même s'il est vrai que le Sud de l'Italie l'est moins que le Nord et que la collégiale Saint-Pierre de Rome mérite tout autant d'attention que la cathédrale Saint-Jean de Latran), et des régions du Nord et de l'Est européens qui sont mises ainsi en lumière, en complément d'éléments déjà connus pour la Hongrie et la Croatie. Mais il aurait fallu être plus pédagogique dans l'explicitation des réalités canoniales locales, il n'y a par exemple aucune carte dans les articles sur le Danemark, la Finlande, la Pologne. De même, aurait été utile une liste des chapitres, de leur localité, date de fondation, fondateurs, particulièrement dans l'article sur le Danemark (A. Minara Ciardi) où l'on saisit mal la nature des chapitres, séculiers ou réguliers.

L'introduction (A. Otto) pointe l'approche problématique de l'étude des chanoines séculiers: biographique, familiale et prosopographique, en souhaitant regrouper des terrains d'enquête divers. Les questions sont simples: quels sont les milieux qui produisent des chanoines? La noblesse, les gens éduqués, les prêtres? Comment devient-on chanoine? Quelles règles régissent le recrutement des chapitres? Son auteur les synthétise grâce à l'expression «Canonize Yourself» qui fut celle d'une session du congrès de Leeds en 2018, mais il est dommage qu'elle ne soit pas plus commentée: d'où est-elle prise dans le corpus documentaire? Que signifie-t-elle exactement, alors que le terme latin *se canonicare* est bien employé dans le Midi de la France mais souvent appliqué à des laïcs.

Sur les problématiques liées aux interventions pontificales, traitées de manière détaillée pour la Finlande (K. Salonen), les rouages administratifs de demande des grâces et de production des lettres de collation sont finement décrits mais rien n'est dit sur les accords de concordat entre la monarchie et la papauté. Pourtant, cela détermine la latitude laissée aux uns et aux autres pour intervenir dans le processus bénéficial. Dans ce domaine, entre autres, l'historiographie française, très fournie notamment pour la période de la papauté d'Avignon, est largement ignorée. Sa lecture aurait permis de partir de constats établis depuis longtemps,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

notamment celui que les chanoines les mieux insérés dans les réseaux pontificaux sont aussi les moins investis localement.

Il est vrai que le champ de l'histoire sociale pour mieux connaître les milliers de clercs qui ont poursuivi une carrière canoniale en Europe, rien qu'au Moyen Âge, est très vaste et la question problématique est absolument pertinente. Les études fines proposées sur les carrières dans les collégiales polonaises, dans les cathédrales de Trente et du Midi italien ont nécessité une approche très pointue des sources et forment un terrain de comparaison très fécond entre elles et avec d'autres espaces.

On regrette un peu, dans le développement, le manque d'attention aux modalités concrètes de la vie canoniale, dans le cadre du cloître, ce qui aurait répondu à la question introductive sur les occupations quotidiennes des chanoines. En cela, il est très intéressant de repérer que les chanoines de Saint-Pierre de Rome (J. Johrendt) dorment en dortoir encore au début du XIII^e siècle alors que par ailleurs, plusieurs d'entre eux sont encore mariés dans le courant du siècle (notamment dans la famille Sant'Eustachio où l'on est chanoine de père en fils). Et de voir l'attention portée par les évêques de l'Italie du Sud à la restauration de la vie liturgique des chapitres après les années de fer 1239–1266 où l'interdit a sévi partout (A. Antonetti).

Mais l'introduction aurait dû mettre en perspective les territoires étudiés, certains étant des terres de très ancienne chrétienté caractérisées par de très petits diocèses (Mezzogiorno italien), d'autres, des terres de christianisation bien plus récente. La question se posait de savoir quelles fonctions y endossent les chapitres, forcément différents dans leur constitution d'une région à l'autre. La Scandinavie et la Pologne (A. Kowalska-Pietrzak) n'ont pas connu les chanoines de type carolingien et ne disposent pas de cet héritage. Cela pose aussi la question des modèles: lesquels ont servi pour dupliquer des institutions voisines plus anciennes, notamment dans le Nord et l'Est européens? Dans la structuration des chapitres et le rôle des dignitaires, on remarque la place particulière des archidiaques et archiprêtres (à Turku, à Brindes, à Canne, etc.) et l'article sur le Midi italien parle précisément du mode français (*ad modum Francie*) qui comprend un doyen, un archidiacre, un trésorier et un chantre. Qu'en est-il de ce modèle? Quelles répercussions ont eu ces emprunts, ces circulations sur les chapitres du lieu? Cela vaut aussi pour la réforme canoniale: Guillaume, ancien chanoine de Sainte-Geneviève de Paris, entre en contact à l'université de Paris avec l'évêque de Roskilde au Danemark qu'il suit en Scandinavie vers 1162 pour réformer selon la vie canoniale régulière, le chapitre Saint-Thomas d'Esquil. Il en devient l'abbé et meurt en odeur de sainteté en 1202.

Le sous-titre du livre introduit la notion de droit canon qui aurait unifié la diversité du monde canonial, mais cela n'est pas du tout repris dans le volume. En cela, la définition juridique de ce qu'est un chapitre aurait pu permettre de mieux caractériser les institutions étudiées et d'éviter de prendre pour chapitre

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103041](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103041)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

tout le clergé d'une cathédrale, qui par ailleurs distingue bien, hiérarchiquement, les membres du chapitre et les clercs auxiliaires (d'où l'intérêt d'une carrière comme celle du chanoine Vigil de Trentre qui transcende les frontières institutionnelles, E. Curzel). D'ailleurs, la hiérarchie sociale, qui est l'un des thèmes privilégiés par le livre, s'y retrouve sans cesse et sans surprise, surtout en terre d'Empire où le nombre de quartiers de noblesse nécessaires à l'entrée dans un chapitre (comme à Paderborn, J. Wunschhofer) exclut absolument tout individu d'une catégorie sociale inférieure et ne peut que le cantonner à d'autres fonctions dans l'Église. En revanche, la notion de diversité est réelle, vu l'ampleur des régions étudiées; cependant ce qui frappe aussi est le caractère incroyablement unificateur de la vie canoniale séculière et des chapitres qui semblent s'être installés sans peine dans les régions de christianisation plus récente.

En somme, l'une des conclusions saillantes de la réunion de ces études est que le monde canonial absorbe les élites de la société qui l'entoure, quelles qu'en soient les composantes: grande noblesse dans l'Empire, agents de l'administration royale dans le Sud de l'Italie et en Pologne, monde marchand aisé dans le Nord, milieux urbains et ruraux favorisés à Nidaros en Norvège (S. Høgetveit Berg) et parfaitement connectés aux réseaux commerciaux. Et effectivement, comme le souligne l'introduction, que les chanoines sont des hommes de réseaux et qu'ils tiennent en équilibre plusieurs intérêts: dynastiques, individuels et collectifs.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Nicole Bériou, En quête d'une parole vive. Traces écrites de la prédication (X^e–XIII^e siècle), Aubervilliers, Paris, Orléans (Institut de recherche et d'histoire des textes) 2022, 456 p. (Bibliothèque d'histoire des textes), ISBN 978-2-493209-02-3, EUR 31,50.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jörg Oberste, Regensburg

Seit den 1970er-Jahren tragen die Forschungen und Publikationen von Nicole Bériou maßgeblich dazu bei, den Wert mittelalterlicher Predigten als erstrangige Quellen der Kirchen- und Ordens-, Sozial- und Wirtschafts-, Kultur- und Alltagsgeschichte zu erkennen. Insbesondere in ihrer monumentalen *thèse d'État* »L'avènement des maîtres de la Parole« (1998) hatte sie die Bedeutung der Pariser Universität für den grundlegenden Wandel in Form und Performanz der Volkspredigt in Europa herausgearbeitet. Bereits bevor die Mitglieder der großen Mendikantenorden die Predigt in den Mittelpunkt ihres Wirkens in den europäischen Städten stellten, setzte dieser Wandel in Paris im 12. Jahrhundert im Umfeld von Theologen wie Petrus Comestor (gest. 1178), Petrus Cantor (gest. 1197) oder der Schule von Saint-Victor ein.

Der vorliegende Band vereint 13 Aufsätze von Nicole Bériou aus den Jahren 1978 bis 2015, die sich thematisch um die Predigt gruppieren und durch eine neue Einleitung, bibliografische Ergänzungen sowie sorgfältige Register erschlossen werden. Bereits der Titel der Aufsatzsammlung verweist auf ein wesentliches Anliegen der Verfasserin: In den tausenden Manuskripten, aus denen sich das spätmittelalterliche Predigtkorpus zusammensetzt, befindet sich die renommierte Mediävistin noch immer auf der Suche nach dem lebendigen gesprochenen Wort. Sie interessiert sich für die Reflexe der Volkssprache in den weitgehend lateinischen Überlieferungen genauso wie für rhetorische und kognitive Leistungen der Prediger, welche biblische und theologische Gedanken in die Alltagswelt ihres höchst diversen Publikums übersetzten, sowie für die Biografien von Predigern, die es bei dieser anspruchsvollen Übersetzung zu anerkannter Meisterschaft gebracht haben. Die knappe Einleitung (S. 11–18) resümiert aus der Sicht der Verfasserin die wesentlichen Etappen zum »sermon moderne« sowie die grundlegenden moraltheologischen, didaktischen, linguistischen Facetten dieses Wandels hin zur neuen Volkspredigt, die in der Praxis volkssprachlich und adressatenorientiert, in der Theorie von neuen theologischen Konzepten unterfüttert war. Nicht nur der wichtige Beitrag über die Predigt der Viktoriner (S. 113–125) macht deutlich, dass es am Ende um nicht weniger ging als um eine ekklesiologische Standortbestimmung: »remémorer le message du salut«, »affirmer les réalités de foi«, »nourrir la dévotion« (S. 124). Die Kirche war für das Seelenheil



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

ihrer Gemeinden verantwortlich, die Prediger sollten dabei die tatsächlichen Lebensbedingungen ernstnehmen und die Frömmigkeit in den Herzen ihrer Zuhörer erwecken.

Nicht zufällig beginnt die Sammlung mit einem Aufsatz über die Mitschriften der Pariser Predigten im späten 13. Jahrhundert (S. 21-52). Diese Auswahl spiegelt zwei Schwerpunkte in den Arbeiten Bérious wider: Zum einen widmet die langjährige Direktorin des Institut de recherche et d'histoire des textes einen Großteil ihres wissenschaftlichen Werks der Grundlagenforschung an Manuskripten und Überlieferungsfragen. Sie ergänzt nicht nur diesen Beitrag durch Editionen der weitgehend unbekannten und unedierte Predigten. Zum anderen steht Paris im Zentrum der Neuorientierung der mittelalterlichen Volkspredigt. Im 13. Jahrhundert lässt sich der Großteil der überlieferten Predigten keinem einzelnen Verfasser zuordnen; noch seltener sind autografische Manuskripte eines Predigers. In der Masse handelt es sich bei den spätmittelalterlichen Sermones um Mitschriften von Studierenden, beauftragten Schreibern oder Klerikern aus den Reihen des Publikums. Von solchen Mitschriften kursierten, besonders wenn es sich um renommierte Prediger oder beliebte Predigtthemen handelte, schnell weitere Abschriften und Varianten. Verbunden mit dem zweiten und dritten Beitrag, die sich erstens mit dem Verhältnis von mündlichem Vortrag in der Volkssprache und lateinischer Schriftfassung und zweitens mit den Prologen von Predigtsammlungen befassen, werden zu Beginn des Aufsatzbandes wesentliche Entstehungsbedingungen, sprachliche und kompositorische Merkmale der Predigtüberlieferung des 13. Jahrhunderts beschrieben.

Eine zweite Gruppe von Beiträgen thematisiert den Stellenwert und Gebrauch von Autoritäten in der homiletischen Praxis (»Les autorités et leurs usages«). Dabei reflektiert der erste Aufsatz dieses Teils einen wichtigen weiteren Arbeitsschwerpunkt von Nicole Bériou: Sie vergleicht hier, in welcher Form Texte des Evangeliums in Liturgie und Predigt verwendet werden. Aus der spezifischen Auswahl und den für die Predigt notwendigen Übersetzungen in die Volkssprache leitet sie Wahrheitsstrategien von Theologen, Predigern und religiösen Gruppierungen ab, die sich im Mittelalter, inspiriert von Volkspredigten, selbst auf die Suche nach evangelischer Wahrheit machten (S. 99-111). Der fundamentalen Bedeutung der heiligen Schrift für Form und Inhalt der neuen Predigt sind Beiträge zur Predigt bei den Viktorinern (S. 113-125), zu den Predigten Federico Viscontis, eines prominenten und späten Vertreters der viktorinischen Schule (S. 163-177) und zum doppelten biblischen Thema der neuen Volkspredigt (S. 179-192) gewidmet. Der gemeinsam mit Martin Morard verfasste Aufsatz über die Rolle der Kirchenväter bei der religiösen Unterweisung einfacher Laien im 12. und 13. Jahrhundert geht über die Perspektive der Autoritäten hinaus und bezieht mit dem Predigtpublikum eine sozialgeschichtliche Dimension ein, die für die Gesamtkonzeption der »modernen« Predigt wesentlich ist. Unter welchen Bedingungen das seit der Spätantike hochkomplexe Gedankengebäude der Patristik

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103042](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103042)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

für die Unterweisung illiterater Zuhörerinnen und Zuhörer eingesetzt wurde, ist die entscheidende Frage für den anhaltenden Erfolg dieser neuen Form pastoraler Tätigkeit. In einem schönen Bild bezeichnet Nicole Bériou diese nur scheinbar einfachen Sprachmuster als hochgradig artifizielle und ästhetisch ansprechende Gebilde, vergleichbar einer mittelalterlichen Kathedrale (S. 189).

Der größte Teil des vorliegenden Bandes gruppiert sich um »le milieu parisien« der spätmittelalterlichen Volkspredigt. Die fünf Aufsätze dieses Teils sind zum einen auf bedeutende Institutionen und Prediger und zum anderen auf das Pariser Publikum gerichtet. Chronologisch am weitesten zurück geht der Beitrag zu Saint-Germain-des-Prés, wo sich einige Predigten aus der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts erhalten haben. Handelt es sich bei den Texten des Mönchs Abbo um wertvolle, weitgehend unbekannte historische Zeugnisse zur Bewältigung der normannischen Bedrohung der Abtei und der ganzen Stadt Paris, so macht die Kontrastierung mit den Predigten aus demselben Kloster aus dem späten 12. und 13. Jahrhundert die Merkmale der »prédication nouvelle« (S. 202) nur umso deutlicher. Mit den Predigten Stephen Langtons, des späteren Erzbischofs von Canterbury (S. 213-240), wird ein Hauptvertreter der Predigtreform im Zeitalter vor den Mendikanten ausgewählt. Als Schüler des Petrus Cantor gehörte der Engländer einer Gruppe von Theologen an, die nach ihrer Berufung in hohe Kirchenämter um 1200 die Ideen ihres Universitätslehrers in die Diözesen und Gemeinden Europas transferierten. Zwei umfangreiche Beiträge sind anschließend der Zeit und dem Wirken der großen Bettelorden in Paris gewidmet: Mit Guillaume de Mailly (S. 241-306) wird ein wichtiger, wenngleich nahezu unbekannter dominikanischer Prediger der 1270er-Jahre behandelt. Umfangreiche Auszüge aus seinen Predigten und Hinweise zur Überlieferung kennzeichnen diesen Beitrag, der gemeinsam mit Louis Jacques Bataillon verfasst wurde. Es ist vor allem Bérious eigenen Forschungen zu verdanken, dass über Ranulphe de la Houblonnière, Absolvent der Pariser Theologie, Kanoniker und später Bischof von Paris (1280-1288), als Prediger und Seelsorger bereits viel bekannt ist (vgl. *La prédication de Ranulphe de la Houblonnière*, 2 Bde., Paris 1987). Der hier abgedruckte Aufsatz zu den Überzeugungsstrategien dieses Kirchenmanns zeigt noch einmal in voller Klarheit, dass in der sprachlichen und rhetorischen Konstruktion der neuen Volkspredigten der wesentliche Beitrag zu einer umfassenden Reform der Seelsorge in den Gemeinden lag (S. 307-328). Dazu zählte nicht zuletzt der breite Einsatz von Exempla, kurzen moralischen Beispielerzählungen, die die Lehren der religiösen Unterweisung veranschaulichten. Der zugleich längste und älteste Beitrag dieses Bandes schließt die Publikation ab: Es handelt sich um die Untersuchung einer Predigtsammlung zum Gebrauch bei Pariser Beginen in den 1270er-Jahren, die maßgeblich in zwei Manuskripten der Bibliothèque nationale bewahrt ist. Systematisch wird hier das aus 57 Einzelpredigten bestehende Predigtkorpus in formaler und inhaltlicher Hinsicht erschlossen. Nicht weniger als 25 verschiedene Prediger konnten hinter dieser Sammlung

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103042](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103042)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

identifiziert werden (S. 329–444). Umfangreiche Textpassagen werden im Anhang ediert.

Abgesehen davon, dass die hier präsentierte Auswahl notgedrungen nur einen Teil der Aspekte berücksichtigen kann, die in den Forschungen von Bériou die schier unerschöpfliche Aussagekraft von Predigten für nahezu alle Bereiche des mittelalterlichen Denkens und Lebens in ein helles Licht rücken, ist es ein unbestreitbar großer Gewinn für die Forschung, die Genese der wissenschaftlichen Erschließung dieses Genres an bedeutenden Marksteinen der letzten fünf Jahrzehnte einfach und anschaulich nachvollziehen zu können.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2024.1.103042](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103042)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Pascale Bermon, Dominique Poirel (dir.), Regards masculins, regards féminins du Moyen Âge sur la femme, Paris (Librairie Philosophique J. Vrin) 2022, 374 p. (Publications de l'Institut d'études médiévales de l'Institut catholique de Paris), ISBN 978-2-7116-3078-3, EUR 28,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jirki Thibaut, Turnhout

This volume presents the outcomes of the 2019 annual conference organized by the Institut d'études médiévales de l'Institut catholique de Paris, which centered on the theme of women in the medieval period. Specifically, the volume seeks to scrutinize how men perceived women during this period, and to what extent women internalised the male gaze and/or acted as active agents in shaping their own narrative within medieval society. Despite the rich historiographical tradition on this subject, the editors argue for the continued relevance of investigating male-female relations in the medieval period. The editors rightly point out that there is no singular concept of »medieval women«, as experiences varied across time, social classes, regions and even within individual lifetimes. Furthermore, different disciplinary perspectives unveil diverse facets of female experiences in the medieval period. The editors, therefore, chose to present a diverse array of case studies, which contributes to a nuanced understanding of how women were represented in the male discourse, and how women either internalised or challenged these representations.

The volume is structured as a diptych, spanning the 11th through the 15th century. The first five chapters concentrate on the dominant male discourse, while the subsequent five chapters delve into the female voice. Various sources, including charters, letters, treatises, and material artifacts such as seals, are employed to uncover these discourses.

The initial chapter, written by Lorenzo Saraceno, focuses on Peter Damian, who is renowned for his misogyny. The subsequent chapter adds a contrasting figure, namely Hugh of Saint-Victor who has a more favourable image of women. Nevertheless, Dominique Poirel convincingly argues that this portrayal was not consistently unequivocal, thereby emphasizing the nuanced evolution in Hugh's representation of women. The following three chapters closely analyse theological works. Laure Solignac delves into theological discourses on Eve. The »Sentences« of Peter Lombard are explored and compared with other influential theological authors such as Augustine and Willem of Auxerre, among others. Lauret Mayali examines the juridical position of women, demonstrating how medieval jurists from the 12th century onward, influenced by Roman law, embedded the perceived »natural inequality« between men and women into a juridical



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

structure. Subsequently, Julie Brumberg-Chaumont explores the representation of women in the philosophical and pedagogical works of Gilles of Rome. Gilles' portrayal of women in his texts is one-dimensional, as he depicts women as subject to men in the field of education and pedagogy. Theory does not always reflect reality as is shown by Pascale Bermon's detailed exploration of female presence in the late medieval university of Paris. Bermon convincingly demonstrates that women played diverse roles in medieval education as *magistrae* and students. Women were not only physically present but also symbolically represented as saintly patronesses and allegorical figures.

Bermon's chapter also initiates the second part of the volume, which concentrates on how women depicted themselves. The articles delve into well-known female figures, who have left abundant source material behind. Laurence Moulinier Brogi, for example, examines the œuvre of one of the most renowned female medieval authors, Hildegard of Bingen, highlighting Hildegard's authority as an author in contrast to dominant male perspectives. While Hildegard composed her own work in Latin, Agnes of Foligno, explored in the following chapter by Dominique Poirel, conveyed her theological teachings in the vernacular to a Franciscan monk who then translated them into Latin. Poirel's chapter aims to recover Agnes's own voice, framing her not as a mystic, as she is commonly described, but as a theologian and *doctrix* in her own right. Marie-Pascale Halary examines the reception of »Miroir des âmes simples« written by Marguerite Porete, who faced condemnation for heresy. After her violent death at the stake, her work circulated anonymously and was occasionally attributed to a male author. Halary raises the intriguing question of how presumed male or female authorship influenced the reception of the »Miroir« in different linguistic traditions, studying the impact of gender on the reception and interpretation of a text. The next chapter, written by Michelle Bubenicek, shifts the focus to worldly women exercising political power in a predominantly male context. By linking the regency of Yolande of Flanders, who ruled the county of Bar after the death of her husband, to Christine de Pizan's writings, Bubenicek reveals how tropes of female humility were combined with the advice to act manly. Catherine Guyon concludes the volume by studying Jeanne d'Arc. She elaborates on the concept of a »manly woman« or *virago*. Guyon contextualises Jeanne d'Arc and aligns her with other combatting women, showing that she is – although exceptional – not an isolated case.

The volume, rich in medieval source material, offers a mosaic of perspectives, encouraging further study of how men viewed and portrayed women, as well as how women independently portrayed themselves in medieval society. The book is specifically of interest to students, especially as authors richly quote from medieval source material. The result is an informative work that invites readers to further investigate male-female relations in the medieval period.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103043](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103043)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jordi Bolòs, The Historic Landscape of Catalonia. Landscape History of a Mediterranean Country in the Middle Ages, Turnhout (Brepols) 2023, 400 p., (The Medieval Countryside, 23), ISBN 978-2-503-60305-6, EUR 110,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Adeline Rucquoi, Paris

L'étude du paysage historique est devenue un thème central de la recherche dès le début du XXI^e siècle, en accord avec une sensibilité accrue pour l'écologie. Dans le présent ouvrage Jordi Bolòs s'intéresse, au nord-est de la péninsule Ibérique, à celui de la Catalogne médiévale. Il rappelle, dans son introduction, que le paysage porte la trace des habitants qui, au cours des siècles, se sont succédés dans une région qu'il définit selon des frontières »historiques«. La Catalogne, dont il est question ici, et dont l'auteur évite de mentionner l'appartenance à l'Espagne, inclut ainsi une partie du sud de la France (le Roussillon, le Conflent, le Vallespir et la Haute Cerdagne) ainsi que la principauté d'Andorre et la partie orientale de la région d'Aragon, la langue servant de critère à l'espace étudié. Il s'agit d'une région majoritairement montagneuse, bordée par la Méditerranée à l'est, et divisée depuis le Moyen Âge en Vieille Catalogne au nord d'un petit fleuve côtier, le Llobregat, et Nouvelle Catalogne au sud de celui-ci, c'est-à-dire la région reconquise sur les musulmans au XII^e siècle.

Conquise par les Francs au début du IX^e siècle, la Vieille Catalogne resta dans la mouvance du monde carolingien pendant deux siècles avant d'obtenir une indépendance de fait sous l'égide des comtes de Barcelone, et de s'étendre vers le sud aux dépens des *taïfas* musulmanes. L'auteur souligne donc l'intérêt que présente une région occupée par des populations différentes et à des époques distinctes, et termine son introduction en rappelant des publications antérieures portant, pour la période médiévale, sur les villages créés autour d'un bâtiment ecclésiastique, les châteaux, les villages installés autour des châteaux, les nouveaux villages ou bastides, les hameaux, les grosses fermes, les villes, et les cités; il y ajoute les travaux qui ont étudié les champs, le lit des cours d'eau, la création de terrasses, les champs allongés, l'irrigation, les moulins, les forêts, les pâtures et la transhumance, ainsi que les routes. Avant d'entreprendre son étude de la Catalogne, Jordi Bolòs signale enfin l'importance des travaux consacrés aux limites et aux frontières, aux grands et petits espaces, à la topographie et à la cartographie.

Treize chapitres permettent ensuite à l'auteur de développer, pour sa région, chacun des thèmes abordés. Utilisant aussi bien l'archéologie que les documents historiques, la géographie et l'étude du terrain actuel, et offrant de nombreux plans et cartes, il étudie dans tous les détails et depuis les origines romaines



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

ou préromaines quatre villages créés autour de *villae* dans les Pyrénées, six agglomérations formées autour d'une église ou d'un monastère, huit châteaux et les villages qui s'y adossèrent, six implantations nouvelles dans les terres reconquises, le maintien d'un habitat dispersé avec sept exemples, et six villes et cités, ces dernières se caractérisant par la présence d'un siège épiscopal. Chaque ville ou village fait l'objet d'une étude particulière, historique, morphologique, sociale, parfois même artistique (dans le cas des églises romanes), et d'autres lieux sont également abordés dans chaque chapitre, qui s'achève sur une conclusion.

Les champs cultivés, avec deux exemples développés, puis les combes, les terrasses et la forme des parcelles cultivées, avec neuf exemples, et l'utilisation de l'eau – rivières, lacs, canaux, irrigation – pour les cultures maraîchères ou la pêche, complètent l'étude du paysage médiéval de la région. L'auteur y ajoute celle des moulins, horizontaux ou verticaux qui, comme les norias d'origine orientale, jalonnent les cours d'eau. Des mines de fer et d'argent, avec les forges qui les accompagnaient, font également partie du paysage, ainsi que des pressoirs, des fours de potiers et des puits de neige. Le sel, pour sa part, était extrait de mines, de rivières ou de marais salants. L'exploitation des forêts et les pâturages font l'objet d'un chapitre, suivi par l'étude du réseau de voirie qui articulait ces paysages: routes, grandes routes, ponts, gués, etc. Les voies de communication servaient parfois de limite entre deux terroirs, mais ceux-ci étaient aussi administrativement regroupés en »comtés«, en diocèses, en paroisses, en districts castraux, ou dépendaient d'une ville. Chacun de ces thèmes est amplement développé.

Les deux derniers chapitres sont consacrés à l'étude de la toponymie – toponymes préromains, romains, germaniques, arabes –, et à la cartographie dont l'importance est soulignée. Jordi Bolòs conclut cette analyse extrêmement détaillée de la Catalogne en signalant que l'étude des paysages historiques est un projet de longue durée qui requiert des comparaisons avec d'autres régions, voisines ou non. Dans le cas présent, ces comparaisons n'incluent ni l'Espagne – Aragon, Navarre, Castille –, ni le Portugal, faisant ainsi de la région étudiée un appendice isolé de l'Europe continentale, une sorte d'îlot au sud des Pyrénées orientales. Ce parti-pris ôte à l'ouvrage présenté une grande partie de sa valeur, la recherche menée semblant n'avoir pour but qu'une revendication politique.

Un glossaire, une très longue bibliographie et des index, onomastique, topographique et de thèmes, couronnent l'ensemble. Le lecteur qui parcourra la région ou cherchera des informations spécifiques sur un village, un château ou une exploitation minière trouvera indubitablement dans cet ouvrage une réponse à ses questions.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Michael Borgolte, Globalgeschichte des Mittelalters, München (C. H. Beck) 2023, 128 S. (C. H. Beck Wissen, 2948), ISBN 978-3-406-80377-2, EUR 12,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Eric Böhme, Constance

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103045](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103045)

Seite | page 1

Writing a book about the interconnected history of three continents over a period of 1000 years is anything but an easy task. If the narrative has to get by without detailed references on just about 115 pages while staying both coherent and appealing to specialists and non-specialists alike, it becomes an almost impossible endeavour, even for experts in the field of global history. Having authored an impressive number of pertinent publications over the past decades, Michael Borgolte can certainly be considered one of those experts. As recently as 2022, he published a comprehensive 1000-page book on the »Welten des Mittelalters« which has received many favourable reactions both from experts and the interested public¹.

His latest book takes up the central conceptual traits of its predecessor (cf. p. 10) but had to overcome the tremendous challenge of condensing the narrative to the compact format of the C. H. Beck »Wissen« series outlined above. Borgolte focuses on »Eufrasia« (p. 9), the »tricontinental world« (»trikontinentale Welt«) between Asia, Africa, and Europe (section I, p. 11–106), while the Americas and Oceania are dealt with only on the sidelines (section II, p. 107–114). While this pragmatic decision inherently bears the potential of overemphasizing one world region against the other, the author can justify it by pointing out that both parts of the globe remained almost completely isolated from each other until just before 1500, a time often conceived as a transition phase between what is generally known as the »medieval« and the »early modern« periods (p. 9). Since Borgolte is a renowned specialist of medieval history rather than of pre-Columbian archaeology, it is absolutely plausible to focus on Eufrasia as his main area of expertise.

In order to demonstrate how the three continents were interconnected through a »dense and multidimensional network of relations« (»dichtes und mehrdimensionales Beziehungsgeflecht«, p. 9), the author makes use of the concept of »crossing boundaries« (»Grenzüberschreitungen«). The first and bigger part of section I (p. 13–82) is dedicated to the connection between religion and the rise and fall of polities, his prime examples being the well-studied processes of Christian and Muslim expansion. Chapter I.3 (p. 53–62) then presents Judaism as the only major



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Michael Borgolte, Die Welten des Mittelalters. Globalgeschichte eines Jahrtausends, Munich 2022. Cf. e.g. the review by David Bachrach, in: Francia-Recensio 2022/2, DOI: [10.11588/frrec.2022.2.89138](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.2.89138).

monotheistic religion which did not stimulate the formation of concrete polities but rather developed a »transcontinental network without a state« (»Transkontinentales Netzwerk ohne Staat«). The last two chapters (p. 62–82) switch the perspective to South and East Asia, where Buddhism became a »pan-Asiatic« religion although religious beliefs were not necessarily mutually exclusive but often a question of representation in different social contexts. The second part of section I (p. 82–106) then focuses on long-distance trade as another form of crossing boundaries. Here, the author changes his narrative style from a geographical to a chronological approach, dividing the subchapters not into artificially clear-cut phases but rather into an early, middle, and late period, thus living up to his critical view on artificial and Eurocentric periodization models (p. 7 f.).

Before presenting his outline on the history of the Americas and Oceania, Borgolte again underlines the difficulties in comparing this world region to tricontinental Eufasia, focusing on two main points: Firstly, the Americas and Oceania comprised a multitude of individual worlds, many not interconnected but isolated from each other through vast geographical distances. Secondly, these worlds can be studied almost exclusively through archaeological sources and ethnographical observations whereas written sources are virtually non-existent (p. 107).

In the concluding chapter (p. 115–122), Borgolte aims at evaluating »the contribution of the medieval millennium to globalization in contrast to preceding periods« (p. 10). Although this period saw human migration reaching the most remote parts of the globe in Polynesia, Oceania and the Americas remained more or less isolated worlds (p. 115). In contrast, the tricontinental world of Eufasia was able to connect to antique traditions and infrastructures of cultural exchange (p. 115 f.) The borders set by the Roman Empire were now gradually expanded, the main driving factor being the rise of the monotheistic religions: Christianity integrated Northern and Eastern Europe in its existing network which also connected to the Mediterranean world (p. 115 f.). Around the Southern and Eastern Mediterranean, the expansion of Islam not only integrated the northern parts of Africa into the system (p. 116), but also opened up landward connections to the Far East. In this part of the world, both monotheistic faiths were ultimately unsuccessful in prevailing over the local religions (p. 116), which in turn were unable or not inclined to establish themselves permanently in the Islamicate West and beyond (p. 117 f.). For Judaism, the author asserts that the medieval period had not been a »period of significant border crossing« (»keine Periode bedeutender Grenzüberschreitungen«, p. 117). The influence of Jewish trade on globalization should likewise not be overestimated given the small demographic percentage of Jews in all parts of Eufasia. Besides expansion and polity building, for which both nomadic and sedentary groups in East and West could connect to antique conceptions of world domination (p. 118 f.), Borgolte identifies long-distance trade as the »most outstanding« (»herausragendster«, p. 119) factor for integration.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

On this field, too, the participants could build on existing antique infrastructures such as the silk roads, which were now gradually expanded under the influence of urbanization (p. 121 f.), but time and again blocked as a consequence of politics and polity building in certain regions (p. 119 f.). Despite the technical limitations of navigation, waterways and especially seas functioned as another theatre of globalization through trade, with the »Indo-Islamic world«, Eastern Asia, and the Christian-dominated Mediterranean forming their own, only loosely connected systems (p. 120 f.).

After having worked through the book, which is rounded off by a list of standard works on the topic, a necessarily reduced but well composed index, and two exemplary maps on trade routes, the reader is left with a very positive impression. Michael Borgolte has mastered the challenge of presenting 1000 years of interconnected history between three continents in a both concise and vividly written narrative. He demands his readers to digest a multitude of interrelated events and processes but ultimately rewards them with manifold insights into the colourful, complex, and intertwined world of Eufrosia's three continents.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jean-Patrice Boudet, Jean-Charles Coulon, Philippe Faure, Julien Véronèse (dir.), Le roi Salomon au Moyen Âge. Savoirs et représentations, Turnhout (Brepols) 2022, 302 p., 52 ill. (Bibliothèque d'histoire culturelle du Moyen Âge, 22), ISBN 978-2-503-59319-7, EUR 70,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Patrick S. Marschner, Wien

Der hier besprochene Sammelband basiert auf dem gleichnamigen Kolloquium, das im Oktober 2018 auf Initiative des Centre d'études supérieures sur la fin du Moyen Âge (CESFIMA) und des Institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT) stattfand (S. 7). Er ist – neben Einleitung und Epilog – in zwei Teile untergliedert, die je sechs Artikel umfassen. Diese zwei Teile widmen sich: »Salomon, seiner Weisheit und seinem geheimen Wissen« sowie »Salomon, dem Tempel und beider Repräsentation/Darstellung«. Das Buch ist gänzlich in französischer Sprache verfasst.

Obgleich Salomon eine Figur ist, auf die im europäischen und mediterranen Mittelalter häufig Bezug genommen wird, fehlt es in der Tat an einem Werk, das die Rezeptionsgeschichte dieser alttestamentlichen Königsgestalt grundlegend untersucht. Dieser Sammelband beginnt, diese Lücke zu füllen, wobei sich die Beitragenden im Wesentlichen auf literatur- und kunstgeschichtliche Aspekte begrenzen, theologische Gesichtspunkte aber keineswegs ausklammern. Der Anspruch des Bandes ist es, die mit der Figur Salomon einhergehenden Hauptaspekte eines Kulturtransfers nachzuvollziehen und dabei die neuesten Forschungen auf den Gebieten der Spiritualitäts-, Magie-, Kunst- und Literaturgeschichte zu berücksichtigen (S. 10f.) – ein Anspruch, dem man auch prinzipiell gerecht wird, wenngleich ein Sammelband dieses Umfangs vielmehr als Impulsgeber denn als abschließendes Werk für ein so breites Spektrum an Themenbereichen verstanden werden muss. Eine große Stärke des Bandes ist, dass er sich nicht auf das christliche Mittelalter beschränkt: Drei Beiträge widmen sich dem Salomon-Bild der arabisch-islamischen Welt; einer der Rezeption Salomons in der jüdischen Tradition, der sogar Transkriptionen und Übersetzungen zum Inhalt hat (S. 107–136).

Als bedeutende Gestalt für alle drei großen monotheistischen Religionen ist Salomon auch eine wichtige Figur in der sunnitischen Koranexegese (S. 17). Als eine Art Königsprophet spielt Salomon eine einzigartige Rolle im Koran. Als Staatsoberhaupt, das sich auch der Kriegsführung widmete, hat er durchaus Parallelen zu Mohammed (ibid.). Gewissermaßen bestätigen und erhellen die Berichte über Salomon einige Aussagen über Mohammed. Beide entsprechen sich auf einer figurativen Ebene, sind typologisch miteinander verbunden. Als solcher Typus wirkt Salomon auch



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

als Bindeglied zwischen Abraham und Mohammed (S. 27f.). Quasigöttliche Fähigkeiten kommen Salomon in der Koranexegese auch durch die ihm zugesprochene Begabung des sprachlichen Interagierens mit Tieren, insbesondere Vögeln, zu. Auch das Beherrschen der Pferde, des Windes und der Dämonen/Geister (Dschinn), die für ihn beispielsweise Bauwerke errichteten, spielen hier hinein (S. 21, 26, 29, 229). Für manchen Leser dürfte es ein Augenöffner sein, dass dieser exegetische Stoff auch Eingang in die Welt von »Tausend und einer Nacht« gefunden hat. So beispielsweise das Gefangenhalten einiger Dschinn oder das Beherrschen der Winde, das sich letztlich zur Figur des Fliegenden Teppichs entwickelte (S. 59f., 74–76, 237).

Salomons Ambivalenz als weiser, gottgefälliger, aber zugleich auch beeinflussbarer und der Idolatrie frönender König (insbesondere S. 43–54) sorgte dafür, dass er im Mittelalter immer wieder mit literarischen Gestalten und realen Herrschern in Verbindung gebracht wurde. Die Fülle an Beispielen hierfür ist im vorliegenden Band zu groß, um sie alle zu listen. Sie ist sogar zu groß, um die Beispiele innerhalb des Bandes selbst alle vollständig zu interpretieren. Häufig werden Referenzen auf die Gestalt des Salomon erst einmal nur benannt, dokumentiert und noch gar nicht umfassend gedeutet. Dies geschieht insbesondere dann, wenn überhaupt erst gezeigt werden muss, dass Salomon Teil eines bestimmten Forschungsfeldes ist, wie es eindrücklich im Beitrag von J. Véronèse über den Zusammenhang von Salomon und Exorzismus (S. 79–105) gelingt, oder wenn Ch. Heck entgegen der bislang gültigen Lehrmeinung beweist, dass Salomons Idolatrie deutlich vor dem 16. Jahrhundert ein Thema in der Kunst war (S. 215–227). Eben solche Erkenntnisse machen den Band zu einem Impulsgeber für neue Forschungsansätze.

Gleichwohl bleiben Interpretationen des Salomon-Bildes seitens der Autorinnen und Autoren dieses Sammelbandes nicht aus. Nicht immer sind diese aber gut begründet. In ihrem sonst durchaus gelungenen Beitrag über Salomon in der mittelalterlichen »deutschen« Literatur (S. 31–41) fragt sich D. Buschinger, warum Albrecht im »Jüngerer Titurel« das »Gralsschloss« in Galicien erbauen lässt, und findet als Begründung, dass das 13. Jahrhundert die Zeit der »Reconquista« gewesen sei und »Titurel« in »Spanien« die Heiden bekehren und den christlichen Glauben festigen konnte (S. 34). Jedoch sollte in den 2020er-Jahren nicht mehr auf das zu Recht widerlegte und noch dazu den Zeitgenossen fremde Konzept der »Reconquista« zurückgegriffen werden. Könnte man doch vielmehr auf die zeitgenössische Gestalt Alfons' X. verweisen – den König von Kastilien-León mit dem Beinamen »el Sabio/der Weise«, der obendrein deutsche Wurzeln hatte (er war der Urenkel Friedrich Barbarossas). Alfons X. ist allerdings, im Gegensatz zu seinen theoretisch ebenfalls relevanten Namensvettern Alfons II. und Alfons VI., später im Sammelband noch Thema (S. 43, 45, 209).

Da Salomon als Bauherr des Tempels in Jerusalem gilt, wird mit ihm die Symbolik dieses Bauwerks relevant, die ebenfalls eine umfangreiche Rezeptionsgeschichte vorzuweisen hat. Während

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103046](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103046)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

K. Mitalaité einen Überblick über den Einfluss von Beda Venerabilis' »De templo« auf die Autoren der Karolingerzeit bietet (S. 139-155), der die Paradoxien dieses Werkes im Umfeld jener Ikonoklasten verdeutlicht (S. 155), gelingt G. Hidrio ein eher universaler Überblick über die biblische Darstellung des Tempels (S. 157f.), die Baugeschichte des Tempelberges (S. 159) und die Entstehung der Idee eines geistigen Tempels, der den physischen Wiederaufbau in Jerusalem unnötig macht (S. 160). Aus letzterem Punkt heraus wird ein Überblick über die Deutung des Tempels und seiner Bestandteile bis ins Spätmittelalter entwickelt (S. 161-186).

Mit dem Beitrag von Ph. Faure wird die figurative, respektive typologische Bedeutung Salomons als Vorläufer und auch Vorfahre Christi in der Ikonografie thematisiert (S. 187-200). Man muss betonen, dass dieses Thema methodisch gesehen über die Ikonografie hinausgeht und dieser Beitrag somit von großer Bedeutung für den gesamten Band ist.

Schließlich fehlt es in diesem Buch auch nicht an allerhand Skurrilem, wie »Shamir« – einem Objekt oder Stoff, dem sich A. Lafrate widmet (S. 201-213) – oder einer Bauanleitung für eine Art Flugzeug, das womöglich als Fluchtoption dienen sollte, wenn die Anrufung von Dämonen unkontrollierbar würde (S. 135).

Ein Epilog über die Figur Salomon im Zusammenhang mit den Freimaurern vom 17. bis zum 19. Jahrhundert rundet den Band ab (S. 247-262).

Am Ende des Buches schließen sich ein Ortsindex, ein analytischer Index, ein Index der thematisierten Handschriften, ein Werksindex, der die biblischen Bücher miteinschließt, das Abbildungsverzeichnis, das Inhaltsverzeichnis und schließlich ein Tafelteil an. Durch die hilfreichen Indices sowie die Tatsache, dass einige Beiträge einführenden Charakter haben, eignet sich dieser Band durchaus auch für Studierende, sofern sie der französischen Sprache mächtig sind.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2024.1.103046](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103046)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

François Bougard, Le royaume d'Italie de Louis II à Otton I^{er} (840–968). Histoire politique, Leipzig (Eudora-Verlag) 2022, 376 p., 11 ill. (Italia Regia, 5), ISBN 3-938533-80-3, EUR 99,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Simon MacLean, St Andrews

The history of the *regnum Italiae* in the era of the Carolingian and Ottonian Empires is fascinating but sometimes also bewildering. That is especially the case in the »in-between« period on which François Bougard's masterful and extremely welcome new book primarily focuses. Until quite recently the history of these decades was relatively neglected, and even (thanks not least to the lurid distortions of the fullest contemporary account by Liudprand of Cremona) held up as a high-water mark of pre-modern political disorder. Modern attempts to contextualize the sources and embed them in an organized scholarly narrative are usually said to have begun with Gina Fasoli's still-useful »I Re d'Italia 888–962«, published in 1949. Fasoli's work was animated by an interest in the period as one of »national« self-rule sandwiched between centuries of Frankish and Saxon domination, but academic interest over the last couple of decades responds to a different set of agendas. New interpretations of the intellectual and documentary cultures of the period, and of the place of Italy in the Frankish and Mediterranean worlds, have transformed the way we interpret the rich but difficult sources surviving from the late 9th and 10th centuries. The present book brings together and builds on this recent work (much of it written or inspired by Bougard himself). Neatly sidestepping traditional debates over »national kingship« and periodization, Bougard instead presents a closely argued account organized chronologically around key subdivisions of the era.

The first chapter offers a detailed analysis of the reign of Louis II, which Bougard persuasively argues can be understood as setting the framework for everything that came after. What came after was generally characterized by conflicting claims to the kingship coming from various native and transalpine families, sometimes even extending to competition between more than one king at a time. Somehow, Bougard tames this complexity into a clear and coherent narrative built especially on careful analysis of the numerous surviving charters.

Chapter 2 deals with the playing-out of the complex politics around the succession to Louis II, providing the most comprehensive analysis yet of the maneuverings of the various East and West Frankish protagonists and their interactions with parties south of the Alps. The complicated story of the two »Widonid« kings and their rivalries with Berengar of Friuli and Arnulf of Carinthia in the 890s is the subject of the next chapter. Berengar's own reign is then discussed in detail in chapter 4. Chapter 5 is concerned with the »Provençal moment«, in other words the reign of Hugh



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/)

of Arles, while chapter 6 takes readers through the tribulations of Berengar II to the definitive arrival of the Ottonians in 962.

This broadly chronological organization contains some state-of-the-art treatments of major topics in the political history of the period based on new readings of the sources, including the succession to Louis II, the attitude of Kings Guy and Lambert to the Carolingian past, tensions between Pavia and Rome, and the later reign of Berengar I. The chapters often broaden out at opportune moments into highly instructive thematic discussions of topics such as royal property and political geography. On the latter, Bougard stresses the variety of contemporary perspectives and the porousness of Italian political frontiers in all directions.

One theme which emerges particularly clearly is the significance of queens and aristocratic women, and there are substantial discussions here relating to Engelberga, Ageltrude, Bertha of Tuscany, Adelheid and others, rightly integrated into the main discussion. The final chapter pulls together some of the running themes to draw attention to change over time – here, for example, developments in the royal itinerary, legal culture and ideas of royal legitimacy are reframed in comparative perspective. The book is enhanced by the inclusion of numerous maps and images of seals and charters. The appendices include an 18-page German summary, comprehensive lists of office holders, counts and bishops, and several genealogies. The book will serve as a new starting point and framework for all future research on the political history of this period. Only Bougard could have written this book, and all historians of Frankish Europe will be grateful that he did.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103047](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103047)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Caroline Brett, Paul Russel, Fiona Edmonds (ed.), Multi-Disciplinary Approaches to Medieval Brittany, 450–1200. Connections and Disconnections, Turnhout (Brepols) 2023, 376 p., ISBN 978-2-503-60110-6, EUR 80,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Julien Bachelier, Brest-Quimper

L'histoire de la Bretagne médiévale connaît actuellement de sérieuses et intéressantes remises en question, en particulier pour le haut Moyen Âge. Dans la continuité des recherches du dernier tiers du XX^e siècle, ce dynamisme est notamment porté par les chercheurs anglo-saxons comme l'atteste ce beau volume qui s'inscrit dans un diptyque. Les mêmes chercheurs ont en effet coordonné un premier volume: »[Brittany and the Atlantic Archipelago, 450–1200: Contact, Myth and History](#)« (2021). Les articles publiés ici proviennent des communications présentées lors d'un colloque tenu à Cambridge en 2017.

On notera en premier lieu l'amplitude chronologique couverte qui est celle d'un premier (et long) haut Moyen Âge commençant avec la fin de l'Empire romain et allant jusqu'aux Plantagenêts. Ceci permet certes de revenir sur certains temps forts de l'histoire régionale (migrations, mythes divers), cela correspond également à une réalité historique, notamment au plan archéologique, mais aussi à un point de bascule, d'une part, de l'histoire économique et sociale de la région avec l'essor urbain, et d'autre part, avant l'arrimage du duché au monde capétien. Les huit siècles couverts ont donc une réelle cohérence. Il n'est malheureusement pas possible de revenir en détail sur tous les apports de ce volume, nous nous limiterons à ce qui nous semble essentiel. Les coordinateurs soulignent leur projet avec le sous-titre de l'ouvrage »Connections and Disconnections«. L'histoire de la Bretagne du premier Moyen Âge est encore trop souvent envisagée dans le cadre d'une lecture binaire autour de deux pôles: la Bretagne celtique ou la France continentale. Le retour aux sources est alors nécessaire pour sortir de ce carcan et envisager ce qui relie réellement la Bretagne à tel pôle et ce qu'elle a aussi su produire, en sortant, une nouvelle fois, des modèles, faisant d'elle une région »en retard«, »sous influence«, etc.

À la lumière d'une relecture des données archéologiques, la question de la migration (V^e–VI^e siècles) et celle des influences sont revues par Patrick Galliou. Le poids des sources écrites carolingiennes a conditionné la compréhension de cette période et les archéologues ont longtemps suivi les pas de certains historiens des textes, tel Arthur de La Borderie, pour retrouver des artefacts attestant de cette migration – terme qui mériterait d'être interrogé. John Hines illustre avec le fameux Quoit Brooch Style les limites de l'approche matérielle. Ces brochures issues du sud-est de



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

l'Angleterre sont difficilement mobilisables pour éclairer la période où une partie de l'Armorique devient la Bretagne (VI^e–VII^e siècles). D'ailleurs l'auteur note que le processus le plus important est celui de *becoming* Breton. Au risque de forcer le trait en pastichant une célèbre expression, on pourrait dire qu'on ne naît pas Breton, mais on le devient. Nous retrouvons-là des processus observables dans le monde franc. Grâce à l'essor de l'archéologie préventive de ces dernières années, Isabelle Catteddu et Joseph Le Gall soulignent que les sites ruraux bretons, modestes dans l'ensemble, ont des liens avec les voisins d'outre-Manche mais tout autant avec les espaces germaniques et francs, cela dépend aussi de quelles parties de la Bretagne il est question.

Les liens entre les deux rives de la Manche ont longtemps été inscrits dans la continuité du sillon des migrations avec une voie unique: les exportations depuis les îles Britanniques vers la petite Bretagne. Or, plusieurs études montrent que les échanges étaient plus complexes¹. Joëlle Quaghebeur relève ainsi que l'intermède scandinave conduit une partie des élites, en particulier laïques, à activer des liens avec les rois anglo-saxons. Plutôt qu'une reconnexion, pour s'inspirer du sous-titre du recueil, il s'agit plus certainement d'une nouvelle connexion établie alors que l'Empire carolingien vacille. Katharine Keats-Rohan éclaire ensuite d'autres liens. Malgré les travaux pionniers d'Hubert Guillotel, la Bretagne a longtemps été considérée comme une principauté difficilement perméable aux réformes ecclésiastiques des X^e–XI^e siècles. Le monde monastique breton était pleinement connecté aux milieux réformateurs. L'influence de Sainte-Bénigne de Dijon est relayée par Guillaume de Volpiano et le Mont-Saint-Michel, abbaye revenue dans le giron normand qui se joue des frontières politiques pour poursuivre ses contacts avec les établissements bretons, tels Saint-Jacut ou Saint-Méen. Deux études sur les *vitae* bretonnes montrent la diversité des connexions. Karen Jankulak rappelle que les échanges intellectuels furent continus, réguliers et réciproques avec le pays de Galles. En tournant le regard, Joseph-Claude Poulin met en exergue que la Bretagne était aussi fermement arrimée au monde franc et à l'Église d'Occident. Parmi les méthodes mobilisées figure également l'étude des noms. Paul Russel pose des jalons méthodologiques en ce qui concerne l'anthroponymie et Oliver Padel reprenant le vaste chantier de la toponymie, actuellement en déshérence en Bretagne continentale, montre que des racines communes sont utilisées dans des contextes géographiques et sociaux différents, rappelant une nouvelle fois la diversité de l'espace dit celtique.

Dans la continuité de ces approches nuancées et contextualisées, Magali Coumert observe que les textes du premier haut Moyen

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103048](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103048)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Françoise Labaune-Jean, Les échanges à travers le mobilier: état des connaissances sur le haut Moyen Âge en Bretagne, dans: Julien Bachelier (dir.), *Rivages bretons. Ports, mers et fleuves en Bretagne aux IX^e–XII^e siècles*, n° spécial *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* 130/3 (2023), p. 109–131.



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Âge envisagent une Bretagne plurielle, notamment au plan politique où coexistaient plusieurs «rois», du moins c'est ainsi que les sources franques les désignent. La simplification et l'unification semblent s'opérer au cours du IX^e siècle, sous l'influence carolingienne. Le modèle impérial joue, c'est certain, mais on peut aussi s'interroger sur les choix des rois bretons subordonnés. Cette unification politique autour d'un récit simple – voire simpliste – des migrations servait leur dessein politique. Ben Guy poursuit plus loin avec le monastère de Llancarfan (pays de Galles) qui a été un pôle, après la conquête de 1066, de théories sur la fondation de la Bretagne connaissant avec Geoffrey de Montmouth leur aboutissement. On le perçoit ici: les origines de la Bretagne ont d'abord été des récits narratifs, fruits de constructions intellectuelles et politiques, longtemps mal saisies par les historiens. Ces contributions apportent des éclairages indispensables.

Comme le soulignent les coordinateurs de l'ouvrage: »it is easier to ask than to answer questions about Brittany and its origins« (p. 1). Et finalement, c'est aussi bien. Cela impose une relecture de l'histoire bretonne en dehors des clichés et des modèles, pour certains dépassés. Cela oblige à revenir aux sources, écrites et archéologiques. Et leur vœu exprimé en introduction »in the hope that directions for future research would emerge« (p. 2) nourrira à n'en pas douter matière à débats d'une part et futurs projets de recherches de l'autre. Car toutes les questions sont-elles résolues? Ce n'était pas l'objet des coordinateurs. L'aggiornamento historiographique est appelé à se poursuivre. La question linguistique demeure un point à reprendre. L'approche (hagio- et micro-)toponymique pose un certain nombre de questions, notamment sur l'évolution de la langue. Il y a peu de mots en breton dans les manuscrits, ce ne sont pas les quelques bribes des cartulaires de Landévennec et Saint-Sauveur de Redon qui permettront d'avancer de manière significative sur ce point. Les études génétiques offrent des perspectives, on retrouve effectivement des marqueurs caractéristiques dans l'actuelle Bretagne². Sont-ce le reflet des »migrations« alto-médiévales ou bien d'échanges lents et invisibles – ou presque – de population pour qui la mer n'était pas un obstacle?

L'ouvrage couvre donc un certain nombre de champs disciplinaires, sans occulter la difficulté à avoir une lecture générale de la période. Les sources sont disparates et, parfois, voire même souvent, rares. Les articles reprenant un très large panel de sources analysées avec de nouvelles grilles méthodologiques apportent un jalon

² Matilde Karakachoff, Nicolas Duforet-Frebourg, Floriane Simonet et al., Fine-scale human genetic structure in Western France, dans: European Journal of Human Genetics 23 (2015), p. 831–836, DOI: <https://doi.org/10.1038/ejhg.2014.175> et plus récemment: Aude Saint Pierre, Joanna Giemza, Isabel Alves et al., The genetic history of France dans: European Journal of Human Genetics 28 (2020), p. 853–865, DOI: <https://doi.org/10.1038/s41431-020-0584-1>.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

important à la compréhension de l'histoire médiévale de la Bretagne du premier Moyen Âge. Cette dernière ne peut plus être considérée comme un isolat ou une simple périphérie, mais bel et bien comme un espace créateur de réalités sociales, avec ses nuances et sa diversité, qu'il convient de réintégrer à l'échelle de l'Occident médiéval.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103048](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103048)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Catherine Brown, Remember the Hand. Manuscription in Early Medieval Iberia, New York (Fordham University Press) 2023, 368 p., 66 fig. (Fordham Series in Medieval Studies), ISBN 978-0-8232-9894-5, DOI [10.1515/9780823298945](https://doi.org/10.1515/9780823298945), USD 65,00.; Graham Barrett, Text and Textuality in Early Medieval Iberia. The Written and The World, 711–1031, Oxford (Oxford University Press) 2023, 560 p., b/w fig./maps/ill., ISBN 978-0-19-289537-0, DOI [10.1093/oso/9780192895370.001.0001](https://doi.org/10.1093/oso/9780192895370.001.0001), GBP 100,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gaelle Bosseman, Rennes

L'étude des pratiques médiévales de l'écrit, c'est-à-dire tant de ses fonctions et de ses usages à travers son contenu et sa dimension matérielle, que de ses supports ou de sa place dans la société, connaît un nouvel essor depuis les années 2000. Si la Catalogne altomédiévale avait constitué l'un des terrains pionniers de ce champ de recherche avec la thèse de doctorat d'État de Michel Zimmermann – «Lire et écrire en Catalogne, IX^e–XII^e siècle» (2003) sur deux volumes –, les royaumes chrétiens du nord de la péninsule Ibérique au haut Moyen Âge étaient restés quelque peu à la marge de ces problématiques en dépit des travaux sur les manuscrits, les copistes et les bibliothèques de M. C. Díaz y Díaz et J. A. Fernández Florez (bilan critique G. Barrett, p. 367–377). La parution, en 2023, de deux ouvrages consacrés à l'écrit manuscrit et diplomatique et à ses usagers, copistes comme lecteurs, dans la péninsule Ibérique altomédiévale vient ainsi combler un certain manque dans l'historiographie.

Avec un même choix d'illustration en couverture et frontispice – la représentation d'un copiste offrant son manuscrit à un abbé (León, Archivo Catedralicio, 8, f^oIV) –, les livres de Catherine Brown, «Remember the Hand: Manuscription in Early Medieval Iberia» et de Graham Barrett, «Text and Textuality in Early Medieval Iberia: The Written and The World, 711–1031» présentent d'emblée un certain nombre d'intérêts communs: tous deux adoptent une approche globale qui aborde l'étude des textes dans leur contexte matériel, le manuscrit ou la charte; tous deux reprennent et discutent des notions de *literacy* ou de communautés textuelles dans les sociétés chrétiennes ibériques postérieures à la conquête islamique. Les deux livres se distinguent en revanche par un style et des méthodes relativement différentes quoique complémentaires.

Catherine Brown centre son étude sur les copistes officiant dans les royaumes chrétiens nord-péninsulaires de 985 à 1080/1090. Son objectif est de montrer que le livre manuscrit était le résultat d'une



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

articulation étroite entre écriture et lecture en considérant l'objet-livre et l'œuvre qu'il contient ensemble (un »articulate codex«, p. 2). En forgeant de manière quelque peu gratuite un certain nombre de concepts en introduction, l'autrice cherche surtout à souligner la spécificité de l'activité manuscrite de l'écriture (»manuscription«, p. 4) et de son résultat (»a graspy activity«), qu'elle se propose d'étudier à l'aide d'une méthode pluridisciplinaire qualifiée de »codicologie empathique« (»empathic codicology«, p. 4) soit une étude globale tentant de lire les manuscrits comme les copistes les ont formés, dans la droite ligne des travaux récents en histoire des textes et du livre (voir en plus des travaux cités en note 17, p. 4, les recherches menées à l'Institut de recherches en histoire des textes à Paris et à Namur dans le pôle de recherche PraME, Pratiques médiévales de l'écrit).

L'ouvrage, découpé en huit chapitres, aborde successivement certains manuscrits ibériques bien connus des spécialistes de cet espace et parfois déjà très bien étudiés, à l'image des Beatus de San Miguel de Escalada (New York, Morgan Library, Ms. 644) et de Silos (Londres, British Library, Add. Ms. 11695), deux exemplaires enluminés du *Commentaire sur l'Apocalypse* attribué au moine Beatus de Liébana (fin du VIII^e s.), à l'image aussi des manuscrits de l'enlumineur Florentius (Madrid, Biblioteca Nacional de España, 80; Cordoue, Archivo Catedralicio, 1; León, San Isidoro, 2) ou des monumentaux recueils de textes normatifs réalisés à la fin du X^e siècle, les *codices* dit »Vigilanus« et »Aemilianensis« (Escorial, RBME, d.I.2 et d.I.1). Tous présentent la spécificité de comporter des colophons (jusqu'à six dans le même codex pour le Beatus de Silos), qui fournissent des informations relativement précises sur les copistes, les enlumineurs, les dates de commande et d'achèvement de la copie, et les lieux où elle s'est déroulée. Ils détaillent également – en reprenant des formules et des thèmes parfois topiques – les motivations spirituelles et sotériologiques qui ont présidé à ce travail difficile dont ils décrivent les effets sur leur corps et sur leur esprit. Tout l'intérêt de l'ouvrage réside dans la réunion de ce corpus et dans l'effort de synthèse et de comparaison mené sur les colophons (avec reproduction des transcriptions, traduction anglaise et reproductions en couleur des folios) et les manuscrits qui les contiennent. Si la bibliographie est relativement complète, on pourra néanmoins consulter, en plus des travaux cités, la thèse de Florian Gallon »Moines aux extrémités de la terre. Fonctions et représentations du monachisme dans la péninsule Ibérique du haut Moyen Âge (VIII^e–XI^e siècle)«, 2014 (<https://hal.science/tel-04302248>) sur les monastères et les différents copistes évoqués; sur le corpus d'annotations du Madrid, RAH, 29 qui contient la *Cité de Dieu* d'Augustin (cité dans le chap. 7): Jesse Keskiäho, »The Annotation of Patristic Texts as a Curatorial Activity?«, dans: Mariken Teeuwen, Irene Van Renswoude (ed.), *The Annotated Book in the Early Middle Ages* (2017), p. 673-704; et sur les Beatus et le *Commentaire sur l'Apocalypse* qu'ils contiennent, une œuvre qui est loin de se résumer à »une étude plutôt ennuyeuse« (»a rather dull study«, p. 131): Gaëlle Bosseman, »Eschatologie et discours sur la fin des

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103049](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103049)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

temps dans la péninsule Ibérique, VIII^e–XI^e siècle» (2023, éléments de synthèse et bibliographie p. 1–3, 17–19, 71–72).

En croisant des études de cas précises, C. Brown montre concrètement comment dans un seul livre, autour d'un seul texte, s'engage un discours à plusieurs voix, à l'image du Madrid, BNE 80 dans lequel se font entendre Grégoire le Grand, l'évêque Taion de Saragosse qui fut lecteur et éditeur des *Moralia* au VII^e siècle, et enfin Florentius, qui fut à son tour le lecteur, et surtout le copiste, l'annotateur et l'enlumineur de cette édition au X^e siècle (chap. 1). Le travail de copie, qui engage l'âme et le corps à l'image du travail agricole (chap. 3), est alors un moyen d'atteindre, comme l'avait bien montré dom Jean Leclercq, la contemplation de Dieu et de faire son salut en laissant, pour le lecteur ou la lectrice, une requête: celle de se souvenir de son nom et de prier pour lui. Deux chapitres sont consacrés aux autres supports de l'écrit manuscrit également réceptacles de la mémoire de ceux qui les ont réalisés: les chartes et les inscriptions (chap. 4 et 5). L'analyse conjointe de ces trois types d'écrits met en valeur le lien essentiel entre le travail d'écriture ou de gravure et l'inscription dans le temps. Elle souligne également le rôle central du copiste dans l'authentification de documents dans lesquels sont entremêlés le présent du donateur, son futur ici-bas et son futur eschatologique (p. 97, voir sur ce point: Jean-Claude Schmitt, »Appropriating the Future«, dans: *Medieval Futures: Attitudes to the Future in the Middle Ages*, 2000, p. 3–17).

À l'image de celle de C. Brown, l'étude menée par G. Barrett à partir des actes de la pratique nord-péninsulaire souligne le développement et l'intensification de l'organisation de la société autour de la figure centrale du copiste (»The dynamic of literacy over time in early medieval Iberia is this: a growing and intensifying organisation of society around the central and intermediary figure of the scribe«, p. 176). Intermédiaires essentiels entre l'écrit et ses usagers non lettrés, les copistes et les notaires sont de fait les »créateurs et communicateurs de l'écrit« (»creators and communicators of the written word«, p. 363, nous soulignons). À partir d'un corpus d'un peu plus de 4 000 chartes provenant des royaumes chrétiens du nord de la péninsule (Catalogne exceptée, avec 6 000 chartes étudiées par M. Zimmermann), le travail mené par G. Barrett ambitionne d'étudier les fonctions de l'écrit dans les sociétés latines ibériques (p. 14). L'enquête livrée est remarquable dans ce qu'elle parvient à croiser avec habileté observations de grandes tendances, appuyées sur des analyses quantitatives régulièrement illustrées par des graphiques, et observations ponctuelles à partir d'exemples précis et détaillés. L'ouvrage est organisé en deux grandes parties, elles-mêmes divisées en six chapitres aux titres relativement obscurs (»Archival Voices«, »Creating«, »Retaining«, »Proving«, »Framing«, »Sacred Words«). Il s'agit en réalité de s'intéresser d'abord à ce qui concerne l'acte lui-même, sa rédaction et sa conservation et préservation (chap. 1, 2, 3); puis, dans un second temps, au réseau de textes dans lequel il s'insère et qui renforce son importance, qu'il s'agisse d'autres actes de la pratique, d'autres documents

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2024.1.103049](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103049)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

normatifs ou des textes sacrés, en premier lieu la Bible (chap. 4, 5, 6). L'objectif de l'ouvrage est ainsi de mettre en lumière à quel point la vie de l'acte – par lui-même et par ses liens avec d'autres textes circulant sous forme fragmentée ou entière – souligne l'importance de l'écrit dans les sociétés ibériques altomédiévales avant la révolution du XII^e siècle.

Le premier chapitre est une présentation du corpus analysé typologiquement, géographiquement, chronologiquement et sociologiquement sans négliger d'aborder les problèmes classiques posés par l'authenticité de cette documentation à partir d'une bibliographie internationale et actualisée. Le deuxième, en dialogue immédiat avec le travail de C. Brown, se concentre sur la sociologie des copistes et notaires et souligne la diffusion de l'écrit dans la société grâce à ces intermédiaires et autres relais non-lettrés (p. 171). Le chapitre 3 explore les pratiques de conservation, copie et confirmation. Le chapitre 4 aborde la question centrale des citations ultérieures et ouvre la discussion sur les vies de l'acte au-delà de son usage premier pour un négoce juridique précis. Il s'agit notamment de s'intéresser à leur mobilisation dans le cadre de conflits postérieurs, l'écrit octroyant un avantage certain à son détenteur (p. 257–258). C'est précisément cette fonction et sa stabilité dans le temps qui lui donne une efficacité reconnue et explique sa place croissante dans la société. Le recours, couronné de succès, aux actes, dans le cadre des conflits, a construit un respect grandissant à l'égard de l'écrit et développé son utilisation dans une forme de circularité bien mise en valeur par G. Barrett. Les chapitres 5 et 6 s'intéressent finalement aux textes normatifs auxquels se réfèrent les actes, souvent en préambule pour les introduire, ou, pour en assurer la défense future, dans les malédictions: d'abord la «Lex Visigothorum» (p. 259–263) et les «Fueros» (p. 308–309), puis la Bible, la loi canonique et les règles monastiques. Ces différents textes de référence cités sans doute à travers des formulaires constituaient la rhétorique de légitimation de la charte («legitimising rhetoric of the charter», p. 316), tout particulièrement la Bible, citée à travers la Vulgate comme les versions vieilles latines, qui permettait «d'expliquer [la charte], de la protéger et de lui insuffler quelque chose de la nature de l'Écriture» («explaining it, protecting it, infusing it with something of the nature of Scripture»). En discutant de l'adéquation de la notion de communauté textuelle (B. Stock) aux copistes auditeurs et lecteurs qui mobilisent ce corpus (en donnant en exemple la communauté des martyrs de Cordoue, voir en ce sens: Patrick Henriët, «Sainteté martyriale et communauté de salut: une lecture du dossier des martyrs de Cordoue [milieu IX^e siècle]», dans: Michel Lauwers [dir.], *Guerriers et moines. Conversion et sainteté aristocratiques dans l'Occident médiéval [IX^e–XII^e siècle]*, 2002, p. 93–139). G. Barrett souligne que si les références et autorités sont communes, le résultat de leur travail, les actes, sont destinés à d'autres et donc adaptés; il propose ainsi de définir plutôt comme une «société textuelle» les auteurs et les destinataires de ces écrits (p. 314–315). L'écriture est précise, la démonstration est appuyée sur une riche documentation dont le lecteur ou la lectrice peut se saisir grâce aux nombreux tableaux, graphiques, citations

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103049](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103049)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

et annexes. Un index général relativement fourni permet une circulation croisée dans l'ouvrage.

On sort de la lecture de ces deux beaux livres convaincu que »l'écrit était le monde de la péninsule Ibérique médiévale« (»The written was the world of early medieval Iberia«, G. Barrett, p. 362) autrement dit qu'au-delà de ceux et celles qui savaient lire ou écrire, l'écrit circulait, était vu et lu, et constituait une autorité largement reconnue dans la société dans une continuité finalement insoupçonnée, mais certaine avec l'époque tardo-antique. Loin des distinctions académiques entre les genres, l'intertextualité entre les différents supports de l'écrit, leur réutilisation et citation de l'un à l'autre, et la commune identité de leurs scripteurs et usagers, éléments que l'on retrouve dans les deux ouvrages, soulignent une circulation et une diffusion des textes et des livres plus importante qu'on n'a pu l'envisager par le passé. De là découle sans aucun doute la place toute particulière de la lecture et de l'écriture dans les logiques d'accession au salut et de préservation de la mémoire en vue de la fin des temps bien soulignées par ces deux études.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103049](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103049)

Seite | page 5



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kate M. Craig, *Mobile Saints. Relic Circulation, Devotion, and Conflict in the Central Middle Ages*, Abingdon (Taylor & Francis) 2023, 208 p. (Studies in Medieval History and Culture), ISBN 978-0-367-70563-3, GBP 44,57.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Lucile Trân-Duc, Caen

Dans cet ouvrage, Kate M. Craig se propose d'étudier les voyages de reliques, entendus comme des déplacements temporaires, dans un espace septentrional comprenant le nord de la France occidentale et la Flandre, au cours du Moyen Âge central (mi-XI^e siècle-mi-XII^e siècle), période caractérisée par une «explosion» de ce type de translations. Le propos de l'autrice n'est pas de s'attacher à leur dimension politique et culturelle, déjà largement traitée par ailleurs (P. Héliot et M. L. Chastang, M. Heinzelmann, P.-A. Sigal, R. Kaiser, E. Bozóky, S. Vanderputten, N. Dessaux entre autres). Il s'agit davantage de souligner les spécificités de voyages qui ne rentrent ni dans la catégorie des pèlerinages, ni dans celle des déplacements marchands, ainsi que leurs conséquences pour les restes saints, envisagés en tant qu'«objets», pour les participants ou encore pour les contrées traversées.

Pour ce faire, la réflexion de Kate M. Craig est organisée en trois parties. La première d'entre elles est consacrée aux préparatifs de départ et aux interrogations soulevées par l'absence temporaire des reliques de leur lieu d'origine. L'autrice revient alors sur la dimension matricielle de textes tels que les «Translationes et miracula sancti Philiberti» d'Ermentaire ou les «Miracula sancti Germani» d'Aimoin. Ceux-ci, en leur temps, se sont questionnés sur la relation des reliques à leur lieu d'origine, sur les effets de l'absence de restes saints ainsi que sur le pouvoir de ces derniers une fois transportés en territoire étranger.

La seconde partie porte sur le voyage proprement dit et s'intéresse en particulier aux aspects logistiques de telles entreprises. Il est essentiellement question de contingences matérielles: comment déplacer un contenant relativement lourd sur une longue distance? Sur quels critères choisir les participants et en particulier les porteurs de la châsse? Quels sont les éventuels dangers rencontrés? Au cours de ces trajets, les reliques ainsi transportées sont amenées à croiser le chemin d'autres restes saints: comment évaluer les mérites des uns et des autres dans le processus miraculeux et, au besoin, comment les départager ou régler les conflits pouvant résulter d'une éventuelle compétition? C'est également dans ce cadre que la place et le rôle joué par les laïcs dans ces déplacements sont envisagés, que sont scrutées leurs réactions, éventuellement leur hostilité, face au départ et à l'absence de saints dont la présence leur est familière. À l'inverse,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

les voyages de reliques constituent aussi pour les laïcs un moyen inespéré d'approcher ces dernières et de solliciter une intervention miraculeuse par leur intermédiaire. Un tel empressement peut d'ailleurs ne pas être du goût des religieux présents et entraîner des tensions.

Quant à la troisième partie qui porte sur les lendemains de ces déplacements, elle envisage leurs conséquences, en particulier la manière dont ils contribuent à redéfinir les liens entre le saint, la communauté qui possède ses reliques, les bienfaiteurs de cette dernière et son patrimoine. Ce type de voyages permet de produire un espace sacré et de le structurer autour de sites dans lesquels les restes saints ont séjourné et qui conservent depuis la mémoire de ce passage. Ces lieux ne sont généralement pas choisis au hasard et peuvent renvoyer à des endroits fréquentés par les saints de leur vivant et mentionnés par leurs *vitae* ou leurs *passiones*.

La réflexion de Kate M. Craig repose sur un *corpus* composé de sources hagiographiques, en particulier sur un dossier comprenant huit textes jugés significatifs de ce que peut être un voyage de reliques. Ceux-ci relatent les translations des restes de sainte Lewinna (à partir de Saint-Winnoc, 1058), de saint Ursmar (à partir de Lobbes, 1060), de saint Amand (à partir d'Elnone, 1066 et 1107), de saint Marculf (à partir de Corbény, 1102), de saint Taurin (à partir de Gigny, 1158) et d'objets détenus par le chapitre cathédral de Laon dont certains se rattachent à saint Marian (1112–1113). Si ces différents récits ont été retenus par Kate M. Craig, c'est qu'ils présentent des caractéristiques communes: ils reviennent tout d'abord sur la préparation des déplacements, relatent ensuite les miracles qui se produisent sur le passage des reliques ainsi que lors des stations de ces dernières et comportent enfin un certain nombre d'informations logistiques. Kate M. Craig complète également ponctuellement ces données à l'aide de quatre coutumiers composés à Cluny (990–XI^e siècle), les reliques de Taurin y étant apportées en 1158. D'autres sources, en revanche, sont négligées. Ainsi, utilisées avec méthode et précaution comme a pu le faire Charles Mériaux dans sa thèse portant sur le même espace, les dédicaces d'églises auraient apporté de précieux renseignements sur la mémoire de ces translations et sur la fabrique d'un espace sacré. Il en va de même des calendriers liturgiques qui, parfois, conservent la trace de telles entreprises.

Kate M. Craig propose ainsi un ouvrage de synthèse utile sur la question des voyages temporaires de reliques. Les aspects les plus intéressants de ce travail portent sur la dimension logistique, matérielle et très concrète de ces translations. Néanmoins, cette étude ne renouvelle pas en profondeur le sujet. Les sources retenues ont déjà largement été analysées par d'autres (G. Koziol, M. Heinzelmann, S. Vanderputten entre autres). Le *corpus* documentaire a d'ailleurs été défini par P.-A. Sigal. Un certain nombre de problématiques traitées ont également déjà été abordées, là encore certaines de manière précoce par P.-A. Sigal. Il aurait été intéressant, dans la partie consacrée aux conséquences

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103050](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103050)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de ces translations, de s'interroger sur le rôle éventuel de ces dernières dans la constitution de réseaux de confraternité comme a pu le faire Isabelle Cartron dans son étude consacrée aux pérégrinations de saint Philibert, de Noirmoutier à Tournus¹. Enfin, l'ouvrage aurait gagné à être enrichi d'un véritable travail cartographique pour les différents voyages analysés et la fabrique d'espaces sacrés, la seule carte de synthèse proposée (p. 12) n'étant pas d'une grande lisibilité.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Isabelle Cartron, Les pérégrinations de Saint-Philibert. Genèse d'un réseau monastique dans la société carolingienne, Rennes 2009

Modèles, réseaux et échanges curiaux au Moyen Âge. LII^e congrès de la SHMESP / XLIII^e rencontres du RMBLF (Bruxelles, 20–23 mai 2021), Paris (Publications de la Sorbonne) 2022, 396 p. (Histoire ancienne et médiévale, 184), ISBN 979-10-351-0839-7, EUR 30,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jens Schneider, Marne-la-Vallée

Die Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public (SHMESP), der französische Mediävistenverband, dessen Mitglieder aus der Geschichte, Kunstgeschichte und Archäologie stammen, hat eine schöne Tradition von jährlichen Tagungen, die pünktlich im Jahr danach gedruckt vorliegen. Im Sinne der *recherche ouverte* stellt der Verband diese Bände online zur Verfügung: von 1970 bis 2007 auf Persée ([persée.fr](https://www.persée.fr)), danach im Rahmen von [openedition.org](https://www.openedition.org)¹. Seit der ersten Tagung im Gründungsjahr 1969 sind 52 Bände erschienen. Im Idealfall spiegeln diese Bände aktuelle Ansätze der Forschung und konnten so, zunehmend international ausgerichtet, als Einführung und Update der methodologisch sich fortentwickelnden Geschichtswissenschaft dienen.

Nicht völlig willkürlich seien hier herausgegriffen der erste Kongress in Nizza 1969 (»La démographie médiévale«) sowie die Kongresse in Limoges und Aubazine 1995 (»Voyages et voyageurs au Moyen Âge«), in Mulhouse 2006 (»Construction de l'espace au Moyen Âge: pratiques et représentations«) und in Arras 2016 (»Histoire monde, jeux d'échelles et espaces connectés«). Besonders zu nennen sind die beiden epistemologisch ausgerichteten Tagungen, die 1989 in Paris (»L'histoire médiévale en France. Bilan et perspectives«) und 2007 an den vier Universitäten der Île-de-France (Cergy-Pontoise, Évry, Marne-la-Vallée, Saint-Quentin-en-Yvelines) veranstaltet wurden (»Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle«, mit dem bemerkenswerten Kollektivbeitrag über die »enjeux du tournant numérique«).

Zugleich etablierte sich eine neue Tradition von Kongressen in Zusammenarbeit mit den französischen Auslandsinstituten (Rom, Madrid, Istanbul, Kairo, Oxford, Jerusalem, Frankfurt am Main), und 2013 fand der Kongress in Prag statt. Für 2021 war er auf Einladung des Réseau des médiévistes belges de langue française (<https://rmblf.be>), die eine ähnliche Kongresstradition haben, in Brüssel geplant. Aufgrund der Pandemie fand er in Form von Videokonferenzen statt und wurde im vorliegenden Band publiziert.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Der vorliegende Band ist zugänglich unter <https://books.openedition.org/psorbonne/111091> (06.02.2024).

Wie immer ist kein Herausgeber genannt: Der Verband besorgt die Drucklegung, wem genau sie zu danken ist, mag man der Einleitung oder den entsprechenden Funktionsstellen im Bureau der SHMESP entnehmen. Im vorliegenden Fall sind es Élisabeth Lusset und Lucie Malbos, und auf den ersten wie auch den zweiten Blick ist ihnen ein schönes Buch gelungen, insbesondere durch die gut eingebundenen farbigen Graphen, die mit der rechnergestützten Netzwerkanalyse einhergehen. Wie immer werden außerdem die Beiträge von einem ausführlichen Forschungsreferat (*rapport introductif*) und abschließenden Beobachtungen flankiert: Beides ist in der Regel höchst willkommen. Im vorliegenden Band haben sich Régine Le Jan und Julien Loiseau die Einführung geteilt. Zwischen dem Hof Ludwigs des Frommen in der karolingischen Pfalz Ingelheim, den Ermoldus Nigellus beschrieben hat, und der Sassanidenherrlichkeit in »Tausendundeiner Nacht« können sie anhand der Schlüsselbegriffe Netzwerk, personale Verbindungen, aber auch *global history/histoire globale* und imperiale Modelle die Formen der Kommunikation und des Austauschs zwischen Höfen auf aller Welt problematisieren. Verschiedene Vokabulare spielen eine Rolle, und verschiedene Definitionen werden möglich, je nachdem ob der Hof eher als Residenz oder als Institution ins Auge gefasst wird, ob man ihn als Raum anspricht, der durch den Herrscher bestimmt wird, oder als Gemengelage von personalen Verbindungen verschiedener Natur. In jedem Fall scheint er ein Ensemble von Palast, Ritualen und Zeremonien zu sein, für das der Austausch von Luxusgütern wie auch der Transfer von kulturellem Wissen konstituierend ist.

Die einzelnen Beiträge sind auf vier Sektionen verteilt: »La cour comme mise en scène du pouvoir«, »Les entourages princiers«, »Réseaux curiaux«, »Modèles et échanges curiaux«. In der ersten Sektion beleuchtet R. Gareil die Rolle eines abbasidischen Kalifen im 10. Jahrhundert für die zunehmende Bedeutung von Gelehrsamkeit in seiner Machtausübung, während C. Chevalier-Royer den für die Problemstellung der Tagung zentralen Text »De ordine palatii« aus dem Frankenreich des 9. Jahrhunderts analysiert. M.-E. Torres präsentiert das strenge Protokoll im hochmittelalterlichen Byzanz als komplexe *soundscape*, die den Hof immersiv umgibt; am Ende des Mittelalters erscheint der Hof der burgundischen Großherzöge in Dijon als alltägliche Bühne der höfischen Rituale (H. Mouillebouche). Das Personen- und Ämtergeflecht am burgundischen Hof Philipps des Guten und Philipps des Schönen (J.-M. Cauchies) wird in der zweiten Sektion den gelehrten Überlegungen zum Problem des Weingenusses am Hof des abbasidischen Kalifen des 8. bis 10. Jahrhunderts (A. Caire) gegenübergestellt. Wiederum in Burgund und Frankreich werden höfische Phänomene wie Graue Eminenzen (J. Dumont) oder Ratgeber des Königs (S. Berger) im späteren Mittelalter durchleuchtet. Ein Luxemburger Beitrag (E. Adde, M. Margue, T. Salemmé) stellt die Verhandelbarkeit und die Legitimierung von Herrschaft sowie den Transfer auf verschiedenen Ebenen in den Mittelpunkt der Beobachtungen: Der Hof wird hier zum



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

capital curial einer dynamischen Verwaltung des Königreichs der Luxemburger im 14. Jahrhundert.

Die dritte Sektion bringt Statistik und Netzwerkanalyse. Am Beispiel der Grafen von Vermandois und der letzten Kapetinger werden Methodologie und Grenzen der Analyse von Netzwerken mittels Graphen überzeugend demonstriert, wobei die Knoten für Personen stehen, während die Kanten die Verbindungen zwischen ihnen ablesbar machen. So kann O. Canteaut zeigen, wie das Umfeld der französischen Könige im 14. Jahrhundert durch die Protagonisten des Hochadels und ihre jeweilige Umgebung polarisiert wird; es entstehen schwer fassbare informelle Interessensgruppen, was die Grenzen der Netzwerkanalyse aufzeigt. Am Beispiel der Grafschaft Vermandois im 12. Jahrhundert können N. Ruffini-Ronzani und R. Waroquier den Aufbau der Netzwerke und ihre wesentlichen Exponenten vorstellen. Marjolaine Lemeillat unternimmt eine quantifizierende Prosopographie von 684 Gelehrten am Hof der bretonischen Herzöge und geht auf die Bedingungen ihrer Karriere, ihren Status und die zunehmende Präsenz von universitär ausgebildeten Juristen im Spätmittelalter ein. Weitere Analysen widmen sich dem Netzwerk der byzantinischen Kaiserin Theodora im 6. Jahrhundert (V. Puech) und der Vernetzung französischer Gräfinnen des Hochmittelalters in ihrem jeweiligen höfischen Umfeld (E. Santinelli-Foltz).

In der letzten Sektion geht es um Modelle und Transfer höfischen Lebens. M. Coumert untersucht normative Texte (»Admonitio generalis«, »Lex Salica«) aus der Zeit Karls des Großen und vermag zu zeigen, dass die Umsetzung der als karolingische Renaissance apostrophierten Reformen von der Verbreitung dieser Texte durch die am Hof präsenten Großen und die von ihnen bestellten Abschriften befördert wurde. Der Beitrag von E. Tixier du Mesnil über die Taifa-Reiche im post-umayyadischen Spanien des 11. Jahrhunderts kann vielleicht als ein Beispiel für das in der Einführung zitierte Konzept der *univers curiaux* (E. Anheim) gelesen werden: ein durch ein eigenes Netzwerk charakterisiertes Ensemble von Höfen, das eine reiche literarische und wissenschaftliche Produktion generiert. Imitatio und Transfer lassen sich am Beispiel der Kardinalshöfe im päpstlichen Avignon um 1400 beobachten (C. Masson), aber auch am Hof der Herren von Audenarde/Oudenaarde im Flandern des 12. und 13. Jahrhunderts (R. Moens) oder dem der Könige von Sizilien im 13. und 14. Jahrhundert (R. Chilà). Der letzte Beitrag untersucht die zunehmende Professionalisierung und Militarisierung am Hof der Grafen von Armagnac, der das changierende Kräfteverhältnis von Rouerge und Gascogne abbildet (E. Johans).

Synthese und Ausblick (E. Bousmar und A. Peters-Custot) sowie knappe Zusammenfassungen der Beiträge in englischer und französischer Sprache beschließen den instruktiven Band, dessen gut gewählte Umschlagabbildung das Thema treffend visualisiert: die Darstellung der Gesandtschaft des Basileus Theophilos an den

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103095](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103095)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kalifen von Bagdad 829 aus einer sizilianischen Handschrift des 12. Jahrhunderts.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103095](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103095)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Esther Dehoux, Caroline Galland, Catherine Vincent (dir.), Des usages de la grâce. Pratiques des indulgences du Moyen Âge à l'époque contemporaine, Villeneuve-d'Ascq (Presses universitaires du Septentrion) 2021, 490 p., tab. (Histoire et civilisations), ISBN 978-2-7574-3291-4, EUR 32,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Elizabeth Tingle, Leicester

Indulgences have undergone a revival in the last decade for 2017 saw the 500th anniversary of Martin Luther's »Ninety-five Theses« on indulgences, which was commemorated by numerous academic conferences and publications. The volume »Des usages de la grâce« is one such, emanating from three research meetings held from 2016 to 2018, in response to »a new epistemology of religious history redefined as a social history of religious cultures« (p. 12). It might also be seen as a response to Robert Swanson's work, both his study of medieval English pardons, and his edited volume on European indulgences. Swanson's collection lacked essays on France, an omission which the editors of »Des usages de la grâce« seek to correct with a publication that focuses mostly on French practices, but which also includes wider European examples.

The editors aim to provide a study of the relationship between indulgence theory and practice, over time, from the 11th to the 21st centuries. This is not a work of synthesis but is described as a collective work of case studies, designed to stimulate further reflections. There is little on doctrine, the focus is on the practicalities of pardons: who could grant and disseminate indulgences? How could they be gained? What purpose did they serve? The volume is lengthy, with an introduction, prologue, epilogue, and a further twenty-five short essays. There are too many individual pieces for details, so a flavor of the volume is given here.

The introduction provides an overview of the volume, with a definition of »indulgences«, an outline of how and where they were acquired, and a survey of their historiography. It is followed by a »Prologue« by Yves Krumenacker on the »Ninety-five Theses«. Krumenacker argues that despite its importance in Protestant historiography, the indulgences controversy was of short duration and limited doctrinal importance, for there was no call for a break with Rome, or even an end to pardons, simply moderation in preaching and distribution. But the ultimate result was, of course, secession, and for this reason indulgences were seen as the catalyst for Reformation.

The volume is divided into three parts. »Part I« is on the granting and preaching of indulgences, and the agents involved in their



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

creation and dissemination. This is subdivided into three sections: the Papacy, bishops, and preachers. For the Papacy, there are essays on the role of Jerusalem in the origins and evolution of medieval indulgences (M. Rahjohnson); on the changing beneficiaries of indulgences recorded in the registers of the Apostolic Chancery 1216–1378 (A. Le Roux); and on debates on the validity of papal indulgences in the 16th century (B. Schmitz). On bishops, V. Tabbagh examines the attitude of medieval French bishops to papal indulgences and reserved cases; V. Beaulande-Barraud then discusses indulgences and reserved cases in France in the 13th to the 15th centuries; and F. Meyer scrutinises the pedagogy of indulgences of the 17th-century French bishop Jean-Pierre Camus. All three studies demonstrate episcopal concerns to preserve their jurisdictions over pardons, rather than engage in theological debate. For preachers, S. Simiz examines 16th-century controls of indulgence preaching after 1517, and a case study of the sermons of Canon Meurier of Reims. There are also essays on indulgences under Louis XIV and XV, through an examination of a 1775 Parisian calendar of indulgences (I. Brian); and a study of indulgences on internet sites (D. Douyère). Douyère demonstrates that French language YouTube preaching has small audiences, focuses on rescuing indulgences from Reformation criticisms, and opportunities to gain pardons this way are rare.

»Part II« is concerned with how and where indulgences were obtained. The first section is on modalities of communication, with a case study of an indulgence calendar from the 15th-century English Bridgettine convent of Syon House (B. Angeles); an examination of indulgences acquired by confraternities in the Toulouse region in the 17th and 18th centuries (E. Martinazzo); and the communication of indulgences within the Franciscan order since the 17th century, through the Order of the Annunciade and the secular Third Order (P. Moracchini). The second section is on physical items that carried pardons. C. Vincent examines indulgenced prayers in books of hours, specifically the c. 300 books in the BNF catalogued by the Abbé Leroquais, around one fifth of which recorded indulgences; and the relationship between relics and pardons in 17th- and 18th-century France is studied by N. Guyard, who argues that pre-Reformation indulgences were often gained by devotion to relics or visits to sanctuaries, but in the 17th century pardons were more likely linked to a feast of the saint present in their relics. As new saints' relics were obtained, largely from Roman catacombs, indulgences tied them into local liturgical calendars by offering pardons on the days of their translation. The third section examines specific times and places where indulgences could be acquired, particularly sanctuaries. There are two case studies, of late 15th-century Rome (C. Dehoux and A. Lantoine) and 19th-century Notre-Dame-de-la-Font-Sainte in the Cantal hills (P. Martin). Across time, pardons provided a means of orienting visitors' piety through directing where they should visit and what they should pray, and they attached localities more closely to Rome, from whence they came.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

»Part III« is devoted to political and economic roles of indulgences. Economic functions are represented with case studies of the friars of Central Europe 1220–1520 (M.-M. de Cevins); the role of indulgences in fund-raising for the reconstruction of the bell tower of Sainte-Geneviève of Paris after a fire in 1483 (É. Hamon); and the use of pardons in the building of the basilica-cathedral of Notre-Dame-de-la-Treille in Lille, commenced in 1854 and finished in the 1990s (F. Vienne). Pardon politics are examined through their role in the foundation legends of shrines, where they validated origin traditions when these were based on myth, such as Santiago de Compostela (N. Balzamo). C. Gallant looks at debates around pardons in Assemblies of Clergy in France in the 17th and 18th centuries and finds that their main concern was to reinforce episcopal authority over pardons. O. Rota explores indulgences in English Catholicism in the 19th and 20th centuries, and F. Gugelot discusses the Roman jubilee held in the archdiocese of Paris in 1951, and its relationship to peace, Communism and post-war reconciliation. An epilogue is provided by G. Cachet, on Vatican II and indulgences. Paul VI withdrew the discussion of indulgences from the council and commissioned Cardinal Journet to reform pardons – producing »Indulgentiarum doctrina« in January 1967. By this time, however, indulgences were in decline, along with traditional beliefs about afterlife. Yet jubilee years remain popular, as understandings of the mechanisms of salvation shift.

The strengths of the volume lie in its study of indulgences across time, up to the present day. The essays are well-written case studies based on new archival research. Each one includes a list of primary sources used, and there is an overall bibliography of secondary sources cited. As for limitations, there are three. There was no discussion of indulgenced objects, particularly rosaries and medals. There was no global perspective, from the empires of the Catholic European states or the modern world. There was no overall concluding synthesis of themes such as a growing emphasis on place and time, papal authority and standardization. But this is a rich and varied collection, which should be read by any historian interested in the relationship between theory and practice in religious life.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103051](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103051)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Franz Dolveck, Pascale Bourgain (éd.), L'hymnaire du Paraclet, Turnhout (Brepols) 2022, 279 p. (Témoins de notre Histoire, 21), ISBN 978-2-503-59623-5, EUR 85,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Dominique Poirel, Paris

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103052](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103052)

Seite | page 1

»Tu avais, je l'avoue, deux dons en particulier par lesquels tu pouvais t'attirer aussitôt l'esprit de n'importe quelle femme: composer des vers et chanter.« Quand Héloïse succombe jeune au talent de Pierre Abélard pour les chansons d'amour, imaginait-elle que, lui devenu moine et elle moniale, il écrirait pour elle un »Hymnaire« de 129 pièces ou plus pour l'office des heures, tenu pour un »œuvre esthétiquement parfait« par Michel Huglo, »un des sommets de la poésie occidentale« par Franz Dolveck et »un ensemble lyrique d'une émouvante profondeur, d'une grande pureté de ligne, d'une inventivité formelle sans précédents ni imitateurs« par Pascale Bourgain?

Édité, traduit et introduit par Franz Dolveck et Pascale Bourgain, cet »Hymnaire du Paraclet« date des années 1130, quand l'auteur Abélard est abbé de Saint-Gildas de Rhuys, en rupture avec ses moines et les seigneurs voisins, et que ses destinatrices, les religieuses du Paraclet, chassées par Suger en 1129 de leur monastère d'Argenteuil, ont trouvé refuge sous la direction d'Héloïse dans l'ermitage fondé quelques années plus tôt par son mari. L'»Hymnaire« nous parvient dans deux manuscrits incomplets: Bruxelles, Bibl. royale de Belgique, 10147–10158, d'origine germanique (2^e tiers du XII^e siècle pour la partie qui nous intéresse) et Chaumont, Bibl. municipale, 31, originaire du Paraclet (XVI^e siècle). Il faut donc combler avec l'un les lacunes de l'autre, et combiner deux structurations de l'»Hymnaire«. Le manuscrit de Bruxelles les range en trois ensembles (hymnes hebdomadaires, propre du temps, commun et propre des saints), précédés chacun d'une préface d'Abélard: c'est sans doute l'ordre originel, découlant de trois envois successifs par l'auteur. À l'inverse, le manuscrit de Chaumont reclasse les hymnes selon l'année liturgique, en intercalant d'autres pièces nécessaires à la récitation de l'office. Outre ces deux témoins principaux, quelques manuscrits transmettent des hymnes isolés.

L'introduction de Franz Dolveck débute par deux excellents aide-mémoires, sur la liturgie des heures et sur la versification métrique et rythmique au Moyen Âge. Ensuite, il présente de façon concise et dense l'»Hymnaire du Paraclet«, sa tradition manuscrite, sa structure, sa musique et sa fortune, du Paraclet même à la liturgie gallicane ou anglicane, puis les cinq éditions depuis la découverte du texte dans les années 1840, par Victor Cousin, Jean-Baptiste Pitra, Guido Maria Dreves, Joseph Szövérfy et Chrysogonus Waddell. Sont enfin présentées l'édition et la traduction.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Bien que fondée sur les manuscrits, l'édition n'est pas critique, faute d'apparat critique, même si les divergences envers les trois éditions précédentes sont fournies en annexe. Je doute qu'il faille, comme l'éditeur, »se réjouir de l'absence d'apparat critique, espérant qu'ainsi l'»Hymnaire« sera d'abord goûté comme un monument littéraire plutôt que comme un document historique« (p. 34). Le lecteur des pièces d'Abélard doit-il refouler en lui l'historien ou le philologue, autrement dit l'ami des textes, pour savourer leur beauté poétique comme elles le méritent? N'est-ce pas opposer de façon factice ceux qui savent à ceux qui goûtent? Abélard ne donne-t-il pas l'exemple opposé quand il unit dans son »Hymnaire« ses facettes multiples: le virtuose du trivium, le théologien exigeant, le moine non conformiste, l'homme blessé, le chrétien fervent et le poète inspiré? Peut-être suffisait-il d'annoncer qu'une édition critique fera l'objet d'une autre publication.

La traduction, par Pascale Bourgain, unit la précision à l'élégance, deux façons complémentaires d'être fidèle au poète breton. Le français calque, autant que possible, la diversité des rythmes et des mètres; parfois s'ajoute la rime. Un test sûr, lue à haute voix la traduction y gagne encore:

Faible enfançon, il vagit dans la crèche

lui qui ébranle le ciel à coup de foudre.

Il a pour lit des restes de litière,

lui qui accorde aux rois leurs lits de pourpre.

Il est mêlé au repas des bestiaux

celui par qui les anges sont nourris.

Si d'un côté se pressent les troupeaux,

il est servi d'autre part par les anges.

Dans toute la poésie liturgique du Moyen Âge, l'»Hymnaire« d'Abélard se distingue aussi par sa complétude. Tandis que le répertoire traditionnel rassemblait des œuvres de divers auteurs ou siècles, on doit à notre poète »l'unique tentative de créer un corpus complet et cohérent pour la totalité de l'année liturgique« (p. 14). Bien plus, avec le génie hardi qui est le sien, Abélard innove en composant, ce qui n'existait pas, des hymnes pour les saints Innocents, pour les évangélistes et pour – ce qui me semble particulièrement intéressant – les saintes femmes ordinaires, qui ne sont ni vierges ni martyres. Il leur consacre quatre hymnes, où les affirmations ordinaires sur »ce sexe plus vil après la faute« et »inférieur par nature« sont en partie compensées par les exemples de l'histoire sainte: Vierge Marie bien sûr, mais encore Débora, Jephté, Esther, Anne, Élisabeth, la pécheresse, les saintes femmes, et par cette déclaration:



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Quantum quippe sexus hic est fragilis,

Eo virtus ipsius mirabilis:

Majus laudis exigit praeconium,

In praeclsum erigenda titulum.

S'il tenait tant à faire dans son sanctoral une place aux saintes qui ont été mariées, n'est-ce pas pour permettre aux générations futures de célébrer la destinataire principale de l'«Hymnaire», celle qui fut son élève, son amante et son épouse, avant de devenir sa sœur en religion et, peut-être un jour, une sainte? C'est ce qu'on pourrait penser en relisant à la suite de ces hymnes les passages de l'«Historia calamitatum» où Pierre professe son admiration devant les vertus d'Héloïse:

»[...] plus en effet le sexe féminin est faible, plus leur indigence se fait pitoyable pour émouvoir facilement les sentiments humains, et plus leur vertu se rend agréable à Dieu comme aux hommes. Aux yeux de tous, le Seigneur accorda une si grande grâce à notre sœur, qui était à la tête de toutes les autres, que les évêques l'aimaient comme leur fille, les abbés comme leur sœur, les laïcs comme leur mère; et tous admiraient à l'envi sa religion, sa sagesse et, sur toutes choses, l'incomparable douceur de sa patience. Plus rarement elle se laissait voir, afin de vaquer plus purement aux méditations et aux prières sacrées dans sa chambre close, plus ceux du dehors réclamaient ardemment sa présence et ses avis lors d'entretiens spirituels.»

Quoi qu'il en soit, l'édition, la traduction et l'introduction par Franz Dolveck et Pascale Bourgain de l'«Hymnaire du Paraclet» rendent justice à l'un des talents méconnus d'Abélard, non seulement un des plus grands philosophes, mais encore un des plus grands poètes de son siècle et de toute la période médiévale.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Rowan Dorin, No return. Jews, Christian Usurers, and the Spread of Mass Expulsion in Medieval Europe, Princeton (Princeton University Press) 2023, 392 p., 5 maps (Histories of Economic Life), ISBN 978-0-691-24092-3, EUR 48,19.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Christoph Cluse, Trier

Die Vertreibung von Juden aus Königreichen, Territorien und Städten in Lateineuropa während des 13. bis 16. Jahrhunderts wird in der Forschung seit Langem diskutiert. Dabei wurde auch die Verbindung mit dem Vorwurf des »Wuchers« häufig thematisiert. Dorins Monografie widmet sich diesem Nexus von Wuchervorwurf und Vertreibung und schlägt dabei in zweifacher Hinsicht neue Wege ein: Zum einen berücksichtigt sie zum ersten Mal systematisch und auf breiter Grundlage das analoge Phänomen der Vertreibung oder Ausweisung »auswärtiger Wucherer«, womit seit dem 13. Jh. die oft als »Lombarden« oder »Kawertschen« (*Cahorsini*, *Cauwercini*) bezeichneten Geldverleiher aus Oberitalien gemeint waren. Erstmals wird dafür auch die breite Basis des von W. Reichert 2003 vorgelegten Kartenwerks zur Verbreitung von »Lombarden in der Germania-Romania« genutzt. Zum anderen verfolgt sie die Entstehungs- und Wirkungsgeschichte des Dekrets »Usurarum voraginem« des Zweiten Konzils von Lyon (1274), das die Vermietung von Häusern an »landfremde und sonstige nicht einheimische Wucherer« (*alienigenas et alios non oriundos de terris ipsorum*) verbot und deren Vertreibung forderte. Dieses Dekret wurde später in den »Liber Extra« aufgenommen (VI 5.5.1) und damit geltendes Kirchenrecht, seine Umsetzung war aber, wie Dorin deutlich macht, eher die Ausnahme als die Regel.

Kapitel 1 befasst sich mit der Idee des »Wuchers« im hohen Mittelalter. Es arbeitet u. a. die Bedeutung des Magisters Petrus Cantor und seines Kreises an den Pariser Schulen um 1200 heraus, die das Bild vom »Wucher« als einer in jeder Hinsicht zersetzenden Kraft prägten (S. 36–41). Ihre rigoristische Position sollte nachhaltig wirksam werden. Sodann beschreibt es die ersten Versuche, den Umgang mit jüdischen und »lombardischen« Geldverleihern nach analogen Grundsätzen zu normieren, wofür die Gutachten der Pariser Theologen für die Gräfin von Flandern (nicht die Herzogin von Brabant) von ca. 1270 und die Stellungnahmen Gottfrieds von Fontaines zentral sind (S. 47–50, vgl. S. 117–119, 171f.).

Kapitel 2 und 3 untersuchen unter analogen Fragestellungen die ersten Vertreibungsereignisse und -mandate in England und im Königreich Frankreich. Für beide Monarchien zeigt Dorin das Spannungsverhältnis zwischen Schutzanspruch und fiskalischer Ausbeutung auf der einen und religiösen Motivationen auf der anderen Seite auf. In beiden Ländern kam es in den 1230er-Jahren



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

zu lokalen Vertreibungseignissen oder -versuchen. In England konvergierten kirchliche Bestrebungen, der Rückgriff auf Vorbilder sowie das Einlenken der Krone gegenüber den Forderungen der opponierenden Barone um die Mitte des 13. Jh. in der Vorstellung, dass Ausländer, die sich im »Wucher«-Geschäft betätigten, aus dem Land zu weisen seien (S. 79). In Frankreich war die Regierungszeit Ludwigs IX. des Heiligen entscheidend (S. 88–104). Anders als Heinrich III. von England nutzte Ludwig seine antijüdischen Maßnahmen nicht, um die französische Judenschaft fiskalisch auszupressen. Seine Perspektive war vielmehr ideologisch geprägt; hinsichtlich des »Wuchers« der Juden war er davon überzeugt, dass er als Schutzherr dafür Mitverantwortung trug. Dies zeigt sich deutlich in der Parallelität seiner Maßnahmen gegen Juden und Lombarden bzw. *Caorcini* im Vorfeld seines zweiten Kreuzzugs (S. 96–100).

Vor diesem Hintergrund beschreibt Kapitel 4 die Entstehung und frühe Rezeption des Dekrets »Usurarum voraginem«. Dorin unterstreicht, dass das Dekret in vielerlei Hinsicht ungewöhnlich war. Erstmals wurde hier auf ein weltliches *ius proprium* statt auf die üblichen Quellen der Kanonistik zurückgegriffen (S. 113), und die Eingrenzung auf »landfremde« Wucherer sperrte sich der Systematik des kirchlichen Rechts (S. 114–116). Wie Kapitel 5 zeigt, war die Rezeption des Dekrets auf Synoden, in Rechtskompilationen und schließlich im pastoraltheologischen Schrifttum von großer Variabilität. Unterschiedliche Textfassungen, kaum Übernahme in die örtlichen Synodalstatuten und eine große Auslegungsbreite führten dazu, dass »Usurarum voraginem« sich selbst in gelehrten Kontexten keineswegs etablieren konnte.

Kapitel 6 kommt auf England und Frankreich zurück und zeichnet den Einfluss des neuen Konzilsdekrets auf die Vertreibungsverfügungen gegen Juden und Lombarden von 1274 bis 1307 nach: Auf der Insel verlagerte sich das Gewicht unter Edward I. hin zu einer stärker ideologisch begründeten und kirchenrechtlich legitimierten Vertreibungspolitik. Eine umgekehrte Tendenz zeigt sich in Frankreich: Die Impulse durch das Lyoner Konzil und die englisch-angiovinische Praxis griff Philipp IV. auf, nutzte sie aber zur kaum kaschierten Ausplünderung der betroffenen Gruppen.

Kapitel 7 geht den Gründen für das weitgehende Ausbleiben ähnlich begründeter Ausweisungen in anderen Teilen Europas, besonders im Reich und in Italien, während des 13. und 14. Jh. nach. Eine Fallstudie zu den Ereignissen in der Abteistadt Nivelles zeigt, dass die Gründe dafür vielfältig waren: Die weltlichen Herrschaftsträger missachteten die Forderungen des Dekrets, und die Bischöfe gingen einer konsequenten Umsetzung aus dem Weg. Dort, wo seine Umsetzung dennoch gefordert oder letztlich geleistet wurde, ist dies lokalen Konflikten geschuldet; ideologische Gegensätze waren nachrangig (vgl. S. 178f., 187). Selbst die Päpste scheinen »Usurarum voraginem« – von einigen Mahnschreiben (etwa Bonifaz' VIII., S. 192) abgesehen – seit spätestens Mitte des 14. Jh. als »toten Buchstaben« betrachtet zu haben (S. 195).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Gleichwohl bot, wie Kapitel 8 herausarbeitet, die Verankerung im »Liber Sextus« stets die Gelegenheit zur (Re)Aktivierung der Forderung, »Wucherer« zu vertreiben. Entsprechende Diskussionen werden in den frühen 1320er-Jahren und dann wieder im 15. Jh. lauter. Dabei geraten jüdische Geldverleiher vermehrt in den Blick. Ein Gutachten des Giovanni da Legnano aus den 1370er-Jahren und der »Songe du Vergier« eines französischen Legnano-Schülers sprechen sich mit unterschiedlicher Begründung jetzt für die Anwendbarkeit der Vertreibungsstrafe auf jüdische »Wucherer« aus. Doch bleibt die Frage einer solchen Übertragbarkeit des ursprünglich auf christliche »Landfremde« gemünzten Dekrets auch im 15. Jh. noch umstritten, wie eindrücklich die unterschiedlichen Äußerungen der Päpste Bonifaz IX., Martin V. und Eugen IV. zeigen.

Mit seiner Monografie ist Dorin ein großer Wurf gelungen. Mit Freude am Detail und ohne die großen Fragestellungen aus dem Blick zu verlieren, verknüpft er das, was zunächst als rechtsgeschichtliche Merkwürdigkeit erscheinen mag, mit zentralen Fragen der europäischen Geschichte.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103053](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103053)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Stephan Freund, Matthias Puhle, Otto der Große 912–973. Kaiser der Römer, König der Völker, Regensburg (Schnell & Steiner) 2023, 256 S., ISBN 978-3-7954-3823-4, EUR 30,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Joseph P. Huffman, Carlisle, PA

This nicely designed volume seeks to fulfill several purposes at once. The authors state at the outset that it was intended both for »interested laypeople« as well as the *Fachpublikum* of professional research historians (who are apparently intellectual clergy). A second purpose is to both celebrate Otto I's life on the 1050th anniversary of his death and also to describe the 10th-century cultural world of the Saxon ruler. And thirdly, the volume was also intended to function as an introduction to the surviving Saxon cultural sites which the authors hoped would encourage readers to come and visit for a bit of historical tourism.

On the one hand, specialist historians are assured that the older scholarship of event-based narrative historiography, of hero-worship *Personengeschichte*, and of late 20th-century structural history have been replaced here by a new biography of Otto based on the latest published scholarship. And yet footnotes are rejected in favor of short bibliographies at the end of each chapter, with an open recognition of incompleteness¹. On the other hand, lay readers are assured that the book has direct civic significance for a democratic society, since the Otto of this biography is one who was not so much an imperialist as a diplomatic ruler whose consensus politics allowed for peaceful coexistence with his neighbors equally to the east and to the west. Given that this civic interpretation of Otto the Great was foregrounded in the introduction dated April 2023, one may surmise that the authors were offering a cautionary warning to the right-wing authoritarianism of the AfD party in Saxony².

Neither of these opening declarations are likely to persuade either professional historians or the reading public that this volume's Otto the Great is any less entangled in presentist concerns than previous biographies. Despite claims to dispensing with event-based narrative historiography, readers will in fact encounter a basically familiar narrative of Otto's political career, punctuated

¹ The same set of authors are cited in each of the chapter mini-bibliographies: the two authors themselves, Rudolf Schieffer, Gerd Althoff, Hagen Keller, Johannes Fried, Caspar Ehlers, Matthias Becher, Bernd Schneidmüller, Joachim Ehlers, Johannes Laudage.

² In July 2023 thousands of civic-minded citizens of Saxony marched in protest against the AfD's two-day party conference in Magdeburg, with signage declaring »stand together against right-wing hate« and »Nazis out«.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

by signposts where older ideas apparently still found in public discourse have been abandoned³. Though a charter or two are mentioned as well, the vast majority of the biography is taken from the standard chronicles of the day, which are often cited at length (Widukind of Corvey, Liutprand of Cremona, Hrotsvita of Gandersheim, Regino of Prüm with Adalbert's continuation, Thietmar of Merseburg, and the anonymous »Vita Mathildis antiquior«).

The new scholarship of recent vintage appears, therefore, in a number of add-on chapters on topics like peripatetic kingship, the role of Adelheid as empress in Italy, the role of women at the Ottonian court, though this new historiography is often merely described as »umstritten«. These topical chapters are then joined by traditional chapters on ecclesiastical historiography and *Herrschaftszeichen*. The authors make use of ethnogenesis to explain the polycentric nature of the German kingdom of gentes, though the anachronism of medieval »state« formation remains in use.

It is difficult to shake the sense that the employment of scholarship lacks depth of expertise. Statements like »Neben Karl [dem Großen] ist Otto damit der einzige Herrscher des Mittelalters, dem dieses Attribut [i.e. *magnus*] verliehen wurde« (p. 8) do not elicit confidence⁴. And the last two add-on chapters for good reason read more like exhibition catalogs than a biography of Otto's life and political career. They reproduce chapters in other publications by the same authors celebrating Otto's anniversary⁵. Indeed, chapter 15 quickly evolves into a celebration of the Kulturhistorisches Museum Magdeburg's collected works. Hence

³ For example, the authors highlight the dismissal of the old thesis of an Ottonian *Reichskirchensystem*, which does seem odd since it was dismissed over forty years ago: Timothy Reuter, *The Imperial Church System of the Ottonian and Salian Rulers. A Reconsideration*, in: *Journal of Ecclesiastical History* 33 (1982), p. 347–374. There is also a lengthy historiographical excursus through 19th-century *Kulturkampf* historiography as no longer appropriate.

⁴ This reader can think of at least twenty medieval European rulers who received the sobriquet »the Great«, from Hugo Magnus (*le Grand*) to Valdemar I of Denmark (*den Store*) to Cnut of England, Denmark, and Norway (*den Store*) among them. Indeed, even Queen Berengaria of Castile and Toledo was given the title »la Grande«.

⁵ Chapter 14 »Zurück in der Heimat – Glanzvolle Feiern und eine letzte Reise« by Stephan Freund and Chapter 15 »Epilog: Otto's Weiterreise – Vom Mittelalter bis in die Moderne: Otto forever!« by Matthias Puhle appear elsewhere as »Otto der Große im 19. Jahrhundert«, in: Stephan Freund, Gabriele Köster, Matthias Puhle (Hg.), *Des Kaisers letzte Reise. Höhepunkt und Ende der Herrschaft Ottos des Großen und sein (Weiter) Leben vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, Halle, Saale 2023 (Schriftenreihe des Zentrums für Mittelalterausstellungen Magdeburg, 8) and are closely related to Claus-Peter Hasse, Gabriele Köster (Hg.), *Welche Taten werden Bilder? Otto der Große in der Erinnerung späterer Zeiten. Katalog zur Sonderausstellung im Kulturhistorischen Museum Magdeburg vom 30. April bis 8. Oktober 2023*, Regensburg 2023.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103054](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103054)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

the add-on chapters feel added on to a familiar biography of Otto the Great. Finally, the narrow insularity of the scholarship selected is reflected in the absence of fundamental scholarship on Otto the Great which happens to be in English. Timothy Reuter has already been mentioned, and how ethnogenesis can be discussed without reference to Patrick Geary, or Ottonian itinerant kingship without reference to John Bernhardt is unimaginable⁶. If Jinty Nelson's brief article on rites of queen-making could be used in this volume, surely these other seminal works are worthy of inclusion among the newer scholarship of the past quarter century⁷.

Thus professional historians will not likely be citing this book. But such a result does not diminish the authors' avowed intent to reach a wider reading public. They have both published widely with Schnell und Steiner, a publishing house long-known for its Small Art Guides. Schnell und Steiner's tradition of art guidebooks and exhibition catalogs filled in abundance with beautiful, professional photographs is solidly maintained in this volume. And so its intended purposes of introducing the wider reading public to Otto's kingship as well as to the surviving cultural objects available for visiting in Magdeburg have been achieved. Though no *Fachbuch*, this volume is an effective *Sachbuch* with a clear reading audience in mind. The book concludes with these words, »Fassen wir ganz am Ende unseres Buches zusammen: Das 1050. Jubiläum des Todes des großen Kaisers ist lediglich ein weiterer Zwischenstopp. Die Reise Ottos durch die Zeiten geht auch danach weiter. Ihr Motto lautet: Otto Forever!«

⁶ Patrick J. Geary, *The Myth of Nations: The Medieval Origins of Europe*, Princeton 2003; John W. Bernhardt, *Itinerant Kingship and Royal Monasteries in Early Medieval Germany, c. 936–1075*, Cambridge 2002 (Cambridge Studies in Medieval Life and Thought, Fourth Series, 21).

⁷ Janet L. Nelson, *Early Medieval Rites of Queen-Making and the Shaping of Medieval Queenship*, in: Anne J. Duggan (ed.), *Queens and Queenship in Medieval Europe*, Woodbridge 1997, p. 301–317, cited in chapter 13's literature list on page 215.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Alexander Fuhrherr, Ordo. Studien zu einer
hochmittelalterlichen systematischen
Idee, Stuttgart (Kohlhammer) 2023, 185 S.,
ISBN 978-3-17-043905-4, EUR 49,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Karin Ganss, Frankfurt am Main

Die Arbeit »verfolgt eine kulturelle Gedächtnisspur, die ein intersubjektives Erleben der *ordo*-Thematik ermöglicht« (S. 13). Gegliedert ist sie in ein Vorwort (S. 9f.), eine Einleitung (S. 11–14) und in insgesamt acht Kapitel. Zuerst wird »1. Philosophische Rekonstruktion des Ordnungsbegriffs nach Hermann Krings« (S. 15–28) behandelt; darauf folgt »2. Ordnung Innen und Außen« (S. 29–44); »3. Soziale Ordnung« (S. 45–62); »4. Erotik der Ordnung« (S. 63–90); »5. Negation der Ordnung« (S. 91–104); »6. Ordo – ein romantischer Phantomschmerz?« (S. 105–134); »7. Hysterie der Ordnung?« (S. 135–155); »8. Der Wert der Ordnung« (S. 157–176); direkt darauf folgt das »Ergebnis – Der doppelte Wert der Ordnung« (S. 177–181). Abgeschlossen wird der Band mit dem Literaturverzeichnis (S. 182–185) und dem »Abbildungsverzeichnis« (S. 186[o.Z.]). Viele einzelne Abschnitte sind kleinteilig angelegt (siehe z. B. Abschnitt 2.3., 3.3, 5.2, 6.4, 7.3, 8.4).

Ausgangs- und Zielpunkte der jeweiligen Kapitel berufen sich generell auf heutige Autoren, durch deren Brille z. B. Aristoteles, Bonaventura, Thomas von Aquin oder Anselm von Canterbury für den Ordnungsbegriff nutzbar gemacht werden. Gerne werden dazu lateinische Zitate und Termini zur Veredelung eingesetzt, in der Regel ohne Verweis auf die jeweiligen Quellentexte. Fuhrherr rekapituliert den Ordnungsbegriff im ersten Kapitel, beginnend mit der Dissertationsschrift von Hermann Krings aus dem Jahr 1941; die Bibliografie nennt allerdings nur die zweite Auflage von 1982. Fuhrherr lehnt sich stark an den frühen Krings'schen Titel »Ordo. Philosophisch-historische Grundlegung einer abendländischen Idee« an. Das zweite Kapitel handelt über die Seinsordnung. In eben jenem Kapitel wird auch die protestantische Theologie, bis in unsere Zeit, in Bezug auf den Begriff des Übels betrachtet. Abschließend geht der Autor knapp auf die Frage »nach der Position Gottes in der Ordnung« ein (S. 44). Das dritte Kapitel blickt auf einen sozialen und kulturellen Ordnungsbegriff, insbesondere in der Zeitspanne des Hochmittelalters und der Scholastik. Darin inbegriffen, wird der *ordo*-Gedanke auch auf den königlichen Hof hin ausgedehnt. Im Ertrag dieses Kapitels kommt wiederum Krings mit seinem Begriff des *ordo* zu Wort, indem dessen »Sehnsuchtsmotiv nach Frieden (*pax*) und gesellschaftlichem Miteinander« (S. 61) hervorgehoben wird. Das sich anschließende vierte Kapitel trägt den Titel »Erotik der Ordnung«. Es betrachtet »die Weiblichkeit der Ordnung« (S. 63). Wie kommt ein junger, männlicher Wissenschaftler zu einer derartigen Betrachtungsweise des weiblichen Geschlechts? Zudem wird das Bildmotiv von Stefan



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Lochner, Maler der Kölner Malerschule (15. Jh.), in diesem Abschnitt als perfekte Komposition des *ordo*-Gedankens des Mittelalters dargelegt. Dazu stellt Fuhrherr dessen Kunstwerk »Madonna im Rosenhag« ausführlich von der kunsthistorischen Seite her unter den *ordo*-Gedanken. Hängen etwa heute noch männliche Wissenschaftler gerade diesem Frauenbild an? Allem voran sollte gerade die Theologie nie vergessen, dass Maria eine Jüdin war. Denn die biblischen Texte präsentieren ein völlig anderes Bild von Maria und ihrem Leben als das Bild von Lochner suggeriert.

Papst Paul VI. setzte schon im Jahr 1974 neue Impulse bezüglich der Marienverehrung. So sollte sich unter anderem die Theologie von der Frauenfrage inspirieren lassen. Die aktuellen Bezüge zur heutigen Frauenfrage in der katholischen Kirche vermisst man in der hier vorliegenden Arbeit. Am Ende dieses Abschnitts findet sich dann die Fuhrherr'sche Konklusion: »Die hochmittelalterliche Aufwertung der Frau koinzidiert mit einer Erotisierung der Ordnung« (S. 90).

Das fünfte Kapitel setzt sich mit der Verhältnisbestimmung von Glaube und Vernunft (12.–13. Jh.) auseinander. Der sich daran anschließende Universalienstreit (15. Jh.) diene damals einem Umdenken in philosophischen und theologischen Fragen. Martin Luther, sein Sünden- und Vergebungsverständnis manifestierte in diesem Kontext eine »Negation der Ordnung«. Die beiden sich anschließenden Kapitel betrachten zum einen das Zeitalter der Romantik (19. Jh.) und zum anderen den Nationalsozialismus (20. Jh.). Am Ende des sechsten Kapitels stößt man auf folgende Aussage des Autors: »Die Ordnung wird zur katholischen Antispur gegen die Sinnlehre einer protestantischen Versinnbildlichung der Welt« (S. 134). Was genau meint Fuhrherr mit diesem Satz? »Sinnlehre« als Substantiv lässt sich weder im »Duden« (2014) noch im »Wahrig« (2006) nachweisen. Das achte und letzte Kapitel ist das Herzstück der systematischen Ordnungsidee. Maria Montessori († 1952) ist der strahlende Stern des Ordnungsgedankens. Sie steht ein für »ein friedliches Miteinander in einer geordneten Welt« (S. 157). Die Auswirkungen der Montessoripädagogik werden allerdings nur bei Kindern zwischen sechs und zehn Jahren betrachtet (S. 158). Wie und ob sich dieser Ansatz mit den heutigen Klassenstärken einer staatlichen Schule, den Kindern, die oft aus vielen Herkunftsländern stammen, und den sozial nicht immer homogenen Strukturen umsetzen ließe, darauf gibt der Autor keine Hinweise.

Diese Studie, die aus einer Inauguraldissertation Dr. Phil entstanden ist, möchte »eine längst in den Schatten getretene Materie neu« vorlegen (Vorwort). Diese Einlassung sollte revidiert werden. Denn man staunt, dass im Jahr 2020 ein Aufsatz von Armin G. Wildfeuer unter dem Titel: »Die Fragilität von Ordnungen als Preis der Freiheit. Vom Ordo-Gedanken des Mittelalters zu den Ordnungskonzeptionen der Moderne« publiziert wurde. Dieser führt eine Vielzahl von Reizworten, Autoren und Themen an, die die Arbeit von Fuhrherr drei Jahre später ebenfalls bearbeitet. In der Bibliografie wird dieser Aufsatz nicht genannt. Zuvor, schon im Jahr

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103056](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103056)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

1969, erschien von Pierre Van Beneden ein Aufsatz über »Ordo. Über den Ursprung einer kirchlichen Terminologie«, in: *Vigiliae Christianae* 23 (1969), S. 161–176; auch dieser Aufsatz findet keine Erwähnung in der vorliegenden Arbeit.

Eine kulturhistorische Studie, die auf die Politik des königlichen Hofes verweist, sowie auf das menschliche Miteinander im Allgemeinen, sollte die Arbeit von Martin Mosimann (2021) »Das Paradox der Ordnung. Überlegungen zu einem politischen Kampfbegriff« heranziehen. Denn in dieser Arbeit wird grundlegend gefragt, wie Ordnungen funktionieren.

Unter dem Titel »Ordo inversus. Formen und Funktionen einer Denkfigur um 1800« erschien 2020 ein Band von Andrea Albrecht, Franziska Bowski und Lutz Danneberg im Fachbereich der Philosophie. Dieser untersucht den zirkulären Ordnungsbegriff von der Antike, über das Mittelalter bis ins 18. Jh. hinein, er findet jedoch keine Erwähnung.

Die vorliegende Studie sei entstanden aus einem achtjährigen Theologiestudium (Vorwort). Demgegenüber weist die Autoren-Vita sechs Jahre Studium aus (<https://www.uni-due.de/katheol/systheol/alexanderfuhrherr1.php>; 17.01.2024). Wenn explizit auf ein langes Theologiestudium hingewiesen wird, dann verwundert, dass der Ordo der katholischen Kirche, die »Ordines«, der »Liber ordinis« sowie der »Liber Ordinarius«, und insgesamt die Liturgie der katholischen Kirche keine Beachtung finden. Zudem fällt auf, dass der Ordnungsbegriff aus Gen 1 weder Erwähnung noch Bearbeitung erfährt. Denn der Ordnungsgedanke findet generell im ersten Schöpfungsbericht des Alten Testaments seinen Ausgangspunkt. Die Einheitsübersetzung schreibt: »die Erde aber war wüst und wirr« (Gen 1,2), während die jüdische Tora im zweiten Vers von »Tohu wabohu« spricht. Gott greift in diesen chaotischen Zustand ein. Gedanken und Untersuchungen zum Begriff »Ordnung« empfehlen sich also weiterhin.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103056](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103056)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Luke Giraudet, Public Opinion and Political Contest in Late Medieval Paris. The Parisian Bourgeois and his Community, 1400–1450, Turnhout (Brepols) 2022, 300 p., 8 fig. (Studies in European Urban History [1100–1800], 60), ISBN 978-2-503-59386-9, EUR 104,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Pauline Spychala, Paris

L'ouvrage de Luke Giraudet est le résultat de ses travaux de thèse, soutenus à la fin de l'année 2019 à l'université de York et se concentrent sur les modalités de la communication politique et sur celles de l'opinion publique dans la société médiévale parisienne de la première moitié du XV^e siècle. Pour cela, l'auteur prend pour source principale le très célèbre »Journal d'un Bourgeois de Paris«, œuvre anonyme présentant le récit pratiquement quotidien de la vie parisienne entre 1405 et 1449. L'auteur s'inscrit ainsi dans une longue lignée d'études internationales et françaises sur le sujet, dont l'une des non moindres est celle de Bernard Guenée sur l'opinion publique en 2002. Il participe, dès l'introduction, aux débats entourant l'identité du Bourgeois et procède à une évaluation critique des copies manuscrites existantes du texte, dont il se sert par la suite dans le corps de l'analyse.

Celle-ci vise plusieurs objectifs, dont le premier est d'examiner la manière dont la population urbaine se construit une opinion publique, en relation avec les stratégies de communications employées par les autorités ainsi que les voies que celle-ci prend pour exprimer ces opinions. Les relations décrites se veulent réciproques, les autorités, royale, bourguignonne ou anglaise, réagissant et adaptant leurs dispositifs de communication en fonction de la réaction de la population parisienne. Ainsi, l'auteur cherche à fournir par l'exemple du »Journal d'un Bourgeois de Paris«, une méthode d'analyse de texte, en vue de discerner les communautés d'opinion, à la fin du Moyen Âge. Le résultat est souvent convaincant et bien argumenté, à l'aide d'une importante bibliographie internationale.

L'analyse se décompose en plusieurs chapitres, chacun abordant un aspect particulier de cette construction de l'opinion publique. Dans le premier chapitre, consacré au Bourgeois de Paris et sa communauté (»The Bourgeois of Paris and his Community«), Luke Giraudet revient plus en détails sur le Bourgeois lui-même. Poursuivant l'hypothèse, déjà esquissée par ailleurs, d'un clerc vivant sur la rive droite, plutôt que d'un universitaire ou d'un chanoine de Notre-Dame, l'auteur place clairement le public de destination du »Journal« autour du quartier des Halles. Si l'on peut regretter que cette affirmation ne soit pas accompagnée de plus de citations de la source ou d'un décompte précis des lieux cités dans le »Journal« (ex. p. 54–55), il n'en reste pas moins que cela paraît cohérent avec l'orientation pro-bourguignonne du Bourgeois. Le



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

quartier est, en effet, connu pour héberger une population plutôt favorable à ce parti.

Les chapitres suivants explorent ainsi différentes facettes de cette communication politique. Tout d'abord, un chapitre consacré aux communications officielles et aux réactions populaires («Official Communication and Popular Reactions»); les stratégies de communication des autorités, municipales et ecclésiastiques, par la rhétorique ou le développement de discours sur l'autorité morale conduisant à la condamnation populaire d'attitudes et de pratiques déviantes. Ensuite, vient une étude des rumeurs et des phénomènes de résistance à celle-ci («Rumour and Resistance»). Le Bourgeois laisse souvent une place importante au témoignage oral, bien plus qu'aux sources écrites dont il a pourtant, du moins pour certaines d'entre elles, sûrement eu connaissance. Luke Giraudet met ainsi en évidence un choix délibéré de la part du Bourgeois de privilégier l'expression d'une opinion publique, ne passant pas nécessairement par l'écrit, principalement le fait des autorités.

Le chapitre suivant déplace le regard vers l'espace public et l'expression de la contestation politique au sein de celui-ci («Public Space and Political Contest»). L'analyse ne présente pas tant les difficultés traversées par Paris, capitale sans roi d'un royaume tourmenté par la guerre civile, que l'analyse des Parisiens eux-mêmes sur l'isolation progressive de la ville après 1422. Les expressions politiques se concentrent autour de certains espaces publics évoqués par le Bourgeois, ainsi que par l'importance des symboles, vestimentaires ou monumentaux, visibles par tous. Enfin, dans un dernier chapitre, l'auteur poursuit son analyse de la spatialité urbaine par celle des cérémonies publiques et du centre royal («Civic Ceremony and the Royal Centre»). Les symboliques entourant les entrées royales dans Paris, les processions solennelles des élites urbaines, entraînent nécessairement une réflexion sur la représentation de la ville de Paris, vis-à-vis d'elle-même et des autres pouvoirs en présence.

À certains endroits, il est possible de regretter que l'analyse mette de côté le fait que l'auteur du «Journal» ne présente qu'un point de vue partial et nécessairement incomplet des événements parisiens du début du XV^e siècle. Si cet aspect est bien appréhendé concernant le positionnement pro-bourguignon du Bourgeois, cela manque parfois concernant les expressions et réactions de la population urbaine. Les derniers chapitres pallient efficacement cela en faisant dialoguer de manière pertinente le «Journal» avec les autres sources contemporaines conservées et un usage modéré des actes de la pratique.

L'ouvrage présente une contribution tout à fait importante à l'étude de l'opinion publique à la fin du Moyen Âge ainsi qu'un nouvel examen intéressant d'une source médiévale très bien connue. L'inclinaison politique de Bourgeois pour le parti bourguignon apparaît ainsi nuancée, bien loin d'un soutien monolithique à la présence anglaise à Paris.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103057](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103057)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Hans-Werner Goetz (Hg.), Kontroversen in der jüngeren Mediävistik, Köln (Böhlau) 2023, 472 S., 3 Abb., ISBN 978-3-412-52828-7, DOI [10.7788/9783412528300](https://doi.org/10.7788/9783412528300), EUR 80,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
David S. Bachrach, Durham, NH

The value of a well-executed historiographical essay lies both in the illumination of the scholarly engagement with a topic over time and in the suggestion of potential paths forward, whether through the identification of new sources, the reframing or reinterpretation of those long-known, the formulation of new questions, or in the reinvigoration of those previously posed but since forgotten. In the volume under consideration here, Hans-Werner Goetz, emeritus professor of medieval history from the University of Hamburg, has brought together thirteen essays by scholars in numerous fields of medieval history to address »controversies« in their historiographical context as these have developed »in recent times«.

The volume is divided into two main parts: »Kontroversen in der Mediävistik« and »Kontroverse: Themen und Fachgebiete«. These are preceded by a lengthy introductory essay by Goetz, which provides a broad overview of a vast number of debates among medievalists regarding numerous questions of methodology and interpretation. He addresses the plurality and complexity of the themes and interests of current scholars, the regular innovations in methodology in numerous fields over the past half century, the great advances that have been made through the internationalization of medieval studies and as a result of the adoption of comparative approaches to studying the past. Goetz also illuminates the numerous »turns« in historical investigations of the medieval period, including such recent phenomena as the »global turn« and »digital turn«, and offers some cautionary words regarding the politicization of medieval topics. He suggests, for example, that some approaches, such as post-colonial studies and critical race theory, whose proponents present them as offering a scientific alternative to traditional forms of inquiry, may impose models on the European Middle Ages, which obscure more than they illuminate.

The first article in part one, »Streit ums Globale. Die Grenzen der mittelalterlichen Geschichte« by Thomas Ertl, addresses the development of global history in modern and early modern history, and the increasing attention to questions of global import in the medieval period. Ertl, however, points to the challenges in addressing global history before the modern era, observing that if a scholar wants to find globalization, in the sense of the movement of people, ideas, and goods, it is possible to do so. He emphasizes that historians of the European Middle Ages, and indeed those working in ancient history as well, frequently have



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

addressed questions that are understood by modernist scholars as pertaining to global history. However, the problems of identifying and measuring the intensity of these interconnections remain as a result of the absence of truly quantifiable data. Addressing another aspect of global historiography, namely the seeking for the origins of the current political and economic world systems, Ertl suggests that rather than ranking continents or regions of the world according to one or another criterion, or making broad generalizations about civilizations as a whole, the comparative treatments of specific phenomena likely will provide greater insights about the ways in which human beings addressed similar challenges.

In the second study of the section, »Mediävistische Geschlechtergeschichte – immer noch ein Reizthema?«, Amalie Föbel offers a tour of the horizon regarding the concomitant development of interest in women's history in German academia and the increasing access of women to academic positions in German universities. Föbel makes clear that the initial phases of both developments were highly political and politicized, but that now there is no longer a question about the importance of women's history within the broader scope of medieval studies, and that an increasing number of German historians have adopted the model of gender history. The answer to the question posed by Föbel in her title, therefore, cannot be answered precisely. Gender history is not exactly a »hot topic« in German scholarship, but precisely because both women and gender are now fully integrated into numerous areas of historical inquiry, and because women play leading roles in German academic life.

Martin Gravel raises a rather different issue in his essay »Que reste-t-il de l'esprit des Annales« dans l'histoire du Moyen Âge pratiquée en France?«. In the course of answering this question, Gravel argues that the »Annales« tradition rests on two contradictory influences, namely those of Marc Bloch and Michel Foucault. Gravel argues that the former believed that it was possible to gain an understanding of reality through the development of rigorous methodologies as well as research questions that treated the people of medieval Europe on their own terms. The latter, whom Gravel characterizes as an »enchanteur« (p. 142), is presented as seeking a useful past rather than being concerned with the lived reality of medieval people. Gravel goes further in arguing that Fernand Braudel is responsible for the adoption of »structuralist ramblings« (p. 141) which brought about a decisive rupture between the »Annales« of his day and the initial program of Bloch, ultimately paving the way for a scholar such as Foucault. Gravel concludes with an impassioned plea for a return to a model of historical inquiry that is not preoccupied with the problems of the present, but rather seeks to understand how medieval people conceptualized and addressed the issues of their world.

Gravel's argument regarding the proper approach to the investigation of the past, and particularly his emphasis on treating the past in its own terms, is addressed in a more focused manner

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103060](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103060)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

by Wolfgang Hasberg in his essay »Ansichtssache Mittelalter – oder: Zur Metaphorik der Alterität einer Epoche«. Hasberg surveys the conflicts among both specialists in medieval history and in other periods regarding the supposed alterity of the Middle Ages, noting that many scholars have insisted this era, however defined, was markedly different from both the antique and modern worlds, while others have minimized or even rejected such categorical comparisons. Hasberg, himself, is largely critical of the use of sweeping generalizations by proponents of the supposed alterity of the medieval period, as well as the search for distinctive features that are thought to be unique to Europe in this period. Rather than employing generalizing metaphors, Hasberg suggests that scholars should sharpen the terminology they use along with the concomitant underlying models for understanding the past in ways that will be more heuristically fruitful in examining phenomena across periods.

In contrast to the earlier essays in this section, which focus on the types of questions and analytical frameworks that scholars have posed and used in the past – and perhaps should take up in the future –, Walter Pohl discusses an important new type of source that is available for the study of medieval history in »Frühmittelalterliche Migrationen und Identitäten im Spiegel naturwissenschaftlicher DNA-Analysen«. Pohl points to the increasing popular awareness of genetics in the context of the »Human Genome Project« (1990–2003) but criticizes the more extravagant claims made on behalf of this comparatively new branch of science and particularly the conceit that DNA research can replace rather than complement the research of scholars in the humanities. Pohl points to the problem of specialists in one field drawing upon either outdated or non-contextualized information, produced by specialists in other fields, and consequently drawing erroneous conclusions. Pohl addresses the ways in which DNA material has been used to illuminate the movement of humanity across the globe tens of thousands of years ago, and the difficulties in using these same methodologies for the movement of populations in historical times. Pohl concludes with a discussion of the new interdisciplinary project led by himself and Patrick Geary that seeks to integrate genetic, archaeological, and historical perspectives on the movement of populations in Eastern Central Europe in the period c. 400–c. 900, with an initial case study examining the movement of the Lombards from Pannonia into Northern Italy.

The final essay in part one, »Zur Anwendung hochmoderner Theorien auf das Mittelalter am Beispiel der ›Critical Race Theory‹. Ein Beitrag zum wissenschaftlichen Umgang mit einer kontroversen Forschungssituation« by Juliane Schiel, specifically addresses the issue of the politicization of medieval historical research, which was raised as a point of concern by several other scholars in the volume. Schiel begins the essay with the widely understood point that historical inquiry has always reflected the current interests of the day. She then addresses in some detail the adoption of a race-based approach to the study of medieval



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Europe with a focus on the work of Geraldine Heng, particularly »The Invention of Race in the European Middle Ages«¹. Schiel cites Heng's chastising of a »white Englishman« for presuming to correct her post-colonial reading of a text, given her status as a female, nonwhite, postcolonial subject, because he thought she did not have a sufficient understanding of the nuances of a late medieval French work (p. 219). Ultimately, while accepting that the background of the investigator is important, Schiel rejects the essentialization of investigators on the basis of characteristics over which they have no control, e. g. the color of their skin and the places they were born. Rather, much like Gravel and Hasberg, Schiel emphasizes that it is necessary to grapple with the complexity of the medieval period within its own context rather than trying to squeeze medieval realities into modern categories.

The first essay in part two, »Watson's Green Revolution« by Wendy Davies, begins by laying out Andrew Watson's theory, first published in 1974, that the diffusion of agricultural goods throughout the medieval Islamic world led to a series of social and economic developments that generally raised the standard of living of people throughout the Caliphate. Watson contrasted the comparatively enlightened and prosperous Islamic world with the ostensibly backward cultures of Christian Europe. Davies then draws attention to the numerous criticisms raised against Watson's model, particularly by archaeologists and archaeobotanists, who have demonstrated both that Watson's chronology for the diffusion of particular agricultural goods is mistaken and that some of the plant species he identified as being introduced by Muslim conquerors had already existed in Spain, North Africa, and elsewhere for hundreds of years before the birth of Islam. Davies concludes with the observation that there remains an enormous divide among scholars between those who start from the premise that Watson described processes that did occur, however much his model needs to be modified in light of newer research, and those scholars who dismiss Watson's theory or regard it as too flawed even to have heuristic value.

The second essay in part two, »Klassenkampf im Mittelalter? Der Stellingaauufstand in der Mittelalterforschung der DDR« by Simon Groth, is something of an outlier in this volume. Whereas all of the other studies address issues that have broad methodological import, Groth offers a very narrowly conceived assessment of the way in which a rebellion by part of the Saxon population against Frankish rule during the period of civil war among Louis the German, Lothair I, and Charles the Bald, was conceptualized by scholars in Communist East Germany, and the ways in which government authorities assessed this debate with regard to the prevailing programs of ideological indoctrination. Thus, while certainly addressing a scholarly controversy, it is not clear



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Geraldine Heng, *The Invention of Race in the European Middle Ages*, Cambridge 2018.

how Groth's essay provides a path forward beyond that already provided by Eric Goldberg's essential work on this topic².

By contrast, Nikolas Jaspert's »Der Streit um die »Reconquista«« not only illuminates the scholarly debate about the propriety of using the term »Reconquista« and the ways in which the presentist political concerns of Spanish historians over the past century have affected their treatment of the struggles among Muslim and Christian polities in Iberia, but also offers recommendations about new conceptual approaches and questions that can advance the study of these multi-dimensional conflicts. Of particular importance is Jaspert's suggestion that Spanish scholars consider addressing the specifically military aspects of the conflicts in Iberia, which long have been a focus of Anglo-American scholarship, but which traditionally have been neglected in Spain and Portugal.

The two studies by Brigitte Kasten, »Zum Deutungsstreit über Lehnswesen im Frühmittelalter in der deutschen mediävistischen Forschung« and »Die Kontroverse über die »mutation féodale« aus deutscher Perspektive« by Steffen Patzold address the topic of »feudalism« from two different perspectives. Kasten begins with a discussion of the impact of Susan Reynold's magisterial study »Fiefs and Vassals« on the understanding of the political order in medieval Europe, particularly in the period before the First Crusade, and then traces out the various manifestations of the »feudal« model in military, economic, social, political, and military history³. She concludes by emphasizing that »feudalism« largely has been abandoned as a useful heuristic tool, particularly for the early medieval period. However, she criticizes German historians for clinging to *Lehnswesen* as a *terminus technicus* even as the polyvalent nature of the terminology used by early medieval writers has become increasingly clear. She emphasizes that it is no longer possible to characterize early medieval society with respect to a specific model of either vassality or of the »fief holders«. Rather, it is necessary to understand that Latin terms such as *vassus* and *beneficium* were used in conjunction with people of all social and economic status.

For his part, Patzold, after discussing the basic contours of the debate about the *mutation féodale* in French as well as Anglo-American scholarship, offers a number of suggestions for how the lessons of this debate can be applied for the study of history beyond the rather parochial concerns of the *mutationistes* and anti-*mutationistes*. First, it is increasingly clear that nothing particularly special happened at the turn of the first millennium, and that it is necessary to examine political, social, and economic phenomena over a much longer period, e. g. from the 9th through

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103060](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103060)

Seite | page 5



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

² Eric J. Goldberg, Popular Revolt, Dynastic Politics, and Aristocratic Factionalism in the Early Middle Ages: The Saxon Stellinga Reconsidered, in: *Speculum* 70/3 (1995), p. 467–501.

³ Susan Reynolds, *Fiefs and Vassals: The Medieval Evidence Reinterpreted*, Oxford 1994.



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

the 12th century. Moreover, within this timeframe, it is necessary to understand that change was not constant, but rather that there were lengthy periods of stability interspersed with bouts of rapid change. Secondly, Patzold encourages scholars from outside of Germany to address a topic that long has been a staple of German historiography, namely the formalization and legal regulation of the granting of land as well as the social relationships that went along with these property transactions. Finally, Patzold urges German historians to come to grips with the enduring legacy of the »New Constitutional History« on German historiography, and to address whether key elements of supposed German exceptionalism such as an autogenous nobility and the *Ministerialität* have any heuristic value or even a connection with an underlying historical reality.

Sandwiched between the essays by Kasten and Patzold, Régine Le Jan's »La parenté au premier Moyen Âge, un objet de débats« addresses the impact of the investigation of family structure in the social sciences, particularly sociology and anthropology, on current understanding of kinship relationships in Europe in the period before the First Crusade, as well as the limitations of such social-scientific models. In particular, Le Jan emphasizes that social science models of kinship tend to undervalue or ignore the importance of spiritual kinship in medieval Europe. However, they also have opened up avenues for considering the diversity of possible familial relationships and the malleability of human identities that permitted individuals to manipulate their presentations of themselves in competitive and cooperative interactions across a range of social structures.

The final essay in the volume, Ian Wood's »Recent Controversies about the Transformation of the Roman Empire« considers the ways in which the conception of the transition from imperial rule to early medieval successor states has evolved, particularly since the early 1970s. The older model of a clash of civilizations leading to a dark age largely has been abandoned in favor of a newer model of transformation. However, both the content of this transformation and the stimuli for the various aspects of change, or continuity, remain the subject of intense debate. Wood's recommendation to get beyond the now stale debate between continuity and change, drawn from his own central role in the »Transformation of the Roman World« project, is to bring together scholars from different fields and perspectives to illuminate areas of agreement and to fill in lacunae in our knowledge of the period.

This volume will be of exceptional interest and value to specialists in numerous areas of medieval history. As a group, these essays not only illuminate where the scholarly conversation has been but also offer important guidance about how to gain greater understanding of a number of important questions in the future. Of fundamental importance in this context is the openness to working collaboratively across disciplinary boundaries to gain additional sources of information as well as perspectives, without sacrificing the conceptual and methodological insights that



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

traditionally have been part of historical inquiry. These essays also offer a timely warning about the dangers inherent in imposing modern concerns, particularly those connected to various political agendas, on the past, or of making a priori assertions about who has the »right« to ask certain kinds of questions or investigate particular types of people. Should Professor Goetz choose to bring forth a new volume of such »controversies« he may consider addressing aspects of medieval history that receive only limited attention here, including the nature(s) and structure(s) of the early medieval economy, the development of Christian practice(s) in late antiquity and the early medieval period, the organization of warfare, and the administrative and institutional structures of early medieval »states«.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103060](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103060)

Seite | page 7



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Achim Thomas Hack (Hg.), Die Ordines für die Weihe und Krönung des Königs und der Königin in Mailand/Ordines coronationis Mediolanensis, Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2020, VIII–132 S. (Monumenta Germaniae Historica. Fontes iuris Germanici antiqui in usum scholarum separatim editi, 17), ISBN 978-3-447-11527-8, EUR 30,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Anne Huijbers, Fribourg

So far, only the ordines for the imperial coronation in Rome and for the kings and queens of France appeared in a modern edition¹. A comparison of the ceremonies as they were staged in different European countries is still wanting. Not only comparative research, but also diachronic research, which shows how these coronation ceremonies developed over time, is a desideratum². If we restrict ourselves to the Holy Roman Empire, a better understanding is needed of the differences and similarities between the coronation ceremonies in the German lands (mainly Aachen), the Lombard area (Pavia, Monza or Milan) and the final imperial coronation, which was staged in St. Peter in Rome. For instance, what prayers were selected for the different ceremonies, and what do the changes tell us about the different contexts of these public spectacles? With the current edition of the coronation ordines for the kings and queens of the Kingdom of Italy, we come a step closer to such research goals.

The introduction starts with an overview of the efforts made by previous German and Italian scholars who planned to edit the ordines for the coronation of kings and queens in Milan – with limited results. It does not address the historical coronations in the Lombard region³ or the *regnum Italicum* as a historical phenomenon but focuses on the manuscripts of the ordines and their history.

The edition, which takes a study of Reinhard Elze, the editor of the imperial coronation ordines, as starting point⁴, consists of six ordines. We find the earliest ordines (»I. Lombardische Ordines«)

¹ Reinhard Elze (ed.), *Die Ordines für die Weihe und Krönung des Kaisers und der Kaiserin*, Hannover 1960; Richard A. Jackson, *Ordines coronationis Franciae: Texts and ordines for the coronation of Frankish and French kings and queens in the middle ages*, Philadelphia 1995.

² Cf. János M Bak, *Coronations: Medieval and early modern monarchic ritual*, Berkeley 1990.

³ For this, see the concise overview in Reinhard Elze, *Ordines für die Königskrönung in Mailand*, in: *Cristianità ed Europa. Miscellanea Luigi Prosdoci*, vol. 1, Rome 1994, p. 175–189 (here p. 176–177).

⁴ Elze, *Ordines für die Königskrönung in Mailand* (as in n. 3).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

for a coronation in the *regnum Italicum* in 11th- and 12th-century manuscripts. These early ordines consist predominantly of liturgical formulas (benedictions or prayers): the rubrics are limited to two or three words. In later centuries more rubrics were added – instructions and indications that regulated the recitation of the formulas and offer valuable insight into ritual practices. They make clear where and when the words were pronounced, for instance, »before the altar« and »when imposing the crown«, and (later) by whom. But we also find more extensive additions. In the 15th-century »Ordo of Sant’Ambrogio« (»III. Die Ordines von Sant’Ambrogio«), for instance, we find information about the preparations of the coronation. If a new king of the Romans (*rex Romanorum*) was about to descend into Italy for his coronation, the whole clergy of Milan assembled in the major church in order to decide on the right processional order (p. 84). That everyone knew and kept his or her assigned place during the adventus and coronation ceremonies was an important condition to prevent conflicts.

The second-oldest ordines are the so-called »Ordines of 1311« (»II. Ordines von 1311«) (Hack uses the plural, because he considers the ordo for the king and the queen as two ordines). Since *Heinricus* is named as the king to be crowned, the manuscript was made in the context of the coronation of Henry VII of Luxembourg and his wife Margarete of Brabant in the Basilica of Sant’Ambrogio on 6 January 1311. According to Hack, this did not mean that the ordo was also used for this coronation (p. 16). With this remark he touches upon an essential problem, namely, understanding the exact relation between an ordo, which has been handed over in a manuscript, and a historical coronation.

The manuscript in question, characterized as a *liber ad consecrandum regem et reginam*, can be considered a typical »coronation book« (»Krönungsbuch«, p. 18, also p. 28 and 44) – a source type that remains to be further explored: who commissioned this kind of books and to what purpose? One of the 14th-century possessors of the coronation book in question was Matteo II Visconti. In his time, the living knowledge about the last coronation in Milan had not yet faded away. Moreover, in 1327 the same manuscript was glossed in the context of the coronation of Ludwig the Bavarian: the »additions from the time of Ludwig« were carefully added to the manuscript. Someone apparently compared the ordo in the manuscript with an ordo produced at the time of Ludwig’s coronation, only 16 years later. In my eyes, therefore, this ordo gives decent insight into the ceremony as it was performed in 14th century Milan. These Lombard ordines were not so political and controversial as the ordines for the imperial coronation, which had both pope and emperor as protagonists and, from the 12th century onwards, started to contain elements that were meant to put the emperor in a subordinate position vis-à-vis the pope.

The third and fourth ordines edited here are contained in 15th-century manuscripts. The »Ordo of 1431« (»IV. Der Ordo von 1431«) – in singular this time, because it does not contain



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l’Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

instructions for the coronation of a queen – is made in advance of the coronation of Sigismund of Luxembourg, who was crowned in Milan in 1431 without his wife. It proved to be the last medieval coronation in Milan and the last ever in the Sant'Ambrogio. A peculiarity of this ordo is that it used an imperial coronation ordo as an example.

The fifth ordo (»V. Ein Bericht über die Krönung von 1530«) is found in a beautifully executed Vatican manuscript made for Pope Clement VII, who crowned Charles V with the iron crown (or the *corona regni Lombardie*) in Bologna on 22 February 1530, two days before Charles was crowned emperor in the same city. The manuscript was made retrospectively between 1530 and 1534, and therefore is not properly considered an ordo, but, following Reinhard Elze, Hack presents the text as a *Bericht*.

Finally, as sixth ordo (»VI. Ordo der ›Chronica Danielis de comitibus Angleriae«), Hack edits two passages from chronicles and one passage from a ceremonial diary that present the ordo or modus of a royal coronation in Milan. These texts show the dynamics of and interest in liturgical contents outside their original context. How should historians approach such »fictional« (p. 49) ordines in chronicles, which have a very different character than the other ordines of the edition? Thus, the edition implicitly problematizes the question what exactly constitutes an *ordo coronationis* and opens the way for more research and scholarly debate.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Uta Heil (ed.), From Sun-Day to the Lord's Day. The Cultural History of Sunday in Late Antiquity and the Early Middle Ages, Turnhout (Brepols) 2022, 500 p. (Cultural Encounters in Late Antiquity and the Middle Ages, 39), ISBN 978-2-503-59826-0, EUR 125,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Hans-Werner Goetz, Hamburg

Dass der Sonntag als christlicher Feiertag seit der Spätantike wöchentlich zur Erinnerung an die Auferstehung Christi gefeiert und so zu einem festen zyklischen Element im christlichen Festkalender wurde, ist bekannt, im Einzelnen bisher jedoch kaum untersucht. Dieser Frage widmet sich daher mit Erfolg der vorliegende Band, der aus einer Wiener Tagung von 2019 erwachsen ist und in einem Projekt noch in Form einer Datenbank mit den einschlägigen Quellen zugänglich gemacht werden soll. Die Durchsetzung des Sonntagsgebots ist, so das von der Herausgeberin in der Einleitung verkündete Ergebnis, ein langer Prozess, der mit den Gesetzen Konstantins keineswegs abgeschlossen war, und auch die Vorstellung einer Verlegung des jüdischen Sabbats auf den christlichen Sonntag greift hier zu kurz. Hintergrund ist aber die Christianisierung der Gesellschaft in der Spätantike.

So gelangt eine kontextuale Betrachtung der konstantinischen, nur im »Codex Theodosianus« und im »Codex Iustinianus« erhaltenen, aber auch in der Konstantinvita des Eusebius beschriebenen Erlasse zu dem Ergebnis, dass diese in engem Zusammenhang mit Konstantins Kriegen gegen Licinius zur Stärkung der Christenheit zu sehen sind und wohl nur vorübergehend gültig waren; noch bis zum Ende des 4. Jahrhunderts hieß der Tag traditionell *dies solis* (Fritz Mitthof). Dass Konstantins Gesetze nicht weiter rezipiert wurden, bestätigt ein neuer Inschriftenfund aus Anaia (Uta Heil, Fritz Mitthof), zumal auch die Kaiser selbst sich nicht an das Gebot gehalten und zwischen Konstantin und Theodosius II. am Sonntag nicht weniger Gesetze erlassen haben als an anderen Wochentagen (Sofie Remijsen). Der Vorzug des Sonntags gegenüber dem jüdischen Sabbat findet sich allerdings schon in der frühen Patristik, während der Sabbat gleichzeitig von jüdischen Rabbinern verteidigt wurde (Günter Stemberger). In seinen Predigten nimmt Augustin eine eschatologische Umdeutung des Sonntags vom Gedenken des Sabbats hin zur künftigen Ruhe vor (Marie-Ange Rakotoniaina).

Mehrere Aufsätze widmen sich der Frage nach konkreten Sonntagsaktivitäten. Eine Fallstudie zur ägyptischen Stadt Aphrodito vom 6. bis zum 8. Jahrhundert erweist eine Unterrepräsentation des Sonntags bei kaufmännischen Großaktionen (und von daher eine Respektierung des Sonntagsgebots, während private Tätigkeiten keine Sonntagsruhe



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

widerspiegeln) (Sofie Remijnsen). Kein Synodalprotokoll wurde aber an einem Sonntag erstellt; Synoden wurden zumeist am Montag eröffnet; waren synodale Aktivitäten 431 (Ephesus) noch erkennbar, so betrafen sie 680 keine offiziellen Handlungen mehr. Wohl aber wurde die Weihe des Patriarchen Maximian von Konstantinopel an einem Sonntag vollzogen (Thomas Graumann). Inschriften aus Arabien und Palästina belegen mit dem Wandel der Benennung vom Sonnentag zum Tag des Herrn die Rezeption des Sonntags (und die Rolle der Kirche) im Alltag (Basema Hamarneh), wie dieser Tag auch im Klosterwesen Palästinas extrem reguliert war (Andreas Müller). Im politischen Diskurs des 6. Jahrhunderts und im Interesse der Kaiser spielte der Sonntag jedoch ebenso wenig eine Rolle wie in der byzantinischen Kirche, wohl aber im dortigen monastischen Milieu wie auch in der fränkischen Synodalesetzgebung (Orléans 535, vor allem Mâcon 585), die damit zu den Unterschieden zwischen Ost und West beitrug, doch gab es offenbar auch hier komplexe Verhandlungsprozesse (Mischa Meier). Das bestätigt sich in den fränkischen Konzilien im Hinblick auf das Arbeitsverbot, das hier öfter verordnet wurde als anderwärts und durch entsprechende Strafwunder in der Hagiographie gestützt wurde (Ian Wood, der das als Teil der Christianisierung begreift). Ein Überblick über die Sonntagsbeachtung nach Norm und Normabweichung im spätrömischen Reich und dessen Nachfolgestaaten ergibt eine Konzentration auf Arbeitsfreiheit, Fastenverbot und Gottesdienstpflicht in den Synodalbestimmungen sowie auf rituelle Ordnungen des Gottesdienstverlaufs, während Predigten Abweichungen von der Eucharistiepflicht erkennen lassen (Wolfram Kinzig, der dahinter eine Absicht der Kirche erblickt, die Laien in Abhängigkeit zu bringen).

Eine Rückschau auf das Frühchristentum lässt den Sonntag als eine spezifisch christliche Einrichtung erscheinen, der zunächst (bis Konstantin) als der erste Tag der Woche aber ein normaler Arbeitstag war, an dem der Gottesdienst morgens oder abends abgehalten wurde, schon bald jedoch (im »Barnabasbrief«) als »kleines Ostern« an Christi Auferstehung erinnerte und schon den frühen Kirchenvätern als Feiertag galt (Michael Durst). Sonntagsfeiern sind aber erst seit dem 2. Jahrhundert bezeugt, die Sonntageucharistie (am ersten Tag der Schöpfung und der Auferstehung) bei Justinus Martyr, Zeremonien bei Origenes und Tertullian (nach dem Vorbild des letzten Abendmahls), Massenzeremonien erst im 5. Jahrhundert. Die Eucharistie mit Gebeten und Gesang wurde zum Kern der Sonntagsfeier (Harald Buchinger). In der altgallikanischen Kirche mag in der Liturgie eine Entwicklung von Predigtvorlagen zu einer Vielzahl von Messarten bei einer Ausdifferenzierung von Fest- und Sonntagen stattgefunden haben (Volker Henning Drecoll). Der abschließende Beitrag stellt die in das Handbuch Walahfrid Strabos aufgenommene Diskussion um die Sonntagsnamen vor Ostern zwischen Alkuin und Karl dem Großen in den Kontext von Zeit und Wissensvermittlung (Richard Corradini).

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103063](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103063)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Ingesamt bietet der Band sehr viel Differenzierung und gründlich diskutierte Belege, er bringt aber nicht unbedingt auch völlige Klarheit in das Sonntagsproblem. Die jeweils an verschiedenen Regionen argumentierenden Beispiele zu unterschiedlichen Aspekten werfen ihrerseits die Frage nach deren Gesamtrepräsentativität auf, wenn schon liturgische Quellen ein disparates Bild widerspiegeln. Sehr deutlich wird demgegenüber jedoch, wie wenig gerechtfertigt unser »Handbuchwissen« über eine klare Entwicklung ist. Sonntagsfeiern, Sonntagsliturgien und Sonntagsarbeitsverbote sind in einer langen Entwicklung entstanden, auf die sämtliche durchweg spannenden Beiträge jeweils begrenztes Licht werfen. Mit dem mutigen Band ist das Thema noch längst nicht ausgeschöpft.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103063](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103063)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Hanno Jansen, Rektorwahlen an mittelalterlichen Universitäten Europas. Eine Studie zur Entscheidungskultur im akademischen Raum, Göttingen (V&R) 2023, 589 S. (Kulturen des Entscheidens, 9), ISBN 978-3-525-35699-9, EUR 100,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Martina Hacke, Düsseldorf

Die Dissertation von Hanno Jansen, betreut von Wolfgang Wagner und Martin Kintzinger, entstand am Forschungsstandpunkt Münster im Zusammenhang mit dem von 2015 bis 2019 von der DFG geförderten SFB 1150 »Kultur des Entscheidens«.

Soweit es den geschichtswissenschaftlichen Zweig dieses Forschungsfeldes betreffe, liege das Hauptaugenmerk darin, »Entscheiden als ein genuin historisches Phänomen zu fassen und eben dieses einer systematischen Erschließung durch die historische Forschung zu öffnen« (S. 24). Zu diesem Zweck untersucht Jansen eine historische Entscheidungskultur im akademischen Raum, nämlich Rektorenwahlen an mittelalterlichen Universitäten.

Prägend für Jansens Ansatz und Vorgehensweise ist Rainer Christoph Schwinges' bahnbrechende Studie über Rektorenwahlen (1992). Schwinges erforschte die Wahlverfassung und Wahlpraxis von Rektorenwahlen an 15 Universitäten im Alten Reich und systematisierte sie in die drei Kategorien Repräsentantenwahl, Ausschusswahl und Mehrfachausschusswahl. Er ordnete die Untersuchung der Verfassungs-, Sozial- und Universitätsgeschichte zu.

In seinem eigenen Werk beschreibt und deutet Jansen die Wahlverfassung und Wahlpraxis von Rektorenwahlen an insgesamt 39 europäischen Universitäten: 16 in Frankreich, neun in Italien, sieben auf der Iberischen Halbinsel, zwei in England, zwei in Schottland, zwei in Skandinavien und eine in Polen. Über die drei von Schwinges festgestellten Wahlkategorien hinausgehend findet er außerdem die Wahl durch ein Plenum und unter Einbeziehung des Losentscheides.

Die Vielzahl von neuen Studien zur europäischen Universitätsgeschichte, die in den vorausgehenden 30 Jahren entstanden sind, erleichtert heutzutage den Zugang zu den Geschichten der einzelnen Universitäten. Gleichwohl: Der Anspruch, dem sich Jansen stellt, in dieser Tiefe in die Geschichte einer solchen großen Zahl heterogener Universitäten zu dringen, ist weitreichend und umfassend. Er behandelt wohl etwas weniger als die Hälfte aller mittelalterlichen Universitäten und wegen dieser großen Zahl lässt sich das Werk auch wie ein Handbuch zur Universitätsgeschichte benutzen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Für jede der 39 Universitäten, darunter Bologna und Paris, legt Jansen einen Überblick über die Verfassung der Rektorwahl und ihre Praxis vor, wobei er beides in die spezifische Geschichte der jeweiligen Universität einordnet. Das ist für sich genommen bereits sehr wertvoll, erlaubt es doch, sich eingehend über dieses wichtige strukturelle Phänomen der mittelalterlichen Universitätsorganisation zu informieren. Denn in der Regel gibt es konzipierte Darstellungen dieses Themas in den Geschichten der jeweiligen Universitäten nicht.

Bei einer so breit angelegten Studie kann sich der Autor zwangsläufig nicht in alle potenziell infrage kommenden Quellen vertiefen. Man könnte – hier aus der eigenen Kenntnis der Pariser Verhältnisse heraus – gelegentlich Kritik an Fehlinterpretationen üben. Ihre Wertung erscheint jedoch nicht angemessen angesichts der Breite der Studie und der Vielzahl der Erkenntnisse, die das Werk insgesamt liefert. Für die besondere Frage, warum sich an der Universität von Paris gerade die Ausschusswahl etablierte, könnten Anschlussforschungen vielleicht weitere Quellengattungen hinzuziehen wie die Werke von Glossatoren und Dekretisten.

Von großer kulturgeschichtlicher Bedeutung sind die Filiationen der Wahltypen. Der besondere Blick auf die Rektorenwahl an französischen Universitäten zeigt den prägenden Einfluss und die Ausstrahlung der Universität von Bologna. Dort entstanden sowohl die Repräsentantenwahl (Juristen) als auch die Plenarwahl (Artisten, Mediziner). Repräsentantenwahlen übernahmen unter den von Jansen untersuchten französischen Universitäten diejenigen von Angers, Dole, Perpignan und Valence. Plenarwahlen übernahmen die Universitäten von Aix-en-Provence, Avignon, Bordeaux, Cahors, Orléans, Poitiers und Toulouse. In Montpellier gab es beides nach dem Vorbild Bolognas: die Repräsentantenwahl bei den Juristen und die Plenarwahl bei den Medizinern. Den Anschlussforschungen bleibt es vorbehalten zu ermitteln, warum nun gerade die einen Universitäten die Repräsentantenwahl übernahmen und die anderen die Plenarwahl. Solche Filiationen aber überhaupt erst sichtbar zu machen, ist eines der großen Verdienste des weiten Bogens der Dissertation. Auf diese Weise werden Prozesse in der Entwicklung der Entscheidungsfindung im europäischen Kulturraum nachvollziehbar. Zugleich gibt die Erkenntnis von Filiationismustern in der Rektorenwahl neue Impulse für die Erforschung des Modellcharakters der beiden »Prototypen«, Bologna und Paris.

Filiationenlinien im Zusammenhang mit der Rektorenwahl sind nämlich keineswegs immer eindeutig zu erkennen. Dass die Universität von Caen und diejenige von Nantes in der Ausschusswahl des Rektors dem Muster der Universität von Paris folgte, ist nachvollziehbar wegen der geografischen Nähe der Städte zu Paris. Warum aber wurde dieses Verfahren außerdem an den Universitäten von Oxford, Glasgow und St. Andrews sowie Kopenhagen und im Reich (Ingolstadt, Köln, Löwen, Wien) praktiziert und an anderen nicht? Welche Gründe

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103064](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103064)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dafür auch im Einzelnen vorliegen, auch dies vermögen jetzt Anschlussforschungen zu analysieren.

Die Deutung eines strukturellen Phänomens der Universitätsgeschichte im europäischen Vergleich, wie hier das der Rektorwahl, könnte als methodisches Beispiel dienen für Forschungen über andere Strukturphänomene der mittelalterlichen Universität. Dabei darf allerdings nicht vergessen werden, dass es sich um ein sehr aufwendiges und anspruchsvolles Verfahren handelt.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103064](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103064)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Nikolas Jaspert (Hg.), Ibero-Mediävistik. Grundlagen, Potentiale und Perspektiven eines internationalen Forschungsfeldes, Münster (LIT-Verlag) 2022, 580 S. (Geschichte und Kultur der Iberischen Welt, 17), ISBN 978-3-643-14597-0, EUR 69,90.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Robert Friedrich, Greifswald

Der Herausgeber des zu rezensierenden Bandes verfolgt bereits seit einigen Jahren das Ziel, das Forschungsfeld der Ibero-Mediävistik in Deutschland zu etablieren, um zur mittelalterlichen Geschichte der Iberischen Halbinsel Forschende besser zu vernetzen. In diesem Zusammenhang sind im Umfeld seines Heidelberger Lehrstuhls bereits einige Initiativen wie die Gründung einer Arbeitsgemeinschaft oder die Einrichtung eines Blogs entstanden. Der vorliegende Sammelband ordnet sich in diesen Kontext ein. In seiner Einleitung formuliert N. Jaspert die vier Ziele des Buches: Zunächst sollen in Deutschland bisher kaum bekannte Archive und Bibliotheken vorgestellt und deren Potentiale für die internationale Mediävistik aufgezeigt werden. Zweitens sollen verschiedene, in der ibero-mediävistischen Forschung in Deutschland, Spanien und Portugal aktuelle Fragestellungen und Forschungsansätze Raum erhalten. Damit soll – so das dritte Ziel – ein engerer Austausch über nationale Grenzen hinweg erleichtert und namentlich die Rezeption spanischer Forschungsansätze in Deutschland sowie vice versa vereinfacht werden. Viertens sollen bedeutende Vertreterinnen und Vertreter des Fachs in einem Band vertreten sein, wobei der Herausgeber einschränkend hinzufügt, dass er sich hier nur auf die Geschichtswissenschaft bezieht und andere betroffene Disziplinen wie die Philologien an dieser Stelle, aus pragmatischen Gründen, ausgeklammert werden.

Eine solche Zielsetzung hat zwangsläufig eine große thematische und chronologische Diversität zur Folge. Die Beiträge wurden fünf sehr weit gefassten Kategorien zugeordnet: »Wissenschaftsgeschichtliche Einblicke«, »Neue Zugänge zum frühen und hohen Mittelalter«, »Raum und Umwelt«, »Herrschaft und Identität« sowie »Sozialgeschichtliche Perspektiven auf das Spätmittelalter«. Die Klammer für den gesamten Band ist jedoch – im Einklang mit dem oben zitierten ersten Ziel – der Fokus auf Archive, Bibliotheken und Forschungsansätze. Einige der Beiträge bieten Forschungsüberblicke zu einem bestimmten Thema, andere zeigen Fragen auf, die ausgehend von den Beständen eines einzelnen Archivs bearbeitet werden können, während wieder andere als Überblick oder Anleitung für die Arbeit in einem konkreten Archiv dienen und mit Tabellen, Bestandslisten und weiteren Hinweisen ausgestattet sind. Die Beiträge sind auf Deutsch, Spanisch und Englisch verfasst. Dies ist in Bezug auf das umrissene Forschungsfeld zwar nachvollziehbar, jedoch wäre es wünschenswert gewesen, wenn gerade die Forschungsüberblicke



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

zu den einzelnen Themen in einer auch für die Lehre an deutschsprachigen Universitäten zugänglicheren Sprache veröffentlicht worden wären. Bei insgesamt 20 Beiträgen ist es im Rahmen dieser Rezension nicht möglich, die Einzelergebnisse und den Erkenntniswert umfassend zu diskutieren und auf inhaltlicher Ebene zu bewerten. Stattdessen soll anhand von drei ausgewählten Aufsätzen das Potential der Gesamtkonzeption dieses auf den ersten Blick sehr disparaten Bandes aufgezeigt werden. Wer sich in knapper Form über die Inhalte aller Einzelbeiträge informieren möchte, der sei auf die online frei verfügbare Einleitung des Herausgebers verwiesen¹.

Sandra Schiewecks Aufsatz zu den iberischen Grenzen (»Iberian Frontiers Revisited. Research Traditions and New Approaches«) dient hier als Beispiel für jene Beiträge, die das Ziel des Wissenstransfers zwischen deutscher und spanischer Forschung aufgegriffen haben. Die Autorin zeigt zweierlei Möglichkeiten auf, wie Impulse aus der deutschen Forschung zu neuen Erkenntnissen für die Geschichte der Iberischen Halbinsel führen können. Zum einen verwendet sie Ansätze der deutschen Raumsoziologie, um unter Zuhilfenahme des Konzepts sozial-konstruierter Räume einen neuen Blick auf bereits bekannte kastilische Grenzverträge zu werfen. Zum anderen fokussiert sie nicht nur auf eine Grenze, wie die häufig untersuchte zwischen Kastilien und dem muslimischen Nasridenemirat, sondern bezieht in einem vergleichenden Blick ebenso die anderen drei kastilischen Grenzen (zu Aragón, Portugal und Navarra) mit ein. Damit geht sie über die häufig regional orientierte iberische Forschung hinaus und befreit die christlich-muslimische Grenze von ihrer Sonderrolle, deren konkrete Grenzorganisation gar nicht so verschieden von Grenzen zwischen christlichen Reichen war.

Der Beitrag von Eloísa Ramírez Vaquero (»Conocer, representar, informar: La Diplomacia como instrumento del poder regio: Navarra, s. XIV–XV«) steht exemplarisch für das o. g. Ziel des Bandes, spanische Archive und Bibliotheken in Deutschland bekannter zu machen, in diesem Fall das Archivo General de Navarra. Im Gegensatz zu dem seit Heinrich Finke wohl bekannten Kronarchiv in Barcelona wurde das AGN in Pamplona hierzulande noch kaum von der Forschung genutzt. Dass es sich lohnen würde, diese Situation zu ändern, erfährt man von E. Ramírez Vaquero, die das Forschungsfeld der Geschichte der internationalen Beziehungen als Beispiel gewählt hat. Anhand verschiedener Fälle des 14. und 15. Jahrhunderts zeigt sie eindrucksvoll, welche Schätze das Archiv für die neuere Diplomatiegeschichte zu bieten hat. Hinzu kommt, dass das Königreich Navarra eine Art Brückenfunktion zwischen iberischen Belangen und jenen des Kontinents, insbesondere Frankreichs, besaß; das macht die Archivbestände noch interessanter für die gesamteuropäische



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Ibero-mediävistische Forschung im 21. Jahrhundert. Zur Einführung (S. 1–21) https://www.google.fr/books/edition/Ibero_Medi%C3%A4vistik/O5KgEAAAQBAJ?hl=de&gbpv=1 (09.02.2024).

Geschichte. So entstammen die von ihr vorgestellten Fälle den kontinental bedeutsamen Kontexten des Hundertjährigen Kriegs sowie des Abendländischen Schismas. Im zweiten Teil ihres Beitrags gibt die Autorin zudem eine knappe Einführung in die Bestände des Archivs und die für die Mediävistik relevanten Abteilungen. Sie hebt weiterhin hervor, dass die Arbeit mit diesen Beständen künftig einfacher wird, denn die Online-Veröffentlichung eines Großteils des Materials steht kurz bevor. Auch in dieser Hinsicht war es eine gute Wahl, diesem Archiv einen Beitrag zu widmen.

Ana Echevarría stellt in ihrem Aufsatz (»Fuentes y perspectivas para una historia sociocultural de los musulmanes bajo dominio cristiano en la Península Ibérica«) gleichermaßen Archive und Bibliotheken vor, geht dabei aber von einem konkreten Forschungsthema aus. Sie präsentiert zunächst das Thema der Muslime unter christlicher Herrschaft als dynamisches Forschungsfeld, das sich in den vergangenen Jahren – unter anderem durch Impulse aus der deutschen und anglophonen Forschung – sowohl lokal und regional ausdifferenziert hat und zugleich überregional vergleichend bearbeitet wurde. Anschließend bietet A. Echevarría nahezu eine Schritt-für-Schritt-Anleitung, die sich an junge Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftler richtet. Darin erläutert die Autorin Ansätze für ein systematisches Vorgehen bei der Quellensuche und erklärt relevante Archive und Archivtypen, die konsultiert werden sollten. Anhand aktueller Ansätze der Forschung bietet sie zudem Ideen für das Erarbeiten einer Forschungsfrage, wobei sie auf die Sozialgeschichte der muslimischen Gemeinden fokussiert und zugleich auf die anspruchsvollen sprachlichen Voraussetzungen dieses Feldes verweist.

Diese drei Beiträge mögen genügen, um das Potential und den Nutzen des Bandes deutlich zu machen. Er wird sicherlich nur von Wenigen in Gänze rezipiert werden, dafür sind die Themen zu disparat. Es sei allerdings allen, die sich für die Iberische Halbinsel im Mittelalter interessieren, nahegelegt, ihn zu konsultieren, denn er bietet eine wahre Fundgrube zu – wie es der Untertitel deutlich macht – Grundlagen, Potentialen und Perspektiven.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103066](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103066)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Henrike Lähnemann, Eva Schlotheuber, Unerhörte Frauen. Die Netzwerke der Nonnen im Mittelalter, Berlin (Propyläen Verlag) 2023, 222 S., ISBN 978-3-549-10037-0, EUR 26,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jean-Claude Schmitt, Paris

Les nonnes médiévales dont ce livre retrace la vie quotidienne, seraient, nous dit le titre, des femmes »inouïes« (*unerhörte*): entendons le mot en ses deux sens: »exceptionnelles«, ces femmes l'étaient par leur règle de vie strictement cloîtrée, presque totalement coupée, du moins physiquement, du reste de la société; »non entendues«, passées sous silence ou inaudibles, elles ne l'étaient certes pas pour leurs contemporains, qui accordaient au contraire une grande valeur à leurs paroles et leurs écrits, mais elles le furent trop souvent pour les historiens, qui n'ont pas su leur accorder toute la place qui leur revenait dans l'historiographie. Pour ne prendre qu'un exemple, l'excellent livre de Gert Melville, »[Die Welt der mittelalterlichen Klöster. Geschichte und Lebensform](#)« (2012), qui vise lui aussi un public plus large que celui des seuls spécialistes, n'accorde qu'une place fort réduite aux branches féminines des ordres religieux.

Ici au contraire, il n'est question que des moniales, dans les limites spatiales et chronologiques que se donnent les deux autrices: la Basse-Saxe/Niedersachsen et la période de la fin du XV^e siècle et du début du XVI^e siècle, marquées par les deux réformes successives qui ont bouleversé la vie de ces nonnes: la *Klosterreform* interne des monastères et la Réformation protestante. Ce sont précisément ces deux réformes qui ont, dans une grande mesure, provoqué l'éclosion de la documentation exceptionnellement riche dont le livre se nourrit. Les nonnes dont il est question ici ne sont pas des clarisses ou des dominicaines, qu'une étude portant sur la Rhénanie (ou l'Italie) aurait sans doute davantage placées sur le devant de la scène (les autrices auraient pu s'expliquer sur ce point): les monastères concernés appartiennent à l'ordre cistercien (tel Heilig Kreuz aux portes de Brunswick/Braunschweig) ou sont issues de fondations princières ou impériales soumises à la règle de saint Benoît, comme Walsrode (dès le X^e siècle) puis, au XIII^e siècle, Lüne, Medingen, Ebtorf et Wienhausen, soit le groupe entier des »six monastères de Lüneburg« situés entre la Weser et l'Elbe (une carte reproduite sur la jaquette du livre permet de les situer géographiquement).

La documentation provenant de ces maisons féminines a fait l'objet dans les années récentes, notamment de la part des deux autrices, d'études érudites approfondies, rappelées ici aux pages 218–222. Le livre fait connaître les résultats de ces travaux avec simplicité, clarté et élégance, à destination d'un lectorat non averti, mais curieux de tout savoir sur ces femmes voilées »inouïes«. Dans le registre de la bonne vulgarisation



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

historique, c'est un exemple à suivre. Il s'efforce de faire entendre »les voix du passé« (*die Stimmen der Vergangenheit*) en donnant effectivement la parole à plusieurs nonnes anonymes, en particulier à celle qui a tenu pendant une vingtaine d'années le »journal conventuel« (*Konventstagebuch*) de Heilig Kreuz, un témoignage extraordinaire, écrit à la première personne, sur la vie et les émotions des moniales, au plus près de leurs soucis quotidiens, des tensions qui agitent la communauté et des menaces du dehors qui pèsent sur elles (ainsi lorsque les nonnes, en 1492, durent quitter leur maison pour se mettre à l'abri des murailles de la ville, en guerre avec le duc).

D'autres documents insignes sont également mis en exergue en tête de chaque chapitre, qu'il s'agisse d'écrits, comme le livre de piété illustré par une nonne de Medingen et les lettres d'une sœur de Lüne, ou d'objets figurés: la fameuse *mappa mundi* d'Ebstorf, utilisée pour l'enseignement des novices, l'immense tapisserie de Heiningen – une abbaye de chanoinesses de Saint-Augustin – à la gloire de Dame Philosophie et des arts libéraux, ou, détonnant dans un monastère par son caractère profane et courtois, la tapisserie de Tristan à Wienhausen: mais à l'instar du Cantique, cette œuvre ne pouvait-elle pas se prêter à une interprétation allégorique exaltant l'amour du Christ?

Ces témoignages majeurs scandent les six étapes du livre, qui illustrent tour à tour l'importance existentielle de la clôture (1), la formation graduelle des moniales jusqu'à la réception définitive de leur *corona* virginale (2), les liens avec le prévôt – seul homme à les approcher – comme avec leurs parents et avec les autorités princières ou urbaines (3), l'importance de la musique (le chant choral et l'orgue) dans la réforme monastique du XV^e siècle (4). Juste après ce chapitre, le dernier (6) aurait mieux eu sa place qu'en conclusion du livre: il traite des soins du corps, de la maladie et de la mort. Le livre se serait mieux achevé, me semble-t-il, sur le chapitre (5) qui traite des effets cumulatifs des deux réformes successives, l'indéniable succès de la première (avec l'accent mis notamment sur les pratiques pénitentielles) expliquant largement l'opposition des nonnes à l'introduction de la réforme protestante quelques années plus tard: la résistance bien connue de Caritas Pirckheimer à Nuremberg ne fut pas un cas isolé.

Mais l'abolition des monastères par les autorités acquises aux thèses luthériennes ne fut pas systématique: plus fréquent fut le choix du compromis consistant à les transformer en »fondations de dames« (*Damenstift*) permettant à celles-ci de continuer d'assurer la fonction sociale des monastères anciens (accueillir le »trop plein« de filles des familles patriciennes et nobles) tout en les soumettant aux nouvelles normes religieuses. La Klosterkammer Hannover hérita au XVIII^e siècle de cette situation singulière. Dès avant, les effets du compromis sont bien visibles dans le tableau de Lüne (1623) représentant la vision du crucifié flottant dans les airs, dont avait bénéficié la nonne Dorothea von Meding en 1562: on y distingue clairement les anciennes religieuses, portant la »couronne« de leurs vœux définitifs, et les nouvelles recrues

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103067](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103067)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

évangéliques, plus jeunes et sobrement voilées de blanc (ce tableau est aussi reproduit sur la couverture du livre).

Au total, on ne peut qu'admirer la maîtrise de leur sujet par les autrices, qui excellent à rester au plus près de la vie spirituelle et matérielle de ces centaines de femmes cloîtrées, tout en restituant la signification historique – en termes démographiques, économiques, sociaux et même politiques – de la partie féminine de l'institution monastique à la fin du Moyen Âge. Ces très nombreuses femmes ordinaires trop peu «entendues» par les historiens – bien moins que les hommes et moins aussi que quelques figures héroïques toujours citées comme Hildegarde de Bingen ou Christine de Pizan – bénéficient ici d'un «portrait de groupe» qui leur rend leur juste place dans le monde médiéval finissant.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2024.1.103067](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103067)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Maximilian Nix, Widerständiges Wissen.
Widerstandskonzeption und Wissensproduktion
in den theoretischen Kontroversschriften um
1100, Husum (Matthiesen) 2023, 339 S. (Historische
Studien, 517), ISBN 978-3-7868-1517-4, EUR 49,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Matthias Weber, Bochum

Mit der Zeit um 1100 widmet sich die vorliegende Dissertationsschrift aus dem Jahr 2020, hervorgegangen aus dem Tübinger Graduiertenkolleg »Religiöses Wissen im vormodernen Europa (800–1800)«, einer seit jeher im Interesse der Forschung stehenden Periode, die auch in jüngster Zeit nicht an Aktualität eingebüßt hat¹. Wird in der deutschsprachigen Forschung diese Zeit weiterhin vorwiegend unter dem Begriff des »Investiturstreits« subsumiert, verweist die französische Bezeichnung »réforme grégorienne« auf die prägende Rolle Papst Gregors VII., wobei auch in diesem Zusammenhang jüngst neue Überlegungen vorgelegt worden sind². Mit Deutschland und Frankreich sind auch die wichtigsten Entstehungsorte der Quellen benannt, die im hier zu besprechenden Werk in den Fokus gerückt werden. Das vorrangige Erkenntnisinteresse gilt den Entstehungsumständen und Konstruktionsbedingungen ausgewählter Kontroversschriften um 1100, die vom Verfasser als theoretische Texte verstanden und klassifiziert werden. Die Arbeit sieht dabei die untersuchten Schriften als »Produkte einer jeweils spezifischen kommunikativen Situation« (S. 27) und geht unter Nutzung der Analysekategorie »Wissen« den Bedingungen ihrer Anlage sowie dem Prozess der Generierung neuen Wissens unter der Um- und Neuformung vorhandener, insbesondere religiös-biblicher Informationen nach. Konkret wird nach der Darstellung von Widerstand gefragt, eines der »Kernprobleme der Zeit um 1100« (S. 30), wie dieser unter Zuhilfenahme von Informationen konstruiert und im Gesamtzusammenhang der ausgewählten Texte verortet wurde.

Nach einer Einleitung, die sich umfassend dem Forschungsstand zu den Kontroversschriften und der Erforschung von Widerstand um 1100 zuwendet (S. 14–19) sowie die methodischen und theoretischen Grundlagen der Arbeit darlegt (S. 21–33) – eine knappe Begründung für die Auswahl der zur Analyse herangezogenen Kontroversschriften wäre an dieser Stelle noch wünschenswert gewesen – verfolgt der Verfasser sein Anliegen in

¹ Vgl. etwa Thomas Kohl, Streit, Erzählung und Epoche. Deutschland und Frankreich um 1100, Stuttgart 2019 (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 67).

² Vgl. Tristan Martine, Jérémy Winandy (Hg.), La réforme grégorienne, une »révolution totale«?, Paris 2021 (Rencontres, 494. Série civilisation médiévale, 42).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

vier Kapiteln, die sich jeweils einer Schrift oder Schriftsammlung annehmen. Beginnend mit dem »Liber de unitate ecclesiae conservanda« (S. 34–99), folgen in chronologischer Reihung der »Tractatus de regia potestate et sacerdotali dignitate« Hugos von Fleury (S. 100–150), die sogenannten »Normannischen Traktate« (S. 151–220) und die von Honorius Augustodunensis verfasste »Summa Gloria«. In einem abschließenden Kapitel werden die Ergebnisse der Arbeit umfangreich und leicht zugänglich zusammengefasst und eingeordnet (S. 275–296). Die Studie schließt mit einem tabellarischen Anhang zu den »Normannischen Traktaten«, einem Abkürzungs-, Quellen- und Literaturverzeichnis sowie einem Personen und Orte bündelnden Register.

Die Analyse des »Liber de unitate« legt den Fokus insbesondere auf das erste Buch dieser Schrift, das sich vor allem mit einem zum Abfassungszeitpunkt Anfang der 1090er-Jahre weitverbreiteten und noch immer äußerst relevanten Brief Papst Gregors VII. an Bischof Hermann von Metz aus dem Jahr 1081 auseinandersetzt, in dem jener Argumente für die Rechtmäßigkeit der erneuten Bannung König Heinrichs IV. im Jahr 1080 und der damit verbundenen Lösung aller Anhänger des Herrschers von ihren Treueiden bietet. Dem Verfasser gelingt es in der Folge sehr eindrücklich, die Vorgehensweise des anonymen Autors des »Liber« deutlich zu machen, dessen Anspruch der Widerlegung und Richtigstellung der Inhalte des päpstlichen Briefes gilt. Dabei bedient sich der Anonymus zahlreicher nichtbiblischer Vorlagen, insbesondere exegetischen Schriftguts – der Verfasser kann hier zahlreiche neue Zitate identifizieren oder fälschliche Identifikationen verbessern –, während Bibelzitate nur in vergleichsweise geringem Ausmaß nachweisbar sind. Überzeugend kann veranschaulicht werden, wie der Anonymus die Argumente Gregors als Missverständnisse offenlegt, sodass er diese nicht neu auslegt, sondern verbessert, neu konturiert und damit neues Wissen schafft. Indem die angeordnete Lösung von geschworenen Eiden durch den Papst als falsche Schlussfolgerung erwiesen wird, kann der Anonymus den Widerstand gegen den illegitim handelnden Papst als legitime Handlung begründen, während dem Bischof von Rom ansonsten prinzipiell Folge zu leisten sei.

Die Konstruktion von Widerstand weist in den untersuchten Werken insgesamt deutliche Unterschiede auf. Hugo von Fleury, ausgehend von einer prinzipiellen Überordnung des Königs und der notwendigen Einheit von *regnum* und *sacerdotium*, lehnt aktiven Widerstand grundsätzlich ab und sieht diesen alleine in der Hand Gottes, während die Menschen einzig in Form etwa des Gebets passiven Widerstand zu leisten in der Lage sind. Im Gegensatz dazu formuliert Hugo von Fleury eine Höherwertigkeit des Priestertums und fordert, in Unterscheidung von Amt und Person, zwar dazu auf, das Amt zu verehren und ihm Gehorsam zu leisten, formuliert aber bei Überschreitung der Amtskompetenzen eine Pflicht zu – passivem – Widerstand.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Im Unterschied zu den drei jeweils einem Autor zuzuordnenden Schriften vermag der Verfasser die so genannten »Normannischen Traktate« mit guten Gründen mehreren Autoren zuzuweisen; eine Beziehung einzelner Traktate zueinander erscheint dabei plausibel. Entsprechend unterschiedlich erfolgt auch die Konstruktion von Widerstand, generell wird aber die Vorrangstellung des Papstes in vielen der Traktate hinterfragt oder zurückgewiesen, Widerstand und Ungehorsam als weitgehend unzulässig herausgestellt. Eine Einheitlichkeit der Sammlung wird somit nicht aufgrund eines einzelnen Verfassers, inhaltlicher oder arbeitstechnischer Kriterien formuliert, vielmehr infolge seiner »lebendigen Diskussion mehrerer Personen, die zum Teil wohl (und wenn nur in den Details) unterschiedliche Ansichten hatten« (S. 213).

Insgesamt bietet das vorliegende Werk einen äußerst konzisen Einblick in die Abfassungsumstände der ausgewählten Kontroversschriften, den von ihnen genutzten Informationen und der daraus hervorgegangenen Neukonzipierung zur Generierung neuen Wissens. Insbesondere im Fall des »Liber de unitate« mit seinem Entstehungsort Hersfeld sowie den »Normannischen Traktaten«, die mit guten Gründen nach Rouen ins Umfeld des dortigen Erzbischofs Wilhelm I. Bonne-Âme verortet werden, wird auch auf den Einfluss lokaler Begebenheiten zur Abfassung näher eingegangen; er hätte allerdings noch etwas intensiver Berücksichtigung finden können. Gleiches gilt für geografische Unterschiede einer Niederschrift in Deutschland und Frankreich oder die Einwirkungen der geänderten Zeitumstände bei einer Abfassung um 1090 (»Liber de unitate«), um 1100 (Hugo von Fleury, »Normannische Traktate«) oder um 1110 (Honorius Augustodunensis). Auch wenn der Verfasser die Darstellungsform in den Fokus rückt und dem konkreten Schreibanlass nur eine sekundäre Bedeutung beimisst (S. 33), hängen diese beiden Ebenen doch untrennbar zusammen. Dies vermag die Qualität der Arbeit aber nicht zu beeinträchtigen, die für die weitere Erforschung der Kontroversschriften der Zeit eine neue Grundlage bietet.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Klaus Oschema, Bernd Schneidmüller (Hg.),
Zukunft im Mittelalter. Zeitkonzepte und
Planungsstrategien, Ostfildern (Jan Thorbecke
Verlag) 2021, 352 S. (Vorträge und Forschungen, 110),
ISBN 978-3-7995-6890-6, EUR 49,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Petra Waffner, Hagen

Der vorliegende Band stellt die Ergebnisse der Herbsttagung des Konstanzer Arbeitskreises 2018 dar. Ziel der Herausgeber Klaus Oschema und Bernd Schneidmüller ist es, Aufsätze über verschiedene Vorstellungen von Zukunft im Mittelalter zu vereinen und den Blick damit über die in der mittelalterlichen Forschung hauptsächlich behandelten eschatologischen Vorstellungen hinaus auf weitere mögliche Zeitkonzepte des Mittelalters zu weiten. Die Beiträge befassen sich daher auch mit Ansätzen, die, wie K. Oschema es nennt, »mittelfristige Zukunftshorizonte« (S. 57) des Mittelalters fokussieren. Darunter sind solche Perspektiven und Handlungen zu verstehen, die weder den eschatologischen Bezug noch die Planung des zeitnahen »Morgen« in der säkularen Welt in den Vordergrund rücken, sondern diesseitig eine erweiterte Planungsmöglichkeit von Zukunft thematisieren. Diese mittelfristigen Handlungsstrategien seien, so die Herausgeber, bislang kaum beachtet worden, da die Forschung sich stets mehr mit den gängigen Großentwürfen beschäftigte, wenn sie überhaupt eine Möglichkeit der Zukunft für das Mittelalter in Aussicht stelle. Dementsprechend enthält der Band zahlreiche Beiträge, die verschiedene Zeitregime (dies ein Begriff von Anja Rathmann-Lutz) thematisieren und mit der Hinzunahme der mittelfristigen Perspektive alle genannten Zeithorizonte der Zukunft zum Inhalt haben.

Den Herausgebern geht es um die Sichtbarmachung von Zeitkonzepten und Planungsstrategien (so der Untertitel), die für die mittelalterlichen Zeugnisse bislang nicht untersucht wurden. Dieses Ziel lässt sich im Rahmen einer solchen Tagung, auf die der Band basiert, mit den unterschiedlichen Forschungsansätzen der Teilnehmenden nicht kategorisch verfolgen; das liegt in der Natur der Sache, wie B. Schneidmüller und K. Oschema in ihren Einleitungen zugeben. So präsentiert sich hier eine Veröffentlichung mit verschiedenen Untersuchungen von Einzelbeispielen, die alle in das gewünschte Konzept passen, jedoch ihre Eigenheiten im speziellen Forschungsinteresse der Beitragenden behalten dürfen. Der Band gibt keine Binnenstruktur der Beiträge (chronologisch oder thematisch) vor. Dies erschwert zunächst ein wenig ihre Einordnung in den Gesamtzusammenhang, gewährt aber zugleich Raum für die Einordnung durch den Leser. Die Autorinnen und Autoren konzentrieren sich vor allem auf Quellenzeugnisse, die auf ihren jeweiligen Zukunftshorizont untersucht werden.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Welche Planungsstrategien ergeben sich z. B. für Kaufleute, die aus der Erfahrung der Vergangenheit für die Zukunft ihrer Handelsgeschäfte vorsorgen wollen? Ulla Kypta stellt in ihrem Beitrag anschaulich dar, wie vergangene Erfahrungen zu Planungsstrategien und Absicherungsmaßnahmen führen. Dabei agieren die Kaufleute zwischen den Polen einer Rechtfertigung des eigenen Handelns und einer Fürsorge für die eigene und die gemeinschaftliche Zukunft, für die sie die Verantwortung übernahmen.

Eine etwas andere Art der kaufmännischen Vorsorge präsentiert Benjamin Scheller, der die mittelalterlichen Gedenkstiftungen anhand des Beispiels von Francesco di Marco Datini (14. Jahrhundert) thematisiert und damit mittelfristige wie überzeitliche Vorsorge in den Fokus seiner Untersuchung rückt. Die Planung des eigenen Gedenkens in der Zeitebene zwischen dem eigenen Tod und dem Ende der Welt stellt hier eine besondere Herausforderung für den Stiftenden dar, der zudem ganz pragmatisch Klauseln und Instanzen im Falle der Gefahr der Stiftung durch Nichtvollzug einplanen musste.

Bei dem Beitrag von Julia Burkhardt steht die idealtypische Vorstellung von Klostersgemeinschaften als Spiegelungen des Gottesreiches neben den zukunftsgerichteten Handlungen. Zunächst galten Klöster als Ort einer besonderen Gottesnähe und spiegelten so in ihrer Gestalt, ihrem abgeschiedenen Leben in klösterlicher Gemeinschaft, das eschatologische himmlische Jerusalem wider. Die Gesamtheit der täglich ritualisierten Handlungen, die Gebetszeiten und Speiseordnungen sind dabei stets auf das Erreichen des Gottesreiches ausgerichtet.

Mit Kreuzzugstraktaten, die nach der muslimischen Eroberung 1291 die Rückeroberung des Heiligen Landes thematisierten, befasst sich der Beitrag von Thomas Ertl. Neben praktischen Ausführungen zur Planung der zukünftigen Reisen enthalten diese Texte auch ideal-utopische Vorstellungen zur späteren Sicherung der rückeroberten Gebiete mittels einer neuen sozialen Ordnung. Ertl geht in einem zweiten Schritt auch auf das Fortleben dieser Traktate im Verlauf des 14. Jahrhunderts ein, als diese ihren realhistorischen Zweck zwar verloren hatten, sie aber als Handbücher für praktische Informationen über den Osten kopiert und kompiliert wurden. Dieser Ansatz vermische »Bildungs- und Handlungswissen« der Traktate, setze aber immer eine vorstell- und planbare Zukunft voraus (S. 302).

Die für das Mittelalter vorherrschende Präsenz der endzeitlichen Zukunftsentwürfe schwingt schon in diesen Beiträgen neben den vorhandenen Handlungskonzepten pragmatischer Art mit. Einen Überblick über die eschatologischen Vorstellungen des Mittelalters liefert grundlegend Klaus Herbers und betont, dass auch wenn scheinbar alle Konzeptionen biblisch festgeschrieben waren, die Praktiken eine große Vielfalt und Dynamik erkennen ließen (S. 103). Herbers schließt mit weiteren Forschungsdesideraten zur Thematik. Der anschließende Beitrag von Stefan Leder befasst

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103071](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103071)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

sich mit den arabisch-islamischen eschatologischen Vorstellungen. Er ist damit der einzige Abschnitt des Bandes, der die lateinisch-christliche Welt des Mittelalters erweitert. Weitere Ansätze dieser Art wären wünschenswert gewesen, wie es im Übrigen auch B. Schneidmüller eingangs bemerkt (S. 11f.).

Der Vorstellung von unterschiedlichen Zeitregimen widmet sich Anja Rathmann-Lutz. Sie weist in ihrer Untersuchung den Sphären des Klosters (Saint-Denis) und der höfischen Welt unterschiedliche temporale Qualitäten zu, die auf bestimmte Formen der Zukunftsplanung abzielen. Die rasche Handlung erfordernde Welt des Hofes diene dabei der unmittelbaren Zukunft. Das klösterliche Zeitregime ziele hingegen mit seiner Ruhe und Bedachtheit auf die Erfüllung einer (mindestens) mittelfristigen, im Sinne der Erhaltung der Errungenschaften im späteren Diesseits aber überwiegend endzeitlichen Zukunft.

Anke Holdenried unterstreicht die historische Bedeutung des in Paris tätigen Petrus Cantor (12. Jh.), indem sie erstmals die in seinem zu Bibelstudien vorgesehenen Werk »Distinctiones« unterschiedlichen Begriffe für »Zukunft« in den Betrachtungshorizont stellt. Daniela Wagner stellt mit ihrem kunsthistorischen Ansatz die Frage nach der Vermittlung von Zukunft in Bildern des späten Mittelalters. Im Mittelpunkt steht hier die Darstellung der sog. fünfzehn Zeichen, die in verschiedenen schriftlichen Quellen das Ende der diesseitigen Welt ankündigen. Die Illustration der fünfzehn Zeichen stellt damit eine Sichtbarmachung und Konkretisierung der Zukunft dar.

Den Band beschließt ein kurzes Resümee von Petra Schulte, die den Bogen spannt von den Beiträgen zu den einführenden Überlegungen von B. Schneidmüller und K. Oschema.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2024.1.103071](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103071)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Sam Ottewill-Soulsby, *The Emperor and the Elephant. Christians and Muslims in the Age of Charlemagne*, Princeton (Princeton University Press) 2023, 392 p., ISBN 978-0-691-22796-2, EUR 36,50.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Michael Borgolte, Berlin

Der Autor dieser in Cambridge unter der Ägide von Rosamond McKitterick entstandenen Dissertation bettet die längst bekannten Kontakte zwischen westlichen Christen und Muslimen in der Zeit Karls des Großen und darüber hinaus in eine breite Darstellung ihres rechts- und kulturgeschichtlichen Kontextes ein. Die besondere Stärke von Sam Ottewill-Soulsby liegt darin, dass er lateinische und arabische Quellen gleichermaßen zu lesen versteht und sich nicht auf die zahlreichen, aber eben doch nicht ausreichenden englischen Übersetzungen verlassen muss. Seine Abhandlung beruht zugleich auf einer imponierenden Kenntnis der internationalen Fachliteratur einschließlich der populären Rezeptionsgeschichte des Geschehens im 19./20. Jahrhundert. Seine Argumentation ist allenthalben klar und gut durchdacht, verlangt den Leserinnen und Lesern aber auch viel Geduld mit den liebevoll ausgebreiteten Sachverhalten ab.

Ottewill-Soulsby will die Kontakte zwischen Karl und seinen Verwandten mit den Muslimen in Spanien einerseits von denen mit dem Kalifat von Bagdad andererseits trennen. Das entspricht der bereits erreichten Übereinkunft der Forschung, dass nicht von einer diplomatischen Allianz die Rede sein könne, bei der sich Karl und Hārūn ar-Rašīd gegen ihre jeweiligen Gegner, die Omayyaden und den Kaiser von Byzanz, gewandt hätten. Im Verhältnis der Karolinger zu den Muslimen im Westen der Mittelmeerwelt müsse man von einer »frontier diplomacy« sprechen; hier rücken die Länder auf beiden Seiten der Pyrenäen in den Vordergrund. Akteure waren nicht nur die Könige und Emire, sondern auch die Grafen und lokalen Machthaber mit ihren wechselnden Bündnispartnern und Konkurrenten. Im Verhältnis zwischen dem Karolingerreich und dem Kalifat sei es dagegen um »prestige diplomacy« gegangen. Es sei darauf angekommen, die eigene und die andere Bevölkerung von der eigenen Größe und Macht zu überzeugen. Abgesehen vom Auftreten der Diplomaten selbst seien Geschenke dabei das wichtigste Instrument gewesen.

Die spektakulärste Gabe Hārūns war bekanntlich der Elefant, der Mitte Juli 802 in Aachen eintraf. Während aus der Überlieferung schon bekannt war, dass es sich um den einzigen Elefanten im Besitz des Kalifen handelte, weist der Autor nach, welche Mühe Hārūn aufwenden musste, um das Tier in Sind, einer Provinz im Aufbruch, zu besorgen. Dass Karls Prestige bei den Franken mit einem exotischen Geschenk dieser Art steigen konnte, ist selbstverständlich und auch gut belegt. Welchen Gewinn aber konnte Hārūn davon haben? Konnte er seine Untertanen damit



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

beeindrucken, dass er auf diese Kostbarkeit zugunsten eines weit entfernten und wenig prominenten anderen Herrschers verzichtete? Das ist wenig plausibel. Um die Schwierigkeiten zu beheben, macht Ottewill-Soulsby geltend, der Kalif habe durch seine Gabe seine Gewissheit demonstrieren wollen, die Rebellion in Sind niederzuschlagen und dann Ersatz beschaffen zu können (S. 142).

Was der Ansatz bei der Prestigediplomatie bedeutet, zeigt sich besonders an der Frage des Jerusalembezugs von Karls Bagdadpolitik. Hatte die bisherige Forschung aus der chronologischen Verzahnung der verschiedenen Gesandtschaften gefolgert, dass der lateinische Herrscher bei Hārūn Erleichterungen für die Christen im Heiligen Land erreichen wollte, sieht Ottewill-Soulsby dafür keine ausreichenden Anzeichen. Der Kalif habe Jerusalem seinerzeit nicht erkennbar bedrängt, ja sich für Palästina gar nicht interessiert. Als beide Mächte miteinander in Kontakt getreten waren, um den Respekt des jeweils anderen zu erreichen, habe erst dies dem Patriarchen die Chance eröffnet, auf sich aufmerksam zu machen: »Carolingian contact with the Patriarch of Jerusalem should therefore be seen as an unexpected by-product of diplomacy with the Abbāsids, insofar as it provided Patriarch George with evidence that the king of the Franks was interested in the East« (S. 111). Ob man diese Deutung für überzeugend hält, hängt in erster Linie davon ab, welche Selbstauffassung als christlicher Herrscher man Karl dem Großen zuschreibt.

Allerdings konnte Ottewill-Soulsby sein abweichendes Urteil auch nur dadurch begründen, dass er ein Kronzeugnis für den Zusammenhang der Politik Karls merkwürdig schwach bewertet hat. Nach Einhard's Darstellung hatte Karl Hārūn's Werben um Freundschaft damit beantwortet, dass er seine Boten mit Gaben zuerst »zu dem heiligen Grabe unseres Herrn und Heilandes und zum Ort seiner Auferstehung« sandte, die dann auch zum Kalifen gelangt seien. Dieser habe den westlichen Gesandten bewilligt, um was er gebeten wurde, dazu aber auch »jene heilige und heilbringende Stätte seinem (Karls) Machtbereich zugewiesen« (cap. 16). Gewiss ist mit dem *sacer ille et salutaris locus* nicht das Heilige Land oder Jerusalem gemeint, wie frühere Forscher dachten, sondern, wie der Kontext zeigt, das Grab Christi selbst. Hier liegt also ein glänzendes Beispiel für »Prestigediplomatie« vor, bei dem zugleich die Interessen der drei beteiligten Parteien – Kalifat, Königtum und Patriarchat – gleichermaßen bedient wurden. Der Autor des vorgestellten Buches wich diesem Schluss dadurch aus, dass er Einhard's Ausdruck für »vage« erklärte und nur davon sprechen wollte, der Kalif habe Karl erlauben wollen, die christlichen Einrichtungen in Jerusalem zu unterstützen.

Auch wenn Sam Ottewill-Soulsby mit seiner Abhandlung nicht bei jedem seiner Urteile überzeugt, hat er eine materialreiche Darstellung der christlich-muslimischen diplomatischen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Beziehungen im Frühmittelalter geboten, die durch die Eindringlichkeit ihrer interkulturellen Recherchen überzeugt.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103073](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103073)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Michel Pastoureau, Dernière visite chez le roi Arthur. Histoire d'un premier livre, Paris (Éditions du Seuil) 2023, 159 p. (La librairie du XXI^e siècle), ISBN 978-2-02-151269-4, EUR 19,90.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Heribert Müller, Köln

International hat der Autor als einer der renommiertesten Spezialisten für Symbole, Embleme, Stoffe wie vor allem für Wappen und damit auch für Farben und Tiere im Mittelalter zu gelten; über 80 in zahlreiche Sprachen übersetzte Bücher hat er bislang publiziert (wobei Deutsch, eine Sprache, die er nach eigenem Bekunden weitaus am besten beherrscht [vgl. S. 63f.], relativ hinten steht). Kaum mehr zu überschauen ist die Zahl seiner Aufsätze und sonstiger Beiträge, die er, wie auch sein Gesamtwerk, stets an dem Aus- und Zuspruch seines weitläufigen Verwandten Jacques Le Goff ausgerichtet hat: »L'imaginaire ne s'oppose pas à la réalité, il en fait partie« (S. 109). Eine besondere Rolle spielt bei ihm die Artusthematik, und in fortgeschrittenem Alter – 2023 wurde Pastoureau 75 Jahre alt – kam ihm die Idee einer Rückkehr zu den wissenschaftlichen Anfängen, zu seinem ersten Buch »La vie quotidienne en France et en Angleterre au temps des chevaliers de la Table ronde« (1976), was für ihn seit frühesten Tagen mit Walter Scott und »Ivanhoe« verbunden war: einem Türöffner in die Welt des höfischen Hochmittelalters.

Sein ursprünglicher Plan einer Überarbeitung und Neuauflage erwies sich angesichts des immensen Forschungsfortschritts in den letzten fünfzig Jahren auf diesem Gebiet rasch als Illusion (»un tonneau des Danaïdes«, S. 12), doch statt das Thema aufzugeben, entschied er sich, die seinerzeitige Entstehung des Werks auszuleuchten. Es basiert teilweise auf jenem für seine *thèse* an der École des chartes (»Le bestiaire héraldique au Moyen Âge«, 1972) gesammelten, für die Endfassung aber nicht berücksichtigten Material mit vielfachen zukunftssträchtigen Bezügen »à la culture matérielle, aux vêtements, aux couleurs, aux chevaux, à la chasse, aux gestes, aux emblèmes« (S. 15). Aber ebenso einbezogen in den Rückblick wurden Themen wie die Niederschrift auf einer mechanischen, nach Einfingersystem traktierten Schreibmaschine, die fragwürdigen Erfahrungen des jungen Historikers mit dem französischen Verlagswesen und dessen teilweise inkompetenten Repräsentanten – das Werk erschien wohlgemerkt bei Hachette in der angesehenen »La vie quotidienne«-Reihe – oder die Probleme mit den genau abzuwägenden Widmungen, die ersten Tagungsteilnahmen und Vorträge (»La colloquie«, S. 85) oder niederschmetternde Begegnungen des Redners mit zahlreichen Adepten der Sekte des »l'hermétisme arthurien« (S. 73), ganz zu schweigen von den »bavards irrépressibles, ... psychanalystes amateurs, ... spécialistes de l'aggression verbale« und vor allem den »militants défendant passionnément une cause« (S. 76) – Erfahrungen, die manch ein Kollege mit ihm teilen dürfte. Das



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

ist alles nicht nur für Insider des Geschäfts von Interesse, es liest sich gut und flüssig, zumal dabei auch Grundsätzliches wie die seinerzeit vieldiskutierte »haute vulgarisation«, die damals hochaktuelle Mentalitätsthematik oder auch die Relevanz zeitgenössischer literarischer Texte für die Historiografie erörtert wird. Insbesondere die Ausführungen zu den sozialen Strukturen wie etwa den Beziehungen zwischen Adel und Rittertum und des Weiteren zu den Rhythmen hochmittelalterlichen Lebens dürften auf Dauer weitgehend Gültigkeit besitzen.

Nicht zuletzt kommt Persönliches zur Sprache: eine fast schon krankhafte Schüchternheit oder die Angst vor großer Gesellschaft und Telefonaten (»je suis agoraphobe et plus ou moins misanthrope«, S. 91), die mit dem Talent des freien Vortrags vor Publikum oder im Radio und Fernsehen und dem der geläufigen Feder merkwürdig kontrastieren. Immer wieder stellt der bekenntnisfreudige Autor sich und seine Arbeit infrage, wobei den Leser allerdings bisweilen leise Zweifel beschleichen mögen, ob das alles rückhaltlos aufrichtig ist oder sich Anflüge von Pose und Stilisierung einschleichen. Ganz frei von Eitelkeit und Selbstbespiegelung scheint mir die Darstellung nicht, andererseits rechtfertigen Lebenswerk und -leistung durchaus eine gewisse Selbstzufriedenheit, wie auch seine beißende Kritik beim Blick auf Entwicklungen, Moden und Auswüchse auf dem heutigen historischen Markt – ich verwende bewusst diesen Begriff – mir vollauf gerechtfertigt scheint. Pastoureaux sieht sich selber, ungeachtet einer Vielzahl von Ehrungen und Preisen, als Außenseiter der Zunft, der nie auf Feldern wie Drittmittel-, Projekt- und Verbundforschung tätig war und nie das eherne Gesetz heutiger Antragspflicht und -wut befolgt hat: »Un chercheur qui ne demande pas de financement n'est pas un chercheur sérieux« (S. 96), sondern der bewusst und konsequent den »altmodischen« Weg individueller Forschung gegangen ist, wobei ihm das Milieu einer bildungsbürgerlichen Familie mit Persönlichkeiten wie Le Goff und Claude Lévi-Strauss (S. 63 f.) Rückhalt und Sicherheit bedeutet haben dürfte, zudem mit einem Vater an der Spitze, der weitläufig Beziehungen zu Dichtern und Künstlern von Aragon und Breton über Éluard und Senghor bis zu Man Ray und Yves Tanguy unterhielt (S. 57).

Im weiteren Verlauf schlägt der Verfasser dann ein ganz anderes Thema an, da er in gerafftem Überblick die Historie des Artusstoffs vom frühen Mittelalter bis ins 13. Jahrhundert resümiert und damit indirekt doch noch die jüngere Forschungsgeschichte berührt: vielleicht weil die Geschichte der Genese der eigenen Arbeit kein ganzes Buch zu füllen vermag? Auf jeden Fall oszilliert das Ganze zwischen Autobiografie und »réécriture«. Beim Rückblick auf die jüngere französische Historiografie wird schließlich eine gewisse Verbitterung erkennbar: Das eigene Buch kam 1976 ein wenig zu früh auf den Markt, um von der um 1980 machtvoll einsetzenden Welle der »haute vulgarisation« zu profitieren; nach deren Höhepunkt mit den Leitsternen Duby, Le Roy Ladurie und Favier ist das Ganze nach Ansicht Pastoureaux später zu bloßer »vulgarisation« für ein Publikum ohne jegliche



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

historische Grundkenntnisse verkommen, das obendrein seine Informationen inzwischen großteils aus dem Netz samt all dessen Fragwürdigkeiten bezieht. Sein eigenes Werk würde heute wohl als »livre universitaire« firmieren, derweil die klassische Grundlagenforschung, die gelehrte »érudition« im Schwinden begriffen ist; vielmehr »on a recours à des machines de plus en plus sophistiquées pour obtenir certains résultats que l'on obtiendrait facilement avec un peu de flair« (S. 152). Dahin ist das alte Europa mit seinen Bibliotheksschätzen, dahin der Griff zu alten Handschriften und die Pflege der eigenen Handschrift: »Le crétinisme a de belles décennies devant lui ... Bref, ce monde n'est plus le mien« (S. 149, 152). Gleichen Alters wie der Autor, teile ich zwar nicht seinen rabenschwarzen Pessimismus – das digitale Zeitalter hat ja durchaus gewisse Vorteile und Fortschritte mit sich gebracht –, allein vielen seiner Feststellungen muss ich in der Grundtendenz (leider) zustimmen.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103074](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103074)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Walter Pohl, Veronika Wieser, Francesco Borri (ed.),
Historiography and Identity. Band 5: The Emergence
of New Peoples and Polities in Europe, 1000–1300,
Turnhout (Brepols) 2023, 501 p. (Cultural encounters
in Late Antiquity and the Middle Ages, 31), ISBN
978-2-503-58849-0, EUR 125,00.**

Mittelalter – Moyen Âge (500–
1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103075](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103075)

Seite | page 1

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Michael Borgolte, Berlin

Der Band ist aus dem Wiener Forschungscluster »Visions of Community« (2011–2019) hervorgegangen und widmet sich der Geschichtsschreibung der Völker, Reiche, Dynastien und auch Städte des »non-Roman-Europe« im Norden und vor allem Osten unseres Kontinents. Dabei ging es um die Frage, welchen Beitrag die Historiografen zur Identitätsbildung insbesondere von Großgruppen (»Nationen«) leisten konnten. Unterschieden wurde nach Eigen- und Fremdzeugnissen. In dem einen oder anderen Sinne widmen sich Ian Wood Adam von Bremens Berichten über Skandinavien, Rosalind Bonté der Bekehrungsgeschichte der Orkney-Inseln anhand der »Orkneyinga saga«, Stefan Donecker und Peter Fraundorfer dem Letten Heinrich und seiner Geschichte Livlands, Jan Hasil der »Chronica« des Cosmas von Prag, Jan Klápště Helmold von Bosau »Chronica Slavorum«, Zbigniew Dalewski dem polnischen Chronisten Gallus Anonymus, Maximilian Diesenberger dem Blick des Franken Regino von Prüm auf die Anfänge der Ungarn, Francesco Borri der »Istoria Veneticorum« des Diakons Johannes, sowie Donald Ostrowski und Oleksiy Tolochko der altrussischen Chronik. Einige Beiträge sind methodisch als syn- oder diachronisch-bipolare Vergleiche angelegt. So untersucht Sverre Bagge mit Saxo Grammaticus und Snorri Sturluson maßgebliche Autoren für die dänische beziehungsweise norwegische und isländische Geschichte, Pavlína Rychterová stellt für Böhmen die »Legenda Christiani« und die »Chronica« des Cosmas gegenüber, Dániel Bagi konfrontiert die »Gesta Hungarorum« des Magisters P. mit dem gleichartig angelegten Werk des Simon von Kéza, Neven Budak widmet sich den dalmatinischen Städten (resp. Inseln) Split und Brač anhand ihrer Chroniken, des Erzdiakons Thomas und des Priesters Domnius de Cranchis, und Peter Štih vergleicht die lokale Historiografie von Grado und wiederum von Split. Mehrere Werke nehmen vergleichend Jacek Banaszkiewicz, László Veszprémy und Aleksandar Uzelac in den Blick; bei dem ersten geht es um die Verwendung der Geschichte von Salomon und der Königin von Saba bei Gallus Anonymus, im »Chronicon Salernitanum« und in der »Pèlerinage de Charlemagne«, beim zweiten um mehrere Werke der ungarischen Chronistik, beim dritten um die serbische traditionsbildende Überlieferung des 13. Jahrhunderts.

Die reichen Ergebnisse der klugen Studien lassen sich hier nicht im Einzelnen würdigen. Allen gemeinsam ist jedoch die Erkenntnis,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dass sich die historiografischen Werke nicht auf eine Intention zurückführen lassen, aus der spätere Generationen eine bestimmte Botschaft für ihre Identität ableiten müssten. Am besten hat dies Pavlína Rychterová auf den Punkt gebracht: »Cosmas (von Prag) schrieb seine ›Geschichte‹ nicht mit der bewussten Absicht, neue Identitäten für das Volk der Böhmen zu formen [...]. Er schrieb wirklich keine Geschichte einer *gens* (eines Volkes), sondern er wählte die *gens* als Rahmen für seine Erzählung [...]. Die Antwort auf die Frage, was er denn tatsächlich schrieb, wenn es keine Geschichte eines Volkes war, muss die Komplexität der Chronik in Rechnung stellen. Wir müssen die Möglichkeit einer Vielzahl von Antworten einräumen, die alle gleichzeitig wahr und falsch sind – es gibt mehr als eine Erklärung wie es mehr als ein Motiv gab, das Cosmas zur Niederschrift seines uns bekannten Textes veranlasste. Ebenso sandte die Chronik mehr als eine Botschaft an die Nachlebenden.« Wir müssen die »Vieldeutigkeit unserer Quellen verstehen, ihre subtilen Sinnverschiebungen, und die Koexistenz verschiedener, manchmal einander widersprechender Konzepte, Stellungnahmen und Sichtweisen. Die Antwort auf die Frage, was genau die Chronik des Cosmas ist, mag dann sein, dass sie eine Geschichte der *gens Bohemorum* ist und dies gleichzeitig nicht der Fall ist: Sie ist ebenso die Geschichte des Landes, das Böhmen genannt wird, eine Geschichte der Adelsfamilien, eine Geschichte des Bischofssitzes von Prag, aber auch eine Geschichte des Reiches, und zwar dies sowohl im realgeschichtlichen als auch im idealisierten Sinne, wie sie Cosmas verstand. Welche dieser Geschichten in einem bestimmten Moment als die dominierende erscheint, als die wahre Interpretation des Rätsels, das der Text aufgibt, das liegt im Auge des Betrachters oder Lesers, und zwar sowohl des mittelalterlichen als auch des modernen« (S. 169f.).

Im Sinne dieser Urteile und Thesen hat Walter Pohl in seiner Zusammenfassung der Beiträge festgestellt, dass »die Geschichten der neuen Reiche (im nördlichen und östlichen Europa) versucht haben, Aggregate der Identifikation auf verschiedenen Ebenen zu schaffen, aber sie haben keine einfachen, verbindlichen Standards dafür geliefert, was es heißt, eine Tschechin, eine Ungarin oder eine Russin zu sein. Sie bieten Modelle für viele Lebenslagen an. Sie ermächtigen ihre Leserinnen, indem sie das Vergangene verstehbar für die Gegenwart und Zukunft machen« (S. 481; Pohl kann im englischen Original auf das Gendern verzichten).

Wichtig bleiben bei alledem die Unterschiede zwischen dem »alten« und dem »neuen Europa«, also den Europas mit oder ohne antiker Vorgeschichte (Pohl, S. 471–477). Die Geschichten der neuen Mächte im Norden und Osten zu schreiben, brauchte eine lange Zeitspanne. Auch wenn die Königreiche hier oft um das Jahr 1000 entstanden sind und dies mit der Christianisierung verbunden war, sind die ersten historischen Aufzeichnungen und Lobreden darüber erst rund drei Jahrhunderte später niedergeschrieben worden. Direkte Anschlüsse an antike römische oder griechische Autoren waren nicht möglich, sodass Verbindungen mit biblischen oder ethnografischen Völkern hergestellt werden mussten. Eine Möglichkeit bestand auch darin,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Anleihen bei älteren narrativen Modellen zu machen. So stützte sich die altrussische Chronik (sog. »Nestor-Chronik«) stark auf die Genealogien des Alten Testaments und auf die Liste der Völker, die nur vage mit dem Horizont der cyrillo-methodianischen Mission verbunden werden konnten, der auf sie folgte. In ähnlicher Weise benutzte Heinrich von Livland biblische Muster, um der Geschichte des Baltikums einen historischen Sinn zu geben; Magister P. und Simon von Kéza zapften die reiche Überlieferung von Skythen und Hunnen für die Geschichte der Ungarn an usw. Schließlich sind es die dynastischen Kontinuitäten und die Zentralität der Herrschaftsbildungen gewesen, die viele historische Darstellungen des östlichen Europas geprägt und so von den Geschichten der poströmischen Jahrhunderte und Reiche unterschieden haben.

Was also machte die Identität einer mittelalterlichen Großgruppe aus? Darauf lässt sich nach den Ergebnissen dieses Buches nur antworten, dass sie das Eine ebenso war wie das Gegenteil davon. An dieser Ambivalenz fanden auch die Bemühungen der Geschichtsschreiber ihre Grenzen. Definitionsversuche führen nicht zum Ziel, und selbst Idealtypen im Sinne von Max Weber würden unbefriedigend bleiben. Soll sich also die Geschichtswissenschaft überhaupt mit der Identität von Völkern und Reichen und dem Beitrag der Historiografie dazu befassen? Walter Pohl und Veronika Wieser haben in ihrer Einleitung darauf geantwortet, dies nicht zu tun würde bedeuten, das Feld der neuen Welle von Identitätspolitik und nationalistischen Narrativen zu überlassen. Damit haben sie recht. Ein Sammelband wie dieser macht deutlich, dass die Berufung auf eine kanonisierte Identität einer Bevölkerung oder eines Staates in die Irre führt und nichts ist als Ideologie. Das heißt wiederum nicht, dass große und kleine Gruppen auf das Ringen um ihre Identitäten verzichten könnten; sie müssen aber bereit sein anzuerkennen, dass jeder Einzelne an ihnen nur partiell Anteil haben kann.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103075](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103075)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Benjamin Savill, England and the Papacy in the Early Middle Ages. Papal Privileges in European Perspective, c. 680–1073, Oxford (Oxford University Press) 2023, 352 p., 16 fig., 4 maps, 1 tab. (Oxford Historical Monographs), ISBN 978-0-19-888705-8, GBP 83,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

Si la connaissance des actes pontificaux du haut Moyen Âge a bien progressé depuis les travaux, entre autres, de Harald Zimmermann, Hans-Henning Kortüm et Jochen Johrendt, il reste de la place pour des études régionales. Une telle approche pour l'Angleterre est d'autant plus intéressante que la diplomatie anglo-saxonne était, par rapport aux diplomatiques continentales, très particulière; alors même qu'en revanche l'Église anglaise avait avec la papauté une proximité, peut-être surévaluée par l'historiographie, mais malgré tout non négligeable.

Allant jusqu'en 1073 (fin du pontificat d'Alexandre II, quelques années après la Conquête), B. Savill ne peut compter que sur une vingtaine d'actes pontificaux pour des impétrants anglais, plus une dizaine d'actes perdus, alors qu'il y en a environ 750 pour le reste de la chrétienté (le mot »privilege« dans le titre est à prendre au sens large, d'acte pontifical). Est-il besoin de préciser que pour cette époque les problèmes de qualité des copies et de faux sont importants?

Le premier chapitre propose d'expliquer ce que représentent les actes pontificaux du haut Moyen Âge. La papauté altimédiévale était un pouvoir de réaction, et pas d'action: il fallait donc que l'impétrant ou son représentant se rende à Rome. L'acte pontifical, une fois prêt, était lu et remis lors d'une séance solennelle à Rome, mais aussi lors d'une séance tout aussi solennelle lors de son arrivée à l'évêché ou au monastère demandeur: il était lu en synode, par exemple, et faisait souvent l'objet d'un acte épiscopal ou princier confirmatif. Il s'agissait alors de confirmer l'authenticité de l'acte pontifical, de le notifier et de l'expliquer à tous, et aussi sans doute en quelque sorte de le transposer dans le droit et la diplomatie de la région. Si le contenu en était trop disruptif, le risque était grand que l'acte soit purement et simplement annulé et détruit.

Après une liste commentée des actes pontificaux concernés, commence au début du deuxième chapitre l'examen des actes pontificaux à l'âge de Bède. Plusieurs de ces actes accordent à un monastère d'entrer dans la *jurisdictio* de saint Pierre. Que signifie exactement ce terme? Renvoyant dos à dos les interprétations actuelles, mais étendant son enquête aux actes similaires reçus sur le continent, B. Savill estime qu'il reflète surtout des



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

conceptions locales, et non une politique pontificale, quelle qu'elle soit. On observe en tout cas une floraison de privilèges de liberté monastique à cette époque, c'est-à-dire alors même que l'Église anglo-saxonne connaissait de profondes transformations: multiplication du nombre des évêchés, et donc diminution de la taille des diocèses, territorialisation de ces derniers, croissance aussi du nombre de monastères. Les plus importants de ces monastères sont allés chercher à Rome une protection contre les évêques; et s'il est arrivé que des évêques aient soutenu ces démarches, ce serait parce qu'en renforçant l'autonomie de quelques grands monastères, elles diminuaient celle des autres.

Après quelques décennies de silence, les actes pontificaux reprennent dans les dernières décennies du VIII^e siècle, sous Adrien I^{er} (772–795). Le problème pour cette période est la mauvaise qualité de la tradition manuscrite des actes conservés. Sur une base aussi fragile, B. Savill reste, à juste titre, prudent et relève surtout que ces actes montrent à la fois, paradoxalement, l'importance de l'autorité pontificale dans la lointaine Mercie, et la fragilité de cette autorité: le pape agit sur la sollicitation d'une partie, intervient donc dans un jeu dont il ne maîtrise ni les tenants ni les aboutissants, ni même en fait le langage juridique et politique, ce qui ne donne pas à son intervention une grande force.

Après le début du IX^e siècle il n'y a plus d'acte pontifical authentique (et guère davantage de faux) en Angleterre pendant un siècle et demi. Ce long silence n'est pas dû aux aléas de la conservation des documents, mais à une politique des rois anglo-saxons d'assujettir les monastères et les églises à leur seule autorité. Pour la période du mouvement bénédictin anglais (environ 960–1000) on ne compte qu'un acte authentique, une lettre de Jean XII concédant à l'archevêque de Canterbury Dunstan l'usage du pallium. Seul acte de ce genre pour l'Angleterre à cette époque, cette lettre n'a d'ailleurs pas été conservée dans les archives, mais dans le pontifical, et cela montre bien que les conditions de l'usage du pallium n'étaient pas considérées comme un enjeu important, bien moindre en tout cas que l'importance que pouvait avoir le voyage à Rome, plus fréquemment attesté. Un privilège faux pour Winchester daté de 968/972 et un autre, perdu, pour Ramsey, difficilement datable, montrent combien, à l'inverse de ce qui se passait sur le continent, l'autorité pontificale était rarement sollicitée pour soutenir la réforme monastique. C'est néanmoins à Jean XV que Glastonbury demanda, entre 985 et 996, une lettre exhortant l'ealdorman Ælfric à cesser ses agressions contre le monastère, et peut-être cette lettre a-t-elle joué un rôle dans le lancement de la réforme monastique de la dernière décennie du X^e siècle.

La dernière des quatre périodes identifiées par B. Savill correspond aux années 1049–1073. C'est la période au cours de laquelle apparaissent en Angleterre, les déménagements d'évêchés, de retour vers les villes (cas d'Exeter en 1050, voulu par Édouard le Confesseur, mais approuvé par Léon IX); où les questions de préséances, d'habits et de port des insignes romains devinrent



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

importantes; où les privilèges de confirmation des biens devinrent à la fois plus nombreux et plus explicites. Mais cette première phase de la révolution pontificale ne marqua pas vraiment l'Angleterre.

La principale conclusion de ce livre, clair et agréable à lire, est que si les interactions entre l'Église anglo-saxonne et la papauté se sont développées à partir de la fin du IX^e siècle, ce fut dû à la volonté de la monarchie d'être présente sur l'échiquier international; mais si ces contacts se sont peu traduits en actes écrits, c'est parce que le monde anglo-saxon, loin de chercher à ressembler à un royaume post-carolingien, différait du continent autant par sa culture écrite que par sa conception du rôle de Rome.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2024.1.103079](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103079)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Thorsten Schlawitz, Repertorium Academicum Norimbergense. Biogramme zu den Nürnberger Studenten und Gelehrten des späten Mittelalters (bis 1525). Mit einem Verzeichnis der lokalen Pfründeninhaber und Personen in ausgewählten Berufszweigen, Nürnberg (Selbstverlag des Stadtarchivs Nürnberg) 2023, 1047 S. (Quellen und Forschungen zur Geschichte und Kultur der Stadt Nürnberg, 42), ISBN 978-3-925002-42-7, EUR 36,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Dominique Adrian, Metz

Le gros volume publié dans la collection des archives municipales de Nuremberg est à la fois particulièrement stimulant et particulièrement frustrant. Commençons par la frustration: elle porte tout entière sur la forme de cette publication, qui avec un volume de texte à paraître constituera le reflet pérenne de la thèse de l'auteur. Composé de 2434 fiches biographiques et de 207 tableaux rassemblant les titulaires des différentes fonctions urbaines, ce lourd volume est le reflet d'une base de données qu'il n'est aujourd'hui (et depuis de nombreuses années déjà) plus acceptable de présenter sous format papier, qui restreint de façon drastique les possibilités de recherche, si riches que soient les annexes (tableaux, index ...). Citons deux exemples de ce qu'une version en ligne aurait permis de faire et que sa version imprimée ne peut pas faire: on ne saura rien de la place des artisans et de leurs enfants dans le monde universitaire; il est difficile de reconstituer une vision évolutive du sujet traité: pour reconstituer la part des différentes universités dans les choix de destination des étudiants nurembergeois, il faudra retrouver à partir des entrées d'index de chacune d'elles les fiches de leurs étudiants et faire soi-même le travail statistique. Il n'est certes pas difficile de constater qu'une grande majorité des notices concerne la période postérieure à 1450, mais on aimerait (et devrait pouvoir) en savoir beaucoup plus. C'est d'autant plus regrettable que les archives municipales de Nuremberg n'ont pas encore découvert les vertus de l'open access, même pour les volumes les plus anciens de leurs différentes collections.

L'objet même de la thèse est pourtant stimulant. L'historiographie allemande s'est naturellement intéressée depuis très longtemps au parcours des étudiants de l'Empire médiéval dans les universités, celles d'Italie comme celles fondées plus tard dans l'Empire même. La publication des matricules universitaires et d'autres sources renseignant sur la présence des étudiants originaires de l'espace germanique en Italie permettaient d'accéder assez facilement aux données relatives à tel ou tel individu (on en retrouvera facilement les références dans la vaste bibliographie de l'ouvrage); pour qui veut étudier la place des universitaires (au sens large du terme)



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dans les sociétés dont ils sont issus ou dans les sociétés de leurs carrières ultérieures, les choses sont moins aisées, à moins d'avoir la patience de chercher par les index les ressortissants de telle ou telle ville, de telle ou telle principauté.

On dispose en ligne d'un outil capital, le »Repertorium Academicum Germanicum«¹, avec plusieurs dizaines de milliers de fiches individuelles, mais l'interrogation en fonction du lieu d'origine ne donne pour Nuremberg même que 409 fiches, beaucoup moins que ce qui est cette fois publié. Encore faut-il bien comprendre le champ couvert par cette nouvelle base de données: y sont enregistrés »tous les étudiants nurembergeois des universités, mais aussi tous les étudiants universitaires qui se sont établis à Nuremberg«, même de façon provisoire: aux 2136 Nurembergeois s'ajoutent 298 autres originaires d'ailleurs et venus s'installer à Nuremberg après leurs études.

Le nombre de fiches que comporte l'ouvrage, même réparties sur près de 1000 pages, ne laisse à chacun que quelques lignes, rarement l'équivalent d'une page entière. On y trouve des grands noms de la société nurembergeoise, de l'humaniste Regiomontanus au réformateur Osiander, et bien sûr aux familles patriciennes de Nuremberg, Behaim, Pirckheimer, Paumgartner, Imhoff. La grande majorité, cependant, est constituée de noms plus obscurs pour lesquels on ne sait souvent guère plus qu'une date, celle de leur inscription dans telle ou telle université, associée dans les matricules à leur origine nurembergeoise: de Silfridus von Nürnberg, on ne saura rien de plus que son inscription en 1320 à l'université de Bologne.

On attendra donc la publication de l'autre volume prévu de l'auteur pour pouvoir tirer parti plus efficacement de ce travail considérable. La brève introduction, après un dispensable résumé de l'histoire des universités en Europe et de la culture à Nuremberg, donne quelques exemples d'exploitation statistique – pour n'en citer qu'un seul qui confirme l'intérêt de la démarche, l'auteur n'a pu trouver parmi les 2136 étudiants de Nuremberg que 437 personnes qui reviennent s'établir à Nuremberg après leurs études. C'est sans doute aussi le cas de beaucoup d'anciens étudiants qui ne laissent après leur retour pas de traces dans les sources, ce qui laisse après tout penser que les études ne suffisaient pas à faire une carrière notable, mais cela laisse aussi certainement entrevoir le large brassage que réalise le passage à l'université.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103091](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103091)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ <https://rag-online.org/> (06.02.2024).

Lesley Smith, *Fragments of a World. William of Auvergne and his Medieval Life*, Chicago (The University of Chicago Press) 2023, 312 p., ISBN 978-0-226-82618-9, GBP 45,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Nicole Bériou, Paris

Voici près d'un quart de siècle, en 2001, le colloque organisé par Franco Morenzoni et Jean-Yves Tilliette à Genève sous l'intitulé »Autour de Guillaume d'Auvergne« attirait à nouveaux frais l'attention de la communauté scientifique sur ce maître en théologie prolifique devenu évêque de Paris entre 1228 et 1249¹. Noël Valois lui avait jadis consacré une biographie², mais il avait ensuite connu le sort de la plupart des maîtres séculiers de l'université de Paris actifs au premier tiers du XIII^e siècle, négligés par les travaux des chercheurs au profit de la génération suivante, celle où s'affirma l'autorité des frères mendiants. Les contributions à ce colloque mettaient l'accent sur la richesse et la variété de l'abondante œuvre écrite de Guillaume, et tout autant sur le retard considérable des travaux philologiques grâce auxquels on serait en mesure d'aborder cette œuvre en profondeur. Une dizaine d'années plus tard, paraissaient au »Corpus Christianorum. Continuatio Medievalis« les quatre volumes de l'impressionnante édition critique des sermons de Guillaume (soit près de 600 textes) réalisée par Franco Morenzoni³. C'est la publication de cette somme qui a déterminé Lesley Smith à se plonger dans le dossier disparate, mais désormais accessible, des traces écrites des prises de parole de l'évêque – conservées tantôt en brouillons ou notes hâtives, tantôt en textes plus développés et plus construits. Un tel dossier engageait à relever le défi d'un nouveau portrait de Guillaume, en croisant les enseignements tirés de son œuvre proprement pastorale avec ceux de l'œuvre théologique que permettaient d'aborder la très ancienne édition des »Opera omnia« (1674) et les traductions en anglais qu'a données Roland Teske d'une partie d'entre elles.

Noël Valois avait déjà exploité minutieusement les informations dont nous disposons sur la vie de Guillaume, de son enfance à

¹ Franco Morenzoni, Jean-Yves Tilliette (dir.), *Autour de Guillaume d'Auvergne* († 1249), Turnhout 2005 (Bibliothèque d'histoire culturelle du Moyen Âge, 2).

² Noël Valois, *Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228–1249). Sa vie et ses ouvrages*, Paris 1880. L'ouvrage est assorti d'une collection d'une centaine de documents d'archives, dont un quart de bulles pontificales.

³ Guillelmi Alverni opera homiletica, éd. Franco Morenzoni, Turnhout 2010–2013 (CCCM 230, 230A, 230 B, 230 C). Les sermons édités à Orléans en 1674 parmi les »Opera omnia« de Guillaume (repr. Frankfurt am Main 1963) sont en réalité ceux du frère Prêcheur Guillaume Peyraut, comme cela est établi depuis longtemps.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

l'épiscopat en passant par les années de formation intellectuelle et d'enseignement. Lesley Smith restitue cette trame dans les premiers chapitres de son livre, insistant toutefois sur les circonstances d'une formation intellectuelle qui conduisit le jeune étudiant de son Auvergne natale à Paris. Elle observe que sa sensibilité langagière en fut sans doute aiguisée, alors qu'il était devenu familier de quatre langues: le dialecte de la région d'Aurillac où il est né, la langue d'oc, la langue d'oïl et bien sûr le latin. On s'achemine ainsi vers la mise en évidence d'un art du langage auquel est consacré le chapitre 6. Noël Valois avait déjà été frappé par l'originalité du style de Guillaume auquel il consacra tout un chapitre, observant la présence de développements poétiques et affectifs au beau milieu de ses raisonnements théologiques, sa quête de l'expression saisissante, les traits mordants dont il était passé maître, et partout, notamment dans les sermons, les allégories et métaphores dont il usait et abusait au point, estimait le savant historien, de lasser son lecteur. De fait, la prédication est ce qui révèle le mieux l'usage intensif des similitudes et des analogies auxquelles s'attache à son tour Lesley Smith dans son livre. Mais dans une analyse qui contraste avec les réserves émises par son prédécesseur, elle discerne dans le recours à un tel langage la démarche fondamentale d'un pasteur habile à tirer bien des enseignements spirituels à partir de l'observation du quotidien. Conformément à ce que recommande son ouvrage »De faciebus mundi«, Guillaume s'empare de tout l'environnement concret de la vie, qui devient dans ses propos comme sous sa plume un support pédagogique, et plus profondément, l'outil heuristique pour que chacun puisse appréhender, en lisant dans ce »livre du monde« donné à tous en partage, quelque chose du mystère de Dieu, son créateur. Cette marque distinctive de sa prédication se retrouve dans le style de ses traités théologiques qui frappent par leur liberté de ton. À la dialectique Guillaume préfère la narration, il cultive volontiers la digression, trouve le contact avec lecteurs et auditeurs dans les citations fréquentes de proverbes, dans les métaphores et dans les pointes d'humour qui parsèment son œuvre, et se montre en toutes circonstances désireux de communiquer.

Toute la suite du livre permet d'observer son art de la communication dans une dizaine de brefs chapitres qui se succèdent sans ordre évident. On passe de la connaissance élaborée dans les traités doctrinaux et par le travail d'exégèse scripturaire aux juifs subissant la condamnation du Talmud, puis aux femmes, aux personnes affaiblies par l'infirmité ou la maladie, à la pauvreté subie ou volontaire, et à la catégorie des nantis (en terre ou en argent), pour terminer avec les chapitres sur les animaux (où l'on découvre à quel point Guillaume excelle à tirer parti de son observation des araignées et de son affection pour les chiens), puis sur la nourriture et la boisson dont ce bon vivant sait aussi brillamment se servir dans son enseignement religieux, et enfin sur la mort et l'au-delà. Le chapitre 16, intitulé »Face to face«, a l'allure d'une longue conclusion. Lesley Smith y inscrit sa réflexion sur ce que l'on peut faire de ces »fragments d'un monde«, livrés par Guillaume en fonction de ses préoccupations. II en



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

ressort quelques traits de sa personnalité, qu'il en fasse confiance (le jeune homme sûr de lui qu'il a d'abord été a découvert, le temps passant, combien la grâce de Dieu et les vertus lui étaient nécessaires) ou qu'on les discerne à travers ses comportements: en toutes situations, il manifeste son indépendance d'esprit. Elle se défend d'avoir recherché l'exhaustivité, estimant que l'on pourrait écrire d'autres livres à partir de l'un ou l'autre de ses chapitres, très ramassés en effet. Mais l'apport essentiel de son ouvrage très informé⁴ réside dans l'invitation à découvrir pas à pas l'art de la communication langagière cultivé par l'évêque de Paris dans tous les registres du savoir et de la sensibilité religieuse. Lesley Smith entretient à l'évidence une sympathie chaleureuse pour son objet. Ce faisant, elle établit Guillaume à la place qu'il mérite, en ce siècle où les frères mendiants s'imposeront bientôt, par leur culture et leur art oratoire, au premier plan de la scène. En conjuguant l'apport des enquêtes ouvertes à la faveur du colloque de 2001 et celui de ce livre, on pressent mieux désormais à quel point l'évêque de Paris, après avoir accueilli les frères du mieux possible dans sa ville et son diocèse, conformément à l'idée qu'il se faisait de l'encadrement pastoral façonné par la législation du concile de Latran IV (1215), a pu être pour eux, de son vivant surtout, un modèle d'éloquence et une source d'inspiration, comme d'ailleurs pour certains prédicateurs séculiers à succès – tel un Robert de Sorbon.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103093](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103093)

Seite | page 3

⁴ Il convient de signaler quelques coquilles ou inexactitudes sur certains noms de lieu («Courcy» pour Coucy sur la carte de la p. XIII, «Brionde» pour Brioude à la p. 31); de même, concernant les noms de personne, «Geoffroi de Belleville» pour Geoffroi de Bléneau à la p. 102. En outre, faute d'indices probants en ce sens, le rattachement de saint Dominique à la lignée des Guzman (p. 25) n'est plus de mise aujourd'hui, quoiqu'une certaine tradition de l'historiographie espagnole y reste attachée.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Heather Wacha, Yvonne Seale (ed.), The Cartulary of Prémontré, Toronto (University of Toronto Press) 2023, 928 p. (Medieval Academy Books, 118), ISBN 978-1-4875-4543-7, EUR 139,19.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

La publication d'un cartulaire est toujours un événement très important pour les médiévistes, et c'est encore davantage vrai lorsqu'il s'agit du cartulaire d'une importante institution. L'abbaye de Prémontré, bien qu'elle fût chef d'ordre, et d'un ordre de grande ampleur, n'avait pas encore fait l'objet d'une telle publication. Pourtant, on a conservé de nombreux actes originaux, et un cartulaire dont le noyau primitif a été réalisé en 1239/1240. Le voici donc enfin édité, ce cartulaire! Riche de 112 folios, approximativement de format A3, ce qui est grand pour un cartulaire, il contient la bagatelle de 475 actes reçus de 1121 à 1240, plus 34 additions dont la dernière, très isolée, date de 1586. Autant d'actes qui, on le comprend aisément, éclairent d'une remarquable manière le fonctionnement de l'ordre, mais surtout l'économie et la société autour de Prémontré pendant un bon siècle. L'édition de ce cartulaire est donc une excellente nouvelle, et on remercie chaleureusement Y. Seale et H. Wacha d'avoir entrepris et mené à bien l'aride et exigeant travail d'édition d'un aussi gros cartulaire, avec tout ce que cela comporte, notamment, de patient travail de transcription, d'identification et d'indexation des noms de lieux et de personnes, mais aussi de consultation d'archives et de bibliothèques. Comme ce cartulaire contient non seulement des actes relatifs au temporel de l'abbaye, mais aussi des actes relatifs à l'ordre, la recherche de documents s'est faite dans toute l'Europe, ce qui n'en est que plus méritoire.

Conscient de ce que les éditrices de ce cartulaire ont consacré des centaines d'heures pour assurer une publication que personne avant elles n'avait réussi à faire, et qui est appelée à rendre de très grands services, le recenseur aurait aimé pouvoir ne souligner dans ce travail que des qualités. Malheureusement, ce n'est pas le cas, et il lui faut au contraire relever quelques limites à cette œuvre.

La première, et c'est sans doute la plus importante, est que la transcription n'est pas sûre. Les erreurs que j'ai remarquées ne sont certes pas capitales (*vinagii* pour *vinagiorum*, *Premonstratensis* pour *Premonstrati* (écrit en toutes lettres), *compositus* pour *compositionem*, *religionis* pour *religiosis* ...), mais elles gâchent tout de même la lecture et rendent le recours au manuscrit (heureusement accessible en version numérisée sur la »Bibliothèque virtuelle des manuscrits médiévaux«) malgré tout indispensable.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

La deuxième est que la description du cartulaire, pourtant longuement et attentivement menée (p. 29–71), ne permet pas de bien comprendre ce manuscrit. On apprend que 15 cahiers composent ce manuscrit, mais nulle part la composition de ces cahiers n'est indiquée. Les éditrices disent catégoriquement qu'une seule main a écrit quasiment tout le cartulaire (additions exceptées, évidemment): cela ne paraît cependant pas si évident. Elles distinguent tout aussi nettement quelques sections dans le cartulaire (essentiellement actes pontificaux, actes épiscopaux, actes seigneuriaux, actes dans le diocèse de Laon [en plusieurs sous-sections], dans celui de Soissons, dans celui de Noyon). Mais le cartulariste n'a pas créé toutes ces sections de la même manière. Parmi les actes »seigneuriaux« d'Y. Seale et H. Wacha il y a des actes épiscopaux, un acte communal ... En fait, ces actes épiscopaux et »seigneuriaux« concernent tous le diocèse de Laon, mais le cartulariste n'en a pas dressé de table des *capitula* complète. Enfin, Y. Seale et H. Wacha montrent bien que les premiers (mais les six premiers?) folios et les trois derniers formaient au départ un seul cahier, mais on n'est pas obligé de les suivre quand elles estiment qu'il était à la fin du cartulaire.

Le plus gênant malgré tout est sans doute la focalisation sur le cartulaire. On sait que la recherche a montré, depuis quelques décennies, à quel point les cartulaires n'étaient pas que de simples réceptacles de copies d'actes, mais constituaient une source *in se*; ils résultaient d'une sélection, d'un classement, d'une analyse et d'une copie éventuellement infidèle, des chartes. Tout cela est vrai, bien sûr, mais il serait, à mon sens, excessif d'oublier qu'au départ ce sont les chartes qui comptent; les cartulaires étaient utiles, et c'est même pour cela qu'on les a écrits, mais sauf au haut Moyen Âge ils ne remplaçaient pas les originaux. Le choix de publier les actes dans l'ordre du cartulaire complique d'ailleurs la compréhension de l'histoire de l'abbaye, les actes ayant été demandés et reçus dans un ordre chronologique. Pire ici, on en vient à reproduire le texte des actes tel qu'il figure dans le cartulaire, rejetant le texte des originaux, lorsqu'ils subsistent, en apparat-critique. On ne dispose d'ailleurs dans cette édition d'aucune liste des originaux subsistants, d'aucune étude approfondie (et d'aucune transcription) des notes dorsales et donc de leurs liens avec le cartulaire, d'aucune indication sur l'éventuelle existence d'originaux non copiés dans le cartulaire. Révélateur de ce mirage du cartulaire est le titre de la section de l'introduction consacrée à la description du cartulaire: »Munimine roborare: The Cartulary of Prémontré«. Mais le *munimen*, ce sont les chartes, pas le cartulaire!

Enfin, mais c'est presque un détail, l'édition n'a pas été pensée pour être facilement utilisée. La liste chronologique des actes est indigente, faute d'indication au minimum de l'auteur de l'acte; un même nom de personne est parfois sous deux entrées à l'index (»Baudouin« et »Balduinus«, par exemple); la légende des illustrations ne précise pas toujours de quel acte il s'agit; il n'est pas toujours facile de repérer le nom de l'auteur dans les registres.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Tout cela n'empêchera pas ce livre d'être utilisé, de devenir la publication de référence du cartulaire de Prémontré et de rendre de grands services aux historiens, et de cela nous pouvons être très reconnaissants à Y. Seale et H. Wacha. Il est cependant vraiment regrettable que leur considérable et précieux travail soit gâché par ces défauts. On ne peut que les inciter à reprendre une étude plus approfondie du cartulaire comme manuscrit, et de revoir les textes en vue de leur publication en ligne; et inciter toutes celles et tous ceux qui ont le courage d'entreprendre des éditions de textes diplomatiques de prendre conseil auprès de leurs aînés.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2024.1.103097](https://doi.org/10.11588/frrec.2024.1.103097)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)